

«HÉROS ORDINAIRES»

repérage d'initiatives sobres en carbone
dans l'agglomération lyonnaise



Vers un changement des comportements

■ INTRODUCTION	page 3
■ PARTIE 1 SYNTHÈSE ET ANALYSE	page 4
■ PARTIE 2 COMPTE-RENDU DES INITIATIVES : <i>ACTIONS, FREINS, BÉNÉFICES, VALEURS, REPRÉSENTATIONS</i>	page 10
▶ Habitat, page 11	
• <i>Construire sa maison bioclimatique</i>	
• <i>Rêver d'un habitat écologique et coopératif</i>	
• <i>Vers des copropriétés plus sobres en carbone</i>	
• <i>Rénover une maison individuelle</i>	
• <i>Revenir habiter en ville</i>	
▶ Transport, page 25	
• <i>Rouler à l'électricité</i>	
• <i>Partager sa voiture : covoiturage & auto-partage</i>	
• <i>Fondus de la petite reine : le vélo au quotidien, et en vacances</i>	
• <i>Circuler en métro, en bus, en car</i>	
• <i>Pédibus : en «voiture» les enfants !</i>	
▶ Loisirs, page 44	
• <i>Jardiner bio au pied des tours HLM</i>	
• <i>Apprendre à faire du vélo, trouver l'indépendance</i>	
• <i>Débrouillard, pas décroissant</i>	
▶ Consommation, page 53	
• <i>Consommer local (et souvent bio)</i>	
• <i>Transformer ses euros en billets "verts"</i>	
■ Pour aller plus loin : quelques pistes	page 58

Sandrine Boucher - Des Ours

Illustration de couverture : Magalie Rastello et Brice Dury

Pour la Direction de la Prospective et de la Stratégie d'Agglomération

et la Direction de la Planification et des Politiques d'Agglomération

Novembre 2009

INTRODUCTION

Cadre de la mission

Cette enquête s'inscrit dans le cadre de la démarche Plan climat du Grand Lyon, qui vise à atteindre l'objectif des "3X20" à l'horizon 2020, sur l'ensemble du territoire de l'agglomération : réduction de 20% des émissions de gaz à effet de serre (GES), diminution de 20% de la consommation d'énergies fossiles, part des énergies renouvelables portée à 20%.

La mission, confiée par la direction de la Prospective et de la Stratégie d'Agglomération du Grand Lyon, vise à repérer et valoriser les expériences positives conduites à l'initiative des habitants de l'agglomération, hors des institutions, des structures dédiées.

Chacun de ces «héros ordinaires» s'est engagé volontairement et personnellement dans un comportement plus sobre en carbone, dans les domaines de l'habitat, du transport, des loisirs et de la consommation.

Ces citoyens sont issus d'horizons très divers : habitants du centre ville ou de la périphérie, des quartiers chics ou populaires, professionnels, demandeurs d'emploi, retraités, etc.

Méthodologie

Quarante personnes ont été rencontrées, à leur domicile, sur leur lieu de travail ou de loisirs. Certaines seules, d'autres en groupe.

Les interviews ont été réalisées selon la technique de l'entretien semi-directif.

Lors de ces entrevues, il s'agissait de relever :

- les raisons d'agir,*
- les freins rencontrés,*
- les bénéfices retirés sur le plan personnel et collectif,*
- les valeurs attachées à cette démarche sobre en carbone,*
- les représentations des enjeux du changement climatique.*

Restitution

Dans le rapport d'analyse et de synthèse (partie 1), nous avons souligné les propos qui nous ont semblé les plus représentatifs et les plus pertinents pour accompagner la réflexion engagée, susciter le débat et ouvrir des pistes d'action pour une agglomération plus sobre en carbone.

Dans le compte rendu des initiatives (partie 2), nous avons cherché à restituer le plus fidèlement possible les paroles des personnes rencontrées. Pour plus de facilité de lecture, leurs propos ont été organisés en paragraphes thématiques (l'action, les freins, les bénéfices, etc.). Certaines initiatives similaires ont été regroupées en chapitres : construction d'une maison bioclimatique, consommation en réseaux courts, pratique au quotidien du vélo...

Par ailleurs, huit initiatives ont été sélectionnées et ont fait chacune l'objet d'un film court, diffusé lors de la fête de la science 2009.

SYNTHÈSE ET ANALYSE DE L'ENQUÊTE « HÉROS ORDINAIRES »

Nous avons relevé les points qui nous ont semblé les plus saillants, les plus partagés, mais aussi ceux qui font polémique parmi les personnes rencontrées. Il y a des paradoxes et des questions qui restent en suspens également.

Les détails, les nuances, les avis plus isolés, se trouvent dans les comptes rendus des interviews.

1. LES RAISONS D'AGIR : PAS DE LEVIER « TYPE »

Le souci de l'environnement, n'est pas, en soit, un levier suffisant.

Les citoyens interviewés sont sensibles à l'écologie, ont tous « franchi le pas » vers un comportement plus sobre en carbone. Pourtant, le souhait de préserver l'environnement n'arrive pas en tête dans les raisons invoquées de ce passage à l'acte. Au mieux, il est placé à égalité avec une multiplicité d'autres motivations : confort, convivialité, gain de temps, sécurité, etc.

« Nous en avons appelé aux éco-citoyens. Mais je ne pense pas que l'argument ai été décisif », reconnaît Claude, qui a défendu pendant de nombreuses années un projet d'isolation complète d'une copropriété dégradée à Vénissieux. De son côté, Céline, mère de famille, un mari, deux enfants, utilise l'auto-partage « pour des considérations environnementales, ex-aequo avec l'aspect pratique du système ».

Rémy, covoitureur, qui revendique une certaine sensibilité écologique, l'affirme franchement : « Une chose est sûre, je ne suis pas prêt à sacrifier mon train de vie pour l'environnement, même si je pense à mes enfants ».

Les hasards de la vie, une rencontre, un parcours personnel conduisent les individus à changer de comportement.

Il faut relever l'importance des références à une histoire familiale, qui arrivent assez vite et spontanément dans la conversation, en particulier lors de l'évocation du passage à l'acte ou de valeurs personnelles. Fernanda, une des créatrices de l'Association pour le maintien d'une agriculture paysanne (Amap - réseaux courts) des Buers confie ainsi : « J'ai une relation particulière à la Terre, en tant que fille de paysans ».

« J'ai vécu en Afrique, enfant. Aujourd'hui, je trouve normal de réparer, de récupérer », indique Laurent M. (rénover sa maison). Plus net, encore, pour Jean-Marc, l'achat d'une voiture électrique est « un rêve d'enfant qui s'est concrétisé », et il évoque le jeu paternel qui consistait, sur la route des vacances, à couper le moteur et voir jusqu'où l'énergie cynétique de leur 2 CV les conduirait.

Très souvent, le passage à l'acte est le produit d'une réflexion revendiquée comme rationnelle : c'était « logique », « évident », de s'engager dans tel acte sobre en carbone, « idiot » de ne pas le faire.

En revanche, le rôle des canaux habituels d'information de masse, journaux, radios, campagnes d'information, est très secondaire, marginal dans la prise de décision. L'information est un bruit de fond, au mieux. Au pire, c'est un problème : l'information est confuse, contradictoire, sujette à caution, estime en substance Marie-Christine, du pédibus. Pendant que Frédéric, qui souhaite faire installer des panneaux photovoltaïques sur sa résidence, déplore le manque de sources fiables et précises, espère plus de lieux de conseil et de partage d'expériences : « Je suis persuadé que cette agglomération fourmille d'initiatives, de gens qui ont déjà bien creusé le sujet. Mais on ne sait pas qui ils sont, ce qu'ils ont fait. On ne profite pas de leur expérience ».

La communication, la publicité tendent à brouiller les messages : « Il y a beaucoup de gesticulations, peu d'information. On parle de tri, mais qu'en est-il vraiment du recyclage des déchets ? », s'interroge

Pascale, qui a quitté la campagne pour revenir s'installer en ville. Rémy, lui, exprime un très fort agacement vis-à-vis du marketing « vert », des images de marque ripolinées au « développement durable ».

Ceci étant, nous disent nos « Héros ordinaires »,

ce n'est pas si compliqué de changer de comportement.

« Si les mauvaises habitudes se prennent facilement, les bonnes aussi », a constaté Jacques, copropriétaire à Vénissieux. Monique, la jardinière, estime, elle, qu'il « est aussi simple de bien faire que de mal faire, voire plus simple ».

2. LES BÉNÉFICES PERSONNELS ET COLLECTIFS : ASSEZ COMMUNS POUR ÊTRE PARTAGÉS

Les diverses pratiques s'accompagnent chacune d'avantages récurrents.

Les principaux :

- ▶ Le vélo en ville = la liberté, la forme, la détente, la ponctualité.
- ▶ Les transports en commun = du temps pour soi, pas de mise en danger d'autrui, des économies financières.
- ▶ Le jardin = la convivialité, la fierté du résultat, le respect du travail fait.
- ▶ L'habitat économe = le confort, un patrimoine valorisé et pérenne, une simplicité d'entretien.
- ▶ La voiture électrique ou hybride = du calme, du silence, une belle technologie.
- ▶ Le covoiturage = la convivialité, le respect du temps de travail, le souhait de voir moins de bouchons
- ▶ Les circuits courts = l'« humanisation » de la relation producteur-consommateur, le retour des goûts perdus.

Certains bénéfices sont fédérateurs : la plupart des initiatives sobres en carbone s'accompagnent de confort, de détente, de liberté, de gain de temps, de revalorisation d'image (fierté) et d'économies financières.

Certains bénéfices moins matériels se trouvent également au croisement de pratiques différentes, et pourraient se résumer ainsi : l'initiative « écologique » permet de renouer des liens avec son environnement social, urbain et naturel. Le citoyen « sobre » se réinscrit dans un ensemble, et, plus particulièrement dans un « vivre ensemble ».

« Avec les transports en commun, on peut se resituer dans une cité, avec d'autres, pas comme un individu isolé. Quand on marche pour aller aux arrêts, on se retrouve face à la nature, au climat. On retrouve son environnement », explique Jean-Paul, qui venait de Saint-Bonnet-de-Mûre jusqu'à Gerland en transports en commun. Florence, qui covoiture et prend le bus de temps à autre, dit redécouvrir sa ville depuis qu'elle n'a plus le nez sur le volant. Tout comme Laurent D., qui ne jure que par le vélo pour circuler à Lyon, mais aussi à New York ou Tokyo, « une manière géniale de s'approprier une ville ! ».

Pendant ce temps, les usagers des circuits courts et paniers de légumes retrouvent le rythme des saisons, découvrent la richesse maraîchère de leur territoire. Monique, du jardin partagé, se réconcilie avec la terre, la nature, « revit » dans son élément, même s'il ne s'agit que de 250 m² au pied de sa tour et elle se félicite de la qualité du « partage » avec ses voisins-jardiniers, « issus d'horizons très différents ».

Peut-être plus important encore est l'enrichissement des rapports humains, parfois la réinscription dans un tissu social. Les initiatives avancent grâce à « l'esprit d'équipe » (Monique). Salah, son voisin de rangée de radis, s'est impliqué depuis dans le centre social, l'école. Il y a plus de convivialité dans la cité de Lyon 8^e, dans la résidence de Sainte-Foy, dans les rapports entre collègues qui covoiturent. « On fait de belles rencontres en vacances à vélo », explique Serge, « on fait partie d'une « sorte de famille entre conducteurs de voitures hybrides », constate Renée. Et puis, « on discute, même si ce n'est pas toujours facile », ajoute Lionel, engagé dans un projet d'habitat collectif. Quant à Fernanda, en recherche d'emploi, son investissement dans la création d'une AMAP lui a permis de rompre son isolement, rencontrer des habitants du quartier, et finalement de retrouver du travail.

3. DES FREINS : L'ARGENT, L'IMAGE, LA CONTRADICTION DES DISCOURS

L'écologie reste considérée comme une préoccupation de riches. Plus précisément, ce sont les personnes qui semblent avoir le plus de ressources financières qui le pensent : « Pour être écolo, il faut avoir les moyens », remarque par exemple Isabelle D., qui covoiture. Alors que ceux qui ont moins de moyens affirment plutôt le contraire, comme Salah : « Le respect de l'environnement, ce n'est pas une question d'argent, c'est une perception de la vie ».

Le paradoxe veut que, dans leur grande majorité, les initiatives sobres en carbone ont induit une économie financière, qu'elle soit réelle ou supposée, ou sont « à coût égal ». C'est d'ailleurs ce qu'explicitent nombre de ces « citoyens exemplaires ».

Par ailleurs, il n'est pas toujours facile, vis-à-vis de son environnement familial ou professionnel, de changer ses habitudes. Le mari de Marie-Christine la taquine en la surnommant la « Don Quichotte » de l'environnement. « On est pris pour un OVNI » (Mélanie), un « fou » (Jean-Marc), une « demeurée » (Monique), un « barjot » (Etienne, qui prend train et vélo pour venir travailler), des

« martiens » (Philippe, face aux artisans, lors de son projet de maison bioclimatique). D'ailleurs, on se dit parfois soi-même un peu « dingue », comme Laurent M., d'avoir mis des panneaux solaires sur son toit sans considération de rentabilité.

Une fois qu'il a fait ses preuves, pendant de longues années, le « fou » peut prétendre au statut de « précurseur » ou de prescripteur, ainsi Jean-Marc, qui a acheté sa deuxième voiture électrique raconte : « Quand je me suis équipé d'une voiture électrique, mon entourage s'est dit qu'on allait tous y avoir droit dans quelques années ».

Et puis, il y a une contradiction entre deux discours. L'un, notamment la publicité, incite à consommer plus, donc à polluer plus. L'autre, pour des raisons de protection de l'environnement, de diminution des émissions de GES, dit exactement l'inverse...

Enfin, on ne convainc pas par les paroles. Si l'initiative se diffuse, c'est grâce à l'exemple. Et c'est bien comme cela que ces citoyens veulent démontrer qu'on peut avoir deux enfants sans posséder de voiture, qu'une copropriété des années soixante peut être d'avant-garde, etc.

4. LES VALEURS

- Le refus du gaspillage

Le dégoût du gaspillage, de la surconsommation, s'exprime spontanément. C'est la valeur la plus souvent évoquée, sous différentes formes. « Je pense que le gaspillage est une compensation au mal être », analyse Jacek. Pour sa part, Laurent M. explique dans un premier temps qu'il a mis des panneaux solaires pour des raisons « économiques, pas écologiques ». Interrogé sur les délais d'amortissement, le taux de rentabilité, il convient finalement qu'il n'a pas fait le calcul et qu'il a surtout agi parce qu'il déteste le gaspillage, comme le fait de ne pas utiliser une énergie gratuite et inépuisable.

- Le souci (un peu paradoxal) des générations à venir

« Nous ne sommes que de passage sur cette Terre dont on emprunte les ressources », philosophe Jean-Paul. « Quel monde va-t-on laisser à nos enfants, nos petits enfants ? », s'angoisse un grand nombre.

« Cela va être « dur » pour eux, ils auront moins de choix ». Ce qui peut passer pour une phrase toute

faite, un cliché, recèle pourtant un paradoxe. Si l'on s'inquiète pour l'avenir, si l'on craint parfois qu'il ne soit déjà trop tard, on espère que nos enfants, plus sensibilisés, mieux éduqués, vont faire « mieux que nous » en matière d'environnement. On leur passe volontiers le « flambeau »... Mélanie remarque justement : « Je suis un peu triste d'entendre les gens prendre pour excuse le fait d'avoir des enfants pour ne pas faire d'efforts, alors que cela devrait être l'inverse : c'est bien parce qu'on a des enfants qu'on devrait faire des efforts ! ».

- Le respect

Le souci de l'environnement est intimement lié à la notion de respect, et clairement porteur de vertus éducatives. Le respect de l'environnement est le support du respect de la vie et des autres. Ce sont des valeurs qu'on a reçues et qu'on souhaite transmettre à ses enfants.

« Pour moi, le respect de l'environnement fait partie de l'éducation, du respect de la vie, un respect logique de la nature », explique Céline. Pour résumer, Fernanda estime que « quand on respecte la terre, on respecte les gens ».

- Le retour aux sources

L'acte «écologique» s'appuie souvent sur le souhait de retrouver de «vraies valeurs» dans les relations humaines, des rapports économiques moins monétisés, des légumes d'antan qui ont du goût, des besoins fondamentaux. «Posons-nous la question : de quoi avons-nous réellement besoin, au lieu de déléguer cette question à des industriels ou à des commerciaux», invite Jacek (maison bioclimatique).

Très souvent, la sagesse des anciens est d'ailleurs évoquée, pouvant servir de guide pour notre époque contemporaine : les générations précédentes avaient mis au point des gestes simples, avaient un comportement naturellement économe. «Dans beaucoup de domaines, on se rapproche du bon sens des anciens, on n'invente rien», observe par exemple Nicole dans sa maison bioclimatique. Simone (copropriétés sobres), ajoute en plaisantant : «Ce sont juste des principes de bon sens, les bons principes bourgeois d'autrefois». Quant à Isabelle R., elle est persuadée que «l'expérience des personnes âgées peut profiter aux jeunes : ils pourraient dire comment on gaspillait moins à leur époque».

- L'attrait pour la nouveauté

«Il faut aller de l'avant», estime Simone, 77 ans, qui appuie un projet d'installation de panneaux photovoltaïques. Les technologies de l'hybride, du solaire sont futées, «géniales», (Roger, qui a une Prius), «intellectuellement intéressantes», (Laurent M.). «Quand nous avons décidé de faire construire, il allait de soi que nous n'allions pas utiliser des technologies vieillissantes, périmées», estime Nicole.

- Le geste citoyen

La protection de l'environnement, relève de la citoyenneté : «Je ne fais pas la différence entre un acte citoyen et un acte écologique», explique Rémy. «Ce qu'on fera pour l'environnement, on le fera en tant que citoyen», estime Fatima, qui apprend à faire du vélo. Quant à Lionel, il justifie son implication dans le projet d'habitat coopératif par le souhait de s'investir dans le champ politique. Il est à noter que si on se revendique volontiers «citoyen», personne ne se dit «écologiste».

- Le lien social

L'égoïsme, l'individualisme, est la source de nos maux, en particulier ceux de la planète. Le réchauffement climatique est un produit du «chacun pour soi». Lionel évoque une société «hyper-individualiste, anti-écologique». En revanche, la protection de l'environnement, «est une manière d'être, de s'ouvrir aux gens, d'avoir du plaisir dans la relation à l'autre», estime par exemple Catherine (habitat coopératif), qui enfonce le clou : «Pour moi, l'écologie est l'écologie du quotidien et du lien social». Jean-Paul affirme même : «si je ne devais faire les choses que pour moi, je ne ferais rien». D'ailleurs, on le verra plus tard, on ne s'en sortira qu'ensemble...

5. LES REPRÉSENTATIONS DES ENJEUX DU RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE

Aux questions sur le réchauffement climatique, on répond «pollution», «déchets». Le problème de l'émission de GES, dont l'un des principaux, le CO₂, n'est pas un polluant, n'est pas distingué des questions environnementales, prises dans leur globalité.

- Quelles conséquences ?

Les craintes portent essentiellement sur une pénurie d'eau et l'augmentation à venir du coût de l'énergie. Les conséquences peuvent être terribles, pour tous, mais en particulier pour les

moins fortunés. Le réchauffement climatique ne va pas faire de cadeaux : «Si on ne réagit pas rapidement on va se mettre en danger, et tous ensemble. Il n'y aura pas de différence entre les pays, les cultures», estime Jacek.

Il sera peut-être nécessaire de s'habituer à vivre dans plus d'austérité. Serge, par exemple, anticipe l'évolution ainsi : «Je pense qu'il va falloir accepter certaines contraintes, par rapport à ce que nous considérons être une situation de confort idéale». D'autres, plus optimistes, pensent que «l'homme est capable de trouver des solutions» (Philippe, maison bioclimatique). Reste la question de notre

société d'opulence et de consommation : « Tant qu'il y aura des riches comme nous, je ne vois pas la solution au problème du réchauffement climatique », estime Laurent D, qui pense par ailleurs que l'homme saura « s'adapter », alors que Pascale est persuadée « qu'il y a un modèle économique à changer ».

- Quel discours tenir ?

Les discours « catastrophe » sont nettement contre-productifs. « Parfois on a envie de fermer la porte et de ne plus entendre », concède Pascale. Tandis qu'Isabelle R., directrice d'un centre médical estime qu'il faut mettre en valeur les actions positives et fait le parallèle : « On guérit beaucoup mieux du cancer quand on a décidé de se battre. On ne peut pas nous asséner que l'on court tous, quoi qu'il arrive, à la catastrophe. Ce serait abandonner. Il n'est jamais trop tard, il faut essayer ».

- Comment agir ?

Le sentiment partagé est qu'il est nécessaire d'agir, mais comment ? Malgré l'abondance de l'information, les citoyens de bonne volonté se disent un peu désemparés. « Une fois que l'on circule à vélo, en bus, que l'on trie ses déchets, que peut-on faire de plus ? », s'interroge Pascale, pendant que Marie-Christine est prête à faire plus, mais quoi ? « Je ne sais pas bien que faire. J'ai besoin d'être accompagnée, qu'on me donne des indications ».

L'image de l'initiative comme une « goutte d'eau » est récurrente, mais avec des significations divergentes. « Ce n'est qu'une goutte d'eau », lâche, fataliste, Alain, dans le jardin partagé. « Une goutte d'eau, c'est un morceau d'océan », répond Frédéric qui mène son projet de panneaux photovoltaïques.

- Qui doit agir ?

A première vue, les avis se scindent entre deux pôles opposés : c'est aux pouvoirs publics d'agir (par l'incitation ou la contrainte) versus il appartient aux citoyens de se mobiliser.

« C'est à nous de faire les choses, à moi, à vous. La République, c'est qui ? C'est nous ! », lance Fatiha, agent d'entretien en recherche d'emploi. Dans le même ordre d'idée, Monique, dans le jardin au pied des tours, en appelle à la responsabilité de chacun : « Nous sommes tous concernés. Il ne faut pas se décharger de nos responsabilités sur le dos des autres ». Benjamin, qui a confié ses économies à une banque solidaire et écologique,

convoque les mânes d'un grand personnage : « Je pense que le véritable changement ne peut pas venir des lois, mais de l'addition de petites choses. Je pense souvent à cette phrase de Gandhi : « Soyez vous-mêmes le changement que vous voulez voir dans le monde ».

L'ingénieure Mélanie, est d'avis exactement contraire : « Je pense que les choses ne pourront pas évoluer si les esprits ne changent pas, et les esprits ne changeront parce que nous y serons contraints par les pouvoirs publics ». Quant à Philippe, dans sa maison bioclimatique, il pense que sans « normes », sans « réglementations », personne n'adoptera spontanément un comportement sobre en carbone.

Ce qui est très inattendu est de constater, en l'état, qu'il n'existe pas de corrélation entre le point de vue exprimé sur « qui doit agir ? » et la situation sociale, la formation, ou les moyens financiers de celui ou celle qui l'exprime. Certains estiment qu'ils sont, en tant que citoyens, démunis, alors qu'ils semblent disposer a priori d'une latitude et de moyens d'action importants sur leur environnement. D'autres, qui ont des ressources modestes, revendiquent au contraire leur rôle et leur participation dans le changement général.

- La nécessité d'une action collective

La plupart de ces citoyens « sobres » estiment que l'action peut, et doit être partagée : la force, la capacité de donner une impulsion, un signal fort, sont les privilèges des pouvoirs publics, mais l'énergie, les idées, appartiennent aux citoyens. Najat, une des jardinières de la cité Langlet-Santy remarque que « la population se mobilise (pour la planète NDLR) : cela commence chez soi, puis à l'extérieur. Le gouvernement devrait faire plus pour soutenir cette énergie des citoyens ».

Puisque le changement climatique est le produit de notre individualisme, la solution passe par l'union : « L'écologie ne peut se faire qu'ensemble. Ensemble, on peut faire des choses formidables », s'enthousiasme Lionel. Alain, un autre jardinier : « On fait chacun quelque chose dans son coin, pourtant, si nous étions tous unis, nous serions plus forts ». Il faut que les bonnes volontés se rassemblent, qu'elles s'investissent par exemple dans une association, car « un citoyen isolé, cela ne compte pas » (Jean-Paul). Céline ne dit rien d'autre, et affirme : « Je suis assez optimiste sur ce que chacun peut faire à son échelle, mais il faut que cela se transforme en action collective ». On laissera le mot de la fin à Jacek : « On est dans le même bateau. Il faut se mettre ensemble, faire ensemble le bon choix. La capacité de nos concitoyens à réagir est inexploitée. Il faut que

l'on recommence à se parler. On va se rendre compte qu'il y a beaucoup de solutions dans la tête des gens, beaucoup d'énergie».

Une énergie renouvelable, sans émission de CO2...

- Conclusion

Les initiatives «sobres en carbone» sont rarement isolées dans un parcours personnel : on commence par covoiturer, puis on découvre l'intérêt des transports en commun. On crée un pédibus et on chauffe moins chez soi. Le passage à l'acte semble s'inscrire dans une suite «logique» où un acte en entraîne un autre. Parfois, cette action a valeur d'exemple auprès de l'entourage, qui à son tour, va adopter un comportement moins émetteur de GES (d'autres collègues se mettent au covoiturage), ou, au moins, envisager de le faire à l'avenir (remplacer sa vieille chaudière par un système chauffage plus économe).

L'individuel rejoint naturellement le collectif, que se soit dans l'action elle-même qui renforce le lien social (jardin partagé, fréquentation d'une Amap, vélo en vacances), dans les moyens de cette action (importance de l'équipe pour faire aboutir un projet), ou dans les désirs exprimés pour l'avenir : pour être efficaces en matière d'environnement, il faut dialoguer, agir ensemble, au niveau de notre société.

Enfin, il semble manquer un outil de référence sur le climat à l'échelle du territoire, un lieu «ressource» qui, sur l'ensemble des thématiques, puisse dispenser des informations fiables, des conseils clairs et précis, orienter vers les interlocuteurs les plus pertinents, et favoriser la mise en lien et le partage d'expériences au niveau des citoyens.

COMPTE-RENDU DES INITIATIVES :
ACTIONS, FREINS, BÉNÉFICES, VALEURS, REPRÉSENTATIONS

► Habitat		page 11
• Construire sa maison bioclimatique	11	
• Rêver d'un habitat écologique et coopératif	15	
• Vers des copropriétés plus sobres en carbone	17	
• Rénover une maison individuelle	22	
• Revenir habiter en ville	24	
► Transport		page 25
• Rouler à l'électricité	24	
• Partager sa voiture : covoiturage & auto-partage	24	
• Fondus de la petite reine : le vélo au quotidien, et en vacances	24	
• Circuler en métro, en bus, en car	24	
• Pédibus : en «voiture» les enfants !	24	
► Loisirs		page 44
• Jardiner bio au pied des tours HLM	24	
• Apprendre à faire du vélo, trouver l'indépendance	24	
• Débrouillard, pas décroissant	24	
► Consommation		page 53
• Consommer local (et souvent bio)	24	
• Transformer ses euros en billets "verts"	24	

► HABITAT

• Construire sa maison bioclimatique

« On attend que le marché nous apporte des solutions au problème du changement climatique, des solutions miracles, alors qu'on ne les attend même plus de la science ».

Jacek, 52 ans, enseignant,
vit à Fontaines-Saint-Martin.



Jacek vient d'achever sa troisième maison. Pour la première, en alsace, il avait installé des panneaux solaires et renforcé l'isolation. La seconde, à Fontaines-Saint-Martin, est bioclimatique. La dernière, voisine de la précédente, peut se revendiquer « maison passive ». Il l'a conçue et construite sans architecte.

L'action

Nous avons commencé à nous équiper en solaire quand nous habitons en Alsace, avec une dalle chauffante et un poêle. Grâce aux différents travaux d'isolation que nous avons faits au fil du temps, nous sommes passés d'une consommation de 20 à 7 stères de bois de chauffage par an.

Nous avons eu un poste à Lyon et nous avons eu la chance de trouver ce terrain, à Fontaines-Saint-Martin, en août 2001. J'y ai passé des heures, à étudier le bruit, l'orientation, comment il était ensoleillé. Nous avons acheté la maison d'à côté que nous avons quasiment rasée pour la reconstruire en bois. La consommation est très faible, avec un chauffage au gaz de ville. Nous avons obtenu le permis de construire pour cette maison à l'été 2007. J'ai fait les plans, sans architecte. Cette maison bioclimatique représente une consommation d'environ 15 kWh/m², par an. Elle peut être considérée comme « passive ». Nous avons emménagé en janvier 2009.

Pour chaque maison, on réfléchit différemment. Cette fois-ci, je me suis intéressé à l'énergie grise (NDLR : l'énergie grise correspond à la somme de

toutes les énergies nécessaires pour la conception, la production, la distribution, l'utilisation et le recyclage d'un produit).

Les freins

Les produits, les matériaux pour cette maison viennent de loin, d'Autriche, d'Allemagne, de Suisse ou de Pologne. Cela génère un surcoût important. Les volumes produits en France ne sont pas suffisants par rapport à la demande, et la demande pas suffisante pour lancer de nouvelles productions. Heureusement, cela évolue très vite.

Une maison comme celle-ci demande beaucoup de réflexion, une capacité d'expliquer exactement ce que l'on veut faire. Il faut tester ses idées sur son entourage et, tant que les gens autour de soi n'ont pas compris, continuer à réfléchir.

Il faut penser à l'étanchéité à l'air, optimiser les apports du soleil, étudier les ombrages. Il est indispensable de se documenter, d'échanger, de visiter d'autres maisons, de se faire son opinion, et pourquoi pas, de monter un blog.

J'ai eu de mauvais conseils de professionnels, qui

cherchaient surtout à ne pas compliquer les choses. Il vaut mieux avoir recours à des artisans qui ont l'habitude de ce type de construction, sinon vous aurez la contrainte de devoir les suivre continuellement sur le chantier. Souvent, les gens utilisent le prétexte du coût pour ne pas faire d'efforts, pourtant cette maison n'a coûté que 15% de plus à la construction.

Les bénéfiques personnels et collectifs

Il y a un surcoût, mais on a plus de place, plus de confort. Notre maison est un endroit où il n'y a pas besoin de se poser de questions pour y être bien. Elle ne nécessite pas, ou peu d'entretien. On se sent enveloppé, été, comme hiver, comme dans un cocon douillet. Un puits canadien rafraîchit les chambres de quelques degrés, et cela suffit en été. C'est une maison qui pourra durer plusieurs générations.

Dans mon entourage, les gens savent que mes expériences ont des résultats. On ne me considère plus comme un original hors du temps. Je reçois plutôt des réactions du type : « C'est bien ce que tu fais. Nous, on n'est pas encore prêts, mais si on devait changer de système de chauffage on le ferait ». Il y a une attitude bienveillante et relativement positive.

Je veux parler de cette maison bioclimatique non pas pour qu'on me dise « c'est bien, c'est une belle maison », mais pour montrer que c'est possible. Je voudrais donner envie aux gens de faire le même type de raisonnement. On ne devrait pas avoir le droit de construire autrement puisque techniquement on peut le faire.

Les valeurs

Pour moi, éteindre la lumière quand on quitte une pièce, ce n'est pas une question d'économie, c'est une question de principe. Je n'aime pas le gaspillage. Je pense que le gaspillage est une compensation au mal-être. On a besoin d'avoir chaud à la maison parce qu'on n'a plus de chaleur humaine. On met des lumières électriques parce qu'on ne voit plus le soleil. La construction de cette maison relève aussi d'une gymnastique intellectuelle : l'idée est de trouver, dans toutes les situations, une manière d'économiser au mieux les ressources tout en vivant le mieux possible. C'est de la réflexion, des choix, une certaine stratégie. C'est regarder les choses d'une autre manière, décaler le regard. On peut raisonner ainsi en cherchant aussi quel est l'intérêt maximal pour la collectivité. C'est ce principe qui a conduit à la conception de cette maison.

La maison est posée sur le même type de matériaux que celle de l'usine où travaillait mon père : c'est du béton cellulaire. Je voulais qu'on pose la maison sur le sol, sans gravats, sans camion de terre. Pour moi, il est important que cette maison ne laisse pas de trace négative dans l'espace. On peut la démonter, la mettre sur palettes, l'emporter ou la donner. Les matériaux sont récupérables et recyclables à plus de 90%. Il n'y a pas de produits nocifs. A la fin, il ne resterait qu'une poignée de vis et de ferrailles.

Face au changement climatique

On est en train de ressentir le bénéfice, à court terme, chez nous, du réchauffement de la planète. Il y a un peu moins d'eau, un peu plus de chaleur. On a moins besoin de chauffer. Le problème est que si l'on ne réagit pas rapidement, on va se mettre en danger, et tous ensemble. Il n'y aura pas de différence entre les pays, les cultures.

Je pense que nous sommes une immense majorité à tirer le signal d'alarme. Tout le monde a conscience qu'on ne va pas dans la bonne direction. Mais la capacité de nos concitoyens à réagir est inexploitée. Quand certains veulent trouver une solution, on leur dit qu'on va penser à leur place, faire à leur place, leur proposer des solutions toutes cuites.

On veut bien éventuellement faire un effort, mais tant que cela ne va pas mettre en cause notre mode de vie. On ne va pas chercher à vivre sans voiture puisque le marché va nous offrir une voiture idéale, à coûts constants, qui va nous permettre de ne rien changer à nos habitudes. Je pense que nous allons être obligés d'être un peu décroissants. Il n'est pas possible de faire rouler toutes les voitures au solaire, on n'aura pas assez de ressources.

On consomme dix fois plus que ce qui nous est nécessaire. Posons-nous la question : « De quoi avons-nous besoin ? », au lieu de déléguer cette question à des industriels ou à des commerciaux. On ne sait même pas respecter nos vies alors comment peut-on se soucier des animaux, des végétaux, de notre planète ?

Nous sommes aujourd'hui dans une situation d'attente. On attend que le marché nous apporte des solutions, des solutions miracles, alors qu'on ne les attend même plus de la science.

On attend aussi un signal fort, comme un « bon » tremblement de terre qui susciterait des réflexes d'humanité, de solidarité, de lucidité, de l'énergie pour s'en sortir ensemble. Je pense qu'on pourrait faire l'économie de ce signal fort !

Il faut ouvrir des lieux de discussion, réfléchir à la manière dont, au jour le jour, on peut changer de comportement. Il faut qu'on recommence à se parler. On va se rendre compte alors qu'il y a beaucoup de solutions dans la tête des gens, beaucoup d'énergie, énormément de pistes à défricher. Qu'elles ne demandent qu'à s'exprimer.

Il faut se mettre ensemble pour faire le bon choix, la bonne démarche afin d'éviter que notre monde exploité jusqu'à la corde ne se casse pas la figure et n'entraîne beaucoup de malheur ; quitter cet état d'esprit individualiste, égoïste, car on est dans le même bateau. Dans la catastrophe du Titanic, ceux qui s'en sont sortis et qui ont sauvé les autres, ce sont ceux qui n'ont pas attendu le signal du capitaine, ce sont ceux qui ont dit : « il faut faire quelque chose ensemble ».

► HABITAT

• Construire sa maison bioclimatique

« L'homme est probablement capable de détruire son environnement et probablement aussi capable de trouver des solutions pour l'éviter ».

Philippe, 50 ans, professionnel de la climatisation, vit à Saint-Didier-au-Mont-d'Or.

« Quand nous avons décidé de faire construire, il allait de soi que nous n'allions pas utiliser des technologies vieillissantes, périmées ».

Nicole, 49 ans, agent immobilier, vit à Saint-Didier-au-Mont-d'Or.



Nicole et Philippe ont fait construire leur maison bioclimatique à Saint-Didier-au-Mont-d'Or, sur un terrain difficile, en pente, et dans un périmètre des Bâtiments de France. Après quelques péripéties juridiques et réglementaires et quatre ans de travaux, ils se sont installés au printemps dernier.

L'action

Philippe : Mon but, c'était de diminuer le plus possible notre consommation énergétique. Il fallait une maison compacte, d'où cette forme de cube. Nous avons cherché à maximiser l'apport de l'énergie du soleil, en orientant la maison vers le sud, et minimiser la déperdition thermique.

Nous avons mis une isolation de fibre de bois compressée et un triple vitrage, des capteurs solaires thermiques pour l'eau chaude sanitaire, 7 m² de photovoltaïque, une VMC double flux thermodynamique, deux pompes à chaleur et un puits canadien hydraulique. J'ai enfin installé une prise pour la recharge rapide d'une voiture électrique, quand elle sera disponible.

Le frère de mon épouse, qui est architecte, spécialisé dans ce type de construction, nous a accompagnés dans cette démarche de basse consommation.

Nous avons eu le permis de construire début 2003. Cela a été très compliqué de l'obtenir car le terrain où nous voulions construire est en pente. Puis nos voisins nous ont intenté un procès. La procédure a duré plus de deux ans. Nous avons pu commencer les travaux en 2005 et avons emménagé en mai dernier.

Les freins

Philippe : Le passage à l'acte a été assez lourd. Il y a quelques années encore, on passait pour des Martiens ! Les artisans à qui on demandait une certaine épaisseur d'isolation nous répondaient : mais on n'est pas en Sibérie ! Ils ne comprenaient pas. Cette maison est un prototype. Les travaux nous ont coûté plus cher que nous le pensions. Nous faisons les finitions nous-mêmes.

Nous sommes dans le périmètre des Bâtiments de France, ce qui a entraîné des lenteurs, des difficultés. Nous voulions mettre 30 m² de panneaux solaires au lieu de 7 m², nous y avons renoncé vu les risques administratifs. Il y a toujours une âme revendicative chez les gens qui veulent faire bouger les choses...

Nicole : Nous avons travaillé avec des artisans qui ne sont pas spécialisés dans l'habitat basse consommation. Il a fallu les sensibiliser car ils avaient des difficultés à entendre, par exemple, qu'on ne percerait pas les murs car cela fait un appel d'air. Les techniques existent mais le marché n'est pas mature. Cela reste encore très cher. C'est un marché

de niche, même s'il se développe à vitesse grand V. Il faudra que les prix des matériaux baissent dans les années à venir. Pour construire cette maison, nous avons dû prendre des risques administratifs et financiers. Il y a des gens de bonne volonté qui doivent certainement abandonner en raison de toutes ces contraintes.

Les bénéfiques personnels et collectifs

Philippe : Les systèmes que nous avons installés sont simples, énergiquement très efficaces et offrent un très grand confort. On peut faire beaucoup d'économies d'énergies pour pas très cher. Pour nous, le confort était essentiel. Quand on a moins de confort, les engagements, les efforts, ne tiennent pas longtemps...

Il y a également un aspect patrimonial. Mon père aimait acheter de vieilles maisons et les réparer pour se constituer un patrimoine. Je m'étais renseigné au début du projet sur la valeur des maisons passives, à faible consommation d'énergie. Elle était de 6% supérieure à celle des maisons classiques. Aujourd'hui, cela doit être probablement plus. Pour ceux qui n'en ont pas d'autres, cette seule motivation devrait être suffisante pour faire du bien à la planète, réduire notre empreinte en CO₂.

La carotte, c'est le respect de l'environnement. Le bâton, c'est l'augmentation inéluctable du coût de l'énergie, sans parler d'une crise géopolitique majeure, par exemple si la Russie décide de couper l'alimentation en gaz, parce qu'elle en veut à l'un de ses voisins. Cela nous mettrait tous dans une situation extrêmement difficile.

Nicole : Cette maison est très agréable à vivre. Nous avons été surpris. Elle a une très bonne isolation phonique. C'est un bon compromis entre le confort et ce que la technique peut nous apporter, avec un peu de réflexion.

Les autres actions

Philippe : Dès que nous pourrons attaquer le deuxième gros poste de dépense énergétique, en l'occurrence les transports, nous le ferons. Nous avons un scooter électrique. Nous attendons la voiture électrique. Concernant l'eau, nous avons mis en place un système de récupération de l'eau de pluie et un double système pour les WC.

Les valeurs

Philippe : On a plutôt la fibre verte dans la famille mais ce n'est pas notre motivation première. Nos réponses sont plus pragmatiques que philosophiques. Les valeurs sont importantes mais il faut des actions concrètes, trouver le moyen d'avoir au moins autant de confort tout en diminuant notre empreinte énergétique.

Nicole : Quand nous avons décidé de faire construire, il allait de soi que nous n'allions pas utiliser des technologies vieillissantes, périmées. Nous ne sommes pas des utopistes, ni des écologistes puristes.

Nous sommes simplement conscients des enjeux actuels en matière de consommation d'énergie. La nature doit être protégée. On fait tout ce que l'on peut pour éviter de gaspiller, de surconsommer. Pour nous, c'est évident. Dans beaucoup de domaines, on se rapproche du bon sens des anciens. On n'invente rien.

Face au changement climatique

Philippe : L'homme est probablement capable de détruire son environnement et probablement aussi capable de trouver des solutions pour l'éviter.

Je travaille depuis 25 ans dans la climatisation et les pompes à chaleur. Au début des années quatre-vingt-dix, avec le trou dans la couche d'ozone, nous avons découvert qu'il existait un faisceau de présomptions laissant penser que l'homme avait un impact sur la planète. Le secteur a connu une grande évolution, avec la substitution des CFC (chlorofluorocarbures) par des HFC (hydrofluorocarbures). Finalement, on a trouvé une solution. On a réussi à inverser la tendance.

On est passé d'un problème, celui de la couche d'ozone, où, en gros, on promettait des cancers pour tout le monde, au réchauffement climatique. Ce n'est pas trop un problème pour certains endroits, comme chez nous, d'avoir 2°C de plus. Par contre, il y a des zones où il y a un risque de manque d'eau, de désertification. Et puis, nous pouvons aussi connaître des déséquilibres majeurs, comme le retournement du Gulf Stream.

Nous avons tous une responsabilité individuelle, nous devons faire en sorte d'aller dans le bon sens. Mais je pense qu'il faudra des réglementations, imposer des normes énergétiques, sinon personne ne le fera spontanément. Si on n'avait pas imposé de pot catalytique, personne ne s'en serait équipé. Il faut que les pouvoirs publics organisent un système qui va naturellement pousser les gens vers un comportement moins énergivore.

Nicole : Je ressens une inquiétude globale, même si en France, nous ne sommes pas dans un des pays les plus directement concernés. C'est un changement complet de comportement qu'il va falloir obtenir, par l'éducation de nos enfants. Cela viendra progressivement. La génération qui vient va être plus concernée que la nôtre. Déjà, nous n'avons pas le même rapport à la nature que nos parents.

Je pense aussi que les pouvoirs publics ont une impulsion à donner. Je crois que le bon sens est présent chez les gens, mais qu'ils sont retenus par les pesanteurs du passé, leurs habitudes.

► HABITAT

• Rêver d'un habitat écologique et coopératif

« Je veux être actrice de mes idées, ne pas seulement rester dans la théorie. Pour moi, l'écologie est l'écologie du quotidien et du lien social ».

Catherine, 45 ans, psychologue clinicienne, vit à Lyon 3^e.

« Notre société est hyper individualiste, anti-écologique au possible ».

Lionel, 31 ans, enseignant-chercheur, vit à Lyon 3^e.

Le projet « habitat groupé confluence » a été lancé en décembre 2007, dans le quartier du Confluent (Lyon 2^e). Il prévoit la construction d'un immeuble sobre en énergie, socialement mixte, où les équipements seront mutualisés (buanderie, etc.). À ce jour, dix foyers l'ont rejoint. Le bâtiment doit voir le jour en 2011.

L'action

Catherine : J'ai entendu parler par hasard de ce projet. Je l'ai rejoint en mars 2008. L'idée est que nous soyons maîtres de notre habitat sur sa globalité. Nous allons faire construire un immeuble et décidé de la manière dont nous allons le gérer. Nous ne serons pas copropriétaires d'un appartement, nous aurons des parts dans un immeuble.

Lionel : J'ai découvert ce projet par l'intermédiaire de la revue Silence, qui avait fait un dossier sur les formes d'habitat groupé, avec un rapport différent à la propriété. Je l'ai rejoint en juin 2008.

A priori, nous allons créer une association, qui va gérer le fonctionnement du groupe et une structure de type SCI ou SARL pour l'immeuble. Nous allons emprunter pour construire cet immeuble. Sur la parcelle, il y aura du logement social ainsi qu'une maison de retraite. Le bailleur social va appuyer et garantir le projet d'habitat groupé.

Les freins

Catherine : On nous attend au tournant, on attend de voir si le projet va se concrétiser. Autour de moi, beaucoup sont dubitatifs, pensent que c'est un beau projet, mais... chez les autres.

Lionel : On me dit : « C'est une super bonne idée, mais je ne peux pas aller à la réunion ce soir, j'ai piscine » (rires). Et puis, on me dit « Ouh là, là, s'il faut discuter de tout... ! ». L'individualisme reste très ancré. Nous avons en effet passé beaucoup de temps à parler, par exemple, de la manière dont nous allons utiliser la buanderie. Parfois, les discussions ne sont pas faciles. Il faut prendre sur soi pour faire avancer les choses. Notre projet n'est pas simple à mettre en place. Nous allons certainement faire des erreurs. Personnellement, je voudrais que l'immeuble soit en

basse consommation, et que nous prenions en compte la qualité des matériaux, l'énergie grise qui inclut le transport, etc. Dans cette perspective, mieux vaut-il utiliser du béton recyclé ou du bois qui vient du sud de la France ? L'équation est difficile à résoudre. Pour les immeubles, peu d'expériences ont été réalisées et il existe moins de littérature que pour les maisons.

Catherine : J'espère que la première pierre sera posée en été. Ce qui est compliqué, c'est qu'il n'existe pas à ce jour de statut juridique de la coopérative d'habitants.

Les bénéfices personnels et collectifs

Lionel : Il y a un consensus sur la mise en commun des machines à laver, le partage d'espace et certaines mutualisations de moyens, un atelier, du matériel. Il y aura un local à vélo, une buanderie, un salon commun. On cherchera à se prêter du matériel, comme celui de la cuisine. Cela ne sert à rien que chacun ait sa propre crêpière. Éventuellement un partage de voitures.

Le challenge, c'est de pouvoir faire venir des gens qui ne pourraient pas, financièrement, accéder à la propriété. C'est un vrai challenge de faire un immeuble écolo mais pas pour bobos. L'écologie est considérée comme un problème de riches. J'aimerais démontrer que ce n'est pas vrai.

Catherine : Ce n'est pas un projet de copains. Être amis, cela ne veut pas dire que nous avons tous les mêmes valeurs. Là, ce qui compte dans ce projet, c'est de partager des valeurs communes en matière d'habitat. D'habitude, quand on est propriétaire, on ne fait qu'aménager son intérieur. Il s'agit de reprendre la main sur l'ensemble de notre habitat : le choix des matériaux de construction, la manière dont nous allons utiliser l'espace à l'intérieur du bâtiment.

Les autres actions

Lionel : Je me déplace au quotidien à vélo, et, l'année prochaine, je vais partir en vacances à vélo avec une carriole. Je mange bio. Consommer bio est moins cher que d'aller au supermarché acheter des plats tout préparés.

Catherine : Je ne suis pas une militante de l'écologie, en dehors de ma pratique du vélo. Je roule dans une voiture au gaz naturel. Je me bagarre avec ma famille pour réserver la voiture aux week-ends et encore : souvent, on prend le train. Dès l'été prochain, nous n'aurons plus de voiture, alors ce sera de l'auto-partage.

Les valeurs

Catherine : La copropriété ne m'intéresse pas, avec son système qui veut que celui qui a le plus de millièmes ait plus de droits de vote. L'individu n'est pas pris en compte, ce n'est pas sa valeur, mais la valeur du bien. Il est très réducteur de penser l'habitat uniquement en mètres carrés. Nous voulons montrer que c'est possible de partager un lieu, de vivre ensemble. Que c'est plus vivant.

Lionel : Avec l'habitat coopératif, j'ai découvert qu'il existait une solution au problème du rapport à la propriété. Surtout dans le déséquilibre entre les propriétaires et les locataires, qui habitent sur place mais n'ont rien à dire dans la gestion de l'immeuble. Il faut investir du temps, mais je pense que cela correspond à une envie, un besoin des gens. Je pense que nous sommes dans une société où il y a une envie de lien social, mais notre système est pétri de peurs, et cela freine. Le message que l'on entend est généralement : surtout n'ayez pas de plaisir, il faut que vous trimiez, ça va, ça doit, être dur.

Catherine : Je veux être actrice de mes idées, ne pas seulement rester dans la théorie. Pour moi, l'éco-logie est l'écologie du quotidien et du lien social. C'est une manière d'être, de s'ouvrir aux gens, d'avoir du plaisir dans la relation à l'autre. Je trouve dommage qu'on vive les uns à côté des autres sans qu'il y ait un soutien, un partage, que cela se résume à un bonjour dans les couloirs.

La question du respect de l'environnement, aussi, est importante pour moi. Nous sommes plusieurs dans le groupe à avoir cette sensibilité-là. Dans le projet d'immeuble coopératif, installer des toilettes sèches me semble compliqué. En revanche, il va falloir se poser la question de la gestion de l'eau. Notre écologie ne s'exprime pas seulement dans la construction du bâtiment, elle s'inscrit à long terme dans nos pratiques. Nous ne sommes pas dans une écologie rêvée, mais dans une écologie sociale et de terrain. On doit se confronter à la réalité, faire avec.

Lionel : Pour moi, l'écologie est avant tout une façon de vivre : aller moins vite, prendre le temps de respirer, de se sentir vivre.

On s'est engouffré dans une société hyper individualiste, anti-écologique au possible.

Je me pose la question de l'exemple. Je ne veux surtout pas que nous servions d'exemple à dupliquer ailleurs. Ce ne sera pas possible : les contraintes, l'environnement ne seront pas les mêmes. Ce n'est pas un concept clé en main qu'on va importer.

Par ce projet, je veux reprendre en main mes choix, mon implication dans la société, au niveau du fonctionnement de notre démocratie. C'est cette implication, pas notre projet, qu'il faudrait dupliquer. Le vrai problème, c'est que les citoyens se sont complètement désinvestis des choix politiques. Dans notre République, nous déléguons trop à nos élus, nos représentants, certaines prises de décisions, comme la question du choix de l'habitat. Nos élus sont des gens comme nous, ils ne sont pas des spécialistes et ils ne suivent que ce que veut la majorité.

Je crois que cela gêne aussi certains « puissants » que les gens aient envie de construire leur propre immeuble, s'intéressent aux questions d'aménagement, aient leur mot à dire. En tant que citoyen, je veux faire le maximum pour changer les choses à mon échelle.

Face au changement climatique

Catherine : La lutte contre le réchauffement climatique doit relever d'une démarche individuelle portée par les pouvoirs publics. Il faut que ces pouvoirs publics croient vraiment à leur discours. Il faut que les individus soient acteurs, mais qu'on n'impose pas les choses.

Lionel : Concernant le réchauffement climatique, d'abord, il faut une prise de conscience personnelle, une action à soi. Cela ne bougera que si chacun fait un effort. Mais ces petits pas doivent être encouragés par l'ensemble social, le système. L'écologie ne peut pas passer par une décision qui vienne du haut, du type : « Désormais, tout le monde va rouler à vélo ». Elle passera par l'implication de chacun. Si on peut faire quelque chose, c'est à plusieurs. L'écologie ne peut se faire qu'ensemble. Ensemble, on peut faire des choses formidables.

► HABITAT

• Vers des copropriétés plus sobres en carbone

« Le réchauffement climatique, c'est une réalité, et l'homme y est pour quelque chose, mais je trouve qu'on en fait trop. C'est un sujet à la mode, avec une inflation dans les médias ».

Simone, 77 ans, biologiste retraitée, vit à Sainte-Foy-lès-Lyon

« Nous avons la satisfaction d'un travail accompli, un travail accompli ensemble, surtout. Tout seul je n'aurais jamais fait cela ».

Bernard, fonctionnaire retraité, président du syndic, vit à Sainte-Foy-lès-Lyon



Cette co-propriété un peu chic de Sainte-Foy-lès-Lyon a été construite au début des années quatre-vingt-dix. Elle est entourée d'un grand parc. Les co-propriétaires ont créé un compost il y a deux ans. L'un d'entre eux envisage l'installation de panneaux photovoltaïques sur les toits en terrasse.

L'action

Simone : Le Grand Lyon avait fait une opération compost. On remboursait aux particuliers l'achat d'un composteur sur la base de 30 euros. En fait, nous n'avons jamais été remboursés (rires). Jusqu'à il y a deux ans, la copropriété payait environ 2 000 euros pour le ramassage des feuilles mortes. Aujourd'hui, c'est nous qui nous en occupons. Les feuilles sont ensuite compostées. Ici, nous avons de l'espace et des gens de bonne volonté. En créant ce compost, nous avons entrepris d'entretenir le jardin nous-mêmes.

Bernard : Avec les économies réalisées sur le ramassage des feuilles mortes, nous avons investi dans de nouvelles plantations. Avec le même budget, voire un budget réduit, nous avons amélioré l'aspect du jardin.

Les freins

Bernard : Pour moins payer, tout le monde est d'accord, mais pour ramasser les feuilles, il est plus difficile de mobiliser les gens. Et puis, il faut faire un peu la police pour que les gens ne mettent pas n'importe quoi au compost, comme des graines ou de vieilles plantes desséchées. Nous ne sommes pour l'instant que trois à ajouter nos épluchures. Je pense que les autres ne le font pas parce que c'est trop loin, ou que cela les dérange de traverser le jardin avec leurs ordures.

Les bénéfiques personnels et collectifs

Bernard : Les gens ont de grands balcons, des surfaces en gazon. Tous leurs déchets verts, leurs coupes de gazon se retrouvaient à la poubelle. Ça embêtait les gens d'aller à la déchetterie. Maintenant les déchets verts vont dans le compost et si tout le monde allait

y jeter ses épluchures de légumes, notre homme de peine aurait des dizaines de kilos de poubelles en moins à manœuvrer.

Simone : Et cela fera d'autant moins de déchets qui finiront à l'incinérateur.

Bernard : Nous essayons de faire prendre conscience aux autres copropriétaires que la présence de ce parc est une richesse, et que le compost en fait partie. Nous avons beaucoup de compliments de nos voisins sur l'amélioration et l'entretien du jardin. Il y a aussi un côté écolo. Plus on mettra de compost dans nos plantations, moins on aura besoin d'ajouter d'engrais, c'est quand même mieux.

Le fait qu'on s'investisse autant pousse les gens à être plus attentionnés, il n'y a pas de vandalisme, ils sont respectueux du travail fait.

La création de ce compost et l'amélioration du jardin ont apporté de la convivialité dans la copropriété. Nous avons commencé à organiser des apéritifs, des séances de jardinage collectif. Des gens se sont parlé, alors qu'en 10 ans certains n'avaient jamais eu l'occasion d'échanger un mot. Cela a apaisé quelques tensions.

Quand j'en parle dans mon entourage, les gens sont surpris. J'ai conseillé un des membres de l'association de vélo dont je fais partie, ils ont aussi mis en place un compost dans leur copropriété. Je leur ai évité d'acheter un composteur trop petit et un broyeur qui ne sert pas vraiment.

Simone : Je pense que pour connaître les gens, il faut faire quelque chose ensemble, travailler ensemble, il faut un prétexte pour se parler. Ici, le jardin a fourni ce prétexte. Beaucoup de copropriétés pourraient faire de même. Il suffit que quelques-uns s'y mettent, se lancent. En fait, quand on ose solliciter les gens, nombreux sont prêts à venir aider.

Les autres actions

Simone : Nous avons installé des lampes à Led dans les couloirs des parties communes et nous avons le projet de mettre des panneaux photovoltaïques sur le toit (lire l'interview suivante, de Frédéric, NDLR).

Les valeurs

Bernard : Quand nous regardons ce jardin, nous avons la satisfaction du travail accompli, un travail accompli ensemble, surtout.

Tout seul je n'aurais jamais fait cela.

Simone : Les panneaux photovoltaïques, c'est pour faire quelque chose de neuf. Il faut bien qu'on évolue, et puis c'est écolo, alors pourquoi pas. Ce n'est pas une question de rapport financier, même si cela va peut-être permettre d'avoir un allègement d'impôts, qui n'est pas à négliger.

Je crois surtout qu'il faut aller de l'avant, changer les choses. Je ne crains pas la nouveauté. Je pourrais rester dans mon fauteuil, mais dans un fauteuil, on s'ennuie !

Face au changement climatique

Simone : Je pense que le réchauffement climatique est une réalité, et que l'homme y est pour quelque chose, mais je trouve qu'on en fait trop. Il y a beaucoup de bruit, une inflation dans les médias, c'est comme la grippe A. C'est un sujet à la mode. J'ai vécu avec la bombe atomique, on nous disait qu'elle allait nous tomber sur la tête. Puis il y a eu les pluies acides, aujourd'hui, on n'en parle plus. Dans deux ou quatre ans, on ne parlera peut-être plus de réchauffement climatique.

Je pense qu'il faut diminuer la circulation automobile, éviter les gaspillages, le chauffage excessif dans les maisons, de jeter un objet dès qu'il est cassé, toute cette hyperconsommation. Ce sont juste des principes de bon sens, les bons principes bourgeois d'autrefois (rires).

Quand je vais en ville, je vois des magasins de vêtements partout. On n'a quand même pas besoin de dix manteaux, de vingt pantalons, de penderies qui débordent, pour vivre ! Il faut utiliser ce dont on a besoin, sans en abuser.

« Moralement, il m'est de plus en plus difficile de me dire que je me fiche que les ours blancs crèvent sur la banquise. De me dire qu'en 2050, il n'y en aura plus ».

Frédéric, 46 ans, banquier,
vit à Sainte-Foy-lès-Lyon

L'action

Je m'intéresse aux questions d'économies d'énergie dans l'habitat depuis les années 2000-2001. J'avais rencontré, lors d'un séminaire professionnel, Alain Hubert, de la fondation polaire internationale. C'est un personnage hors normes, il avait traversé le globe, il était très concerné. Nous étions dans un refuge, le long du GR 20. Il nous a montré sur son ordinateur portable des graphiques, des résultats des carottages dans la glace, qui montraient l'évolution de la densité de CO₂ sur plusieurs milliers d'années, liée à la courbe des températures du globe. Depuis le début du 20^e siècle, cette courbe a pris une pente vertigineuse.

Ce fut probablement un élément déclencheur. J'ai commencé à acheter des revues, à me renseigner. Je suis sensible à ces sujets, nos enfants le sont encore plus que nous. Ils sont dans une éco-école. Ils posent beaucoup de questions. Ils ont eu un questionnaire à remplir sur nos consommations d'énergies. Nous avons pu calculer la nôtre.

Peu à peu j'ai creusé le sujet. Je me suis intéressé aux différentes initiatives qui existent pour réduire l'émission de gaz à effet de serre. Cela a infusé tranquillement dans mon esprit. Je me suis demandé : « Pourquoi ne pas essayer de mettre en pratique mes convictions concernant l'écologie et ma vie quotidienne ? ». J'ai ainsi envisagé la possibilité d'installer des panneaux photovoltaïques sur la copropriété grâce aux différentes incitations gouvernementales.

Nous avons 200 m² utilisables en terrasse, soit environ 90 m² de panneaux solaires, ce n'est pas grand-chose : cela représente environ les besoins annuels en électricité d'un appartement.

Deux solutions peuvent être envisagées : soit un vote de la copropriété avec son formalisme. Techniquement, ce n'est pas compliqué. Mais il faut que quelqu'un prenne le sujet à bras le corps, il faut du temps, de la patience. Une autre piste serait de créer une société qui installerait les panneaux, vendrait l'électricité et louerait l'espace à la copropriété. Ce serait plus souple. Et le prix de cette location à l'année nous permettrait de planter trois nouveaux arbres par an... qui fixent le CO₂.

Les freins

Le photovoltaïque est encore sous perfusion des pouvoirs publics. Mais il faut cette volonté publique pour amorcer la pompe. Je me suis rendu compte qu'en France nous étions en queue de peloton dans le domaine des énergies renouvelables.

J'ai commencé à me renseigner sur l'investissement

nécessaire pour une installation photovoltaïque, mais ce que j'ai appris m'a un peu découragé. Pour ce genre de projet, il faut arriver à se mettre d'accord au niveau de la copropriété. Déjà ce n'est pas toujours facile pour de petites choses... On m'a dit qu'il valait mieux laisser tomber.

La technologie n'est pas une barrière, le côté financier n'est pas une barrière pour les particuliers, sauf pour des familles qui sont dans une situation extrêmement difficile.

Le problème, c'est la complexité administrative, la profusion des installateurs qui ne sont pas tous fiables. Les normes sont très compliquées, il faut avoir fait polytechnique pour arriver à comprendre ! On se sent un peu démuni. Il faudrait multiplier les lieux de conseils. Et je suis persuadé que cette agglomération fourmille d'initiatives, de gens qui déjà bien creusé le sujet. Mais on ne sait pas qui ils sont, ce qu'ils ont fait, on ne profite pas de leur expérience.

Les bénéfices personnels et collectifs

J'ai commencé à parler de ce projet autour de moi. J'ai fait le tour des voisins. Il y a un intérêt. J'ai eu un retour positif auprès de gens de différentes générations. Je ne m'y attendais pas. Une de nos voisines, qui a plus de 70 ans, m'a dit : « Je suis pour. L'argent, les taux de retour, je n'y connais rien, et puis vous me parlez d'un temps où je ne serais peut être plus de ce monde ».

Sur le plan économique, cet investissement tient debout, en terme de rentabilité, c'est mieux que d'avoir un livret à la caisse d'épargne, d'après mes calculs.

Les valeurs

J'ai envie d'apporter ma petite pierre à l'édifice. Pour moi, c'est une goutte d'eau, mais, s'il y a beaucoup de gouttes d'eau, si chacun fait ce qu'il peut, à son échelle, cela formera un fleuve, un océan.

Je suis en train de changer d'orientation. Je souhaite me mettre au service d'un projet qui me tient à cœur, pour lequel je saurai pourquoi je me bats.

Face au changement climatique

Moralement, il m'est de plus en plus difficile de me dire que je me fiche que les ours blancs crèvent sur la banquise. De me dire qu'en 2050, il n'y en aura plus. A l'horizon 2050, nous ne serons plus là, mais nos enfants auront 50 ans. Ma petite dernière est née en 2003, elle pourra vivre jusqu'en 2100. Que verra-t-elle à la fin de ce siècle ?

« Pour moi, il est important que ce que nous engageons soit pérenne, que cette réalisation dure dans le temps ».

Raymond, routier retraité, 61 ans, vit à Vénissieux.

« Ce sera le premier immeuble de l'agglomération à entreprendre ce genre de projet. Nous allons être d'avant-garde ».

Claude, chimiste retraité, 64 ans, président du Conseil syndical, vit à Vénissieux.

« Ce projet a été possible car nous avons formé une équipe soudée ».

Jacques, ancien de Berliet retraité, 69 ans, vit à Vénissieux.

« Nous allons faire des économies d'énergie, embellir l'immeuble et augmenter la valeur des appartements. Notre cadre de vie va changer énormément ».

Joseph, marin retraité, 68 ans, vit à Vénissieux.



C'est une copropriété de près de 300 logements, construite en 1969 aux confins de Vénissieux. Un groupe de retraités a proposé, et obtenu de l'Assemblée générale le 30 septembre dernier, une rénovation complète : isolation par l'extérieur, double-vitrage. Le coût s'élève à 7,5 millions d'euros, aux trois-quarts subventionnés. Ce groupe aime à se faire appeler les « grognards de Vénissieux ». Ils souhaitent ensuite faire poser des panneaux solaires.

L'action

Claude : Au fil des années, la population de cet immeuble s'est paupérisée. La valeur des appartements a chuté. Pendant les années 90-2000, les prix étaient tellement bas que le montant des remboursements était inférieur au prix du loyer d'un logement social. La gestion de certaines allées reste compliquée. Nous avons raté un premier plan de rénovation, en 1998, le conseil syndical était contre à l'époque. Nous sommes restés comme « deux ronds de flanc ». Nous avons repris le dossier et signé le plan de sauvegarde en septembre 2008. Le diagnostic thermique a été complété par l'expertise d'un thermicien. D'après ses calculs, nous allons pouvoir atteindre 50 % d'économies d'énergie. Il fallait en profiter pour lancer une rénovation d'envergure, isolation et double vitrage.

Jacques : L'image que nous avons retenue est celle-ci : l'écoulement des chutes du Niagara. C'est ainsi que l'énergie sort de l'immeuble. La copropriété partait à la dérive. Certaines dettes de charges étaient supérieures à la valeur des appartements. Nous allions à la ruine. On s'est réveillé. On avait le temps, nous sommes à la retraite. Le fait que nous formions une équipe est très important. Nous avons remis la copropriété sur des rails.

Claude : Nous avons dû proposer deux solutions lors de l'assemblée générale du 30 septembre dernier. La première, était l'isolation thermique complète, avec

un bardage sur l'extérieur. La seconde n'était qu'un ravalement de façade et l'isolation des pignons. A notre grande surprise, c'est la première qui a été votée.

Jacques : Le 23 septembre, nous avons organisé une réunion, une semaine avant l'AG. Nous avons répondu à beaucoup de questions sur le projet. Le 30 septembre, il nous fallait au moins 2/3 des copropriétaires présents ou représentés. Nous en avons eu 68 %, et 61 % de votes favorables au projet de rénovation totale.

Claude : 5 ans de travail, 5 ans de pression sont retombés d'un coup. Aujourd'hui, nous sommes dans une perspective d'engagement des travaux d'ici janvier.

Les freins

Claude : Il y a des gens qui disaient, ça ne sert à rien, on va dépenser de l'argent pour rien. Est-ce que cela va durer dans le temps ? Beaucoup de gens ne comprennent pas ce qu'est le développement durable, ce n'est pas leur truc. Il a fallu discuter, convaincre pied à pied chacun. Il a fallu nous battre comme des beaux diables. J'ai constaté que les plus jeunes étaient souvent les plus motivés.

Ici, la majorité des familles est en difficulté, certains sont en grande difficulté financière. Les propriétaires qui n'arrivent pas à payer les travaux seront aidés, certains à près de 100%. Quelques-uns devront

malheureusement vendre leur appartement. Ils ne pourront pas faire face. Même sans les travaux, ils n'auraient pas pu faire face de toute manière.

Les bénéfiques personnels et collectifs

Claude : J'ai essayé le double vitrage chez moi, d'un côté de l'appartement. On sent vraiment la différence de confort. L'isolation et le bardage à l'extérieur permet aussi d'éviter la corrosion des façades et la chute de morceaux d'enduit. Avec ces travaux, nous allons cumuler les économies d'énergie, le bien-être et la revalorisation de notre patrimoine. Avec le double vitrage et l'isolation par l'extérieur, nous allons passer d'une consommation de 240 kW/m² à 120 kW/m².

Je pense que la majorité des copropriétaires a été essentiellement sensibilisée au coût du chauffage, et au potentiel d'économies d'énergie. Sur l'ensemble de la somme, il va rester 23% à la charge des copropriétaires. Ce montant va être largement remboursé par les économies faites sur la consommation d'énergie.

Lors de l'assemblée générale, nous en avons appelé aux éco-citoyens, pas aux simples copropriétaires. Nous avons expliqué que s'ils voulaient participer à la réduction des gaz à effet de serre, il fallait qu'ils y aillent. Nous avons joué sur cette corde, mais je ne pense pas que l'argument ai été décisif.

Jacques : Ce projet étonne tout le monde. Il a été possible car nous avons formé une équipe soudée, et que nous sommes allés chercher un technicien, un architecte, le Savoir qui nous manquait. Nous allons nous rattraper avec l'augmentation probable du coût de l'énergie.

Ce qui a dû compter également dans le vote positif de l'AG, c'est l'amélioration de l'image de la copropriété. La qualité des nouveaux arrivants sera différente. Les pancartes « à vendre » ne vont plus rester des mois.

Nous sommes une équipe vieillissante. Nous ne calculons pas en terme de retour sur investissement. Nous voulons laisser un bien valorisé à nos héritiers. Nous, nous bénéficierons d'un effet immédiat au niveau du confort et de l'embellissement de la copropriété.

Joseph : Nous allons faire des économies d'énergie, embellir l'immeuble, et augmenter la valeur des appartements. Notre cadre de vie va changer énormément.

Claude : Ce sera le premier immeuble de l'agglomération à entreprendre ce genre de projet, nous allons être d'avant-garde.

Les autres actions

Jacques : Sur le tri, il y a encore un gros effort à faire sur la copropriété. C'est encore très confus. Nous avons fait fermer les vide-ordures. On nous a dit que les poubelles allaient rester sur le palier. Pas du tout. C'est la preuve que si les mauvaises habitudes se prennent facilement, les bonnes aussi.

Claude : Nous allons relancer l'idée des panneaux

solaires et photovoltaïques. Il fallait aller d'abord obtenir des économies d'énergies, avant de produire de l'énergie. Nous allons faire les deux, grâce à une subvention européenne qui, avec les crédits d'impôts, va couvrir l'investissement. La copropriété va devenir producteur d'énergie et nous allons pouvoir vendre la tonne de CO₂ économisée sur le marché du carbone.

Les valeurs

Raymond : Pour moi, il était important que ce que nous engageons soit pérenne, que cette réalisation dure dans le temps.

Claude : Je suis un amoureux de ce quartier, de ma ville. J'ai vu les copropriétés allemandes, déjà isolées, les nordiques, avec leur solaire. Il n'y a pas de raison qu'on soit plus idiot qu'eux.

Je veux que notre exemple puisse être copiable. Montrer que, quand une copropriété prend son avenir en main, le résultat est une source d'économie, une meilleure qualité de vie et une valorisation du patrimoine.

Pour moi, ce projet de rénovation est issu d'une réflexion logique : il va falloir qu'on arrête le gaspillage, et le gâchis. Il va falloir qu'on cesse de vivre n'importe comment, qu'on cesse de faire n'importe quoi.

Il faut savoir discuter dans une copropriété. Sans la bande de grognards, sans les huit qui se sont investis, je n'aurais rien pu faire. La mayonnaise a bien pris. Nous sommes partis pour une belle aventure.

Nous, nous sommes des « vieux ». Les économies d'énergie que nous allons faire ne sont pas forcément rentables pour nous mais pour la Terre. Il faudra environ 10 ans pour amortir les investissements. On travaille pour les jeunes. Nous sommes très heureux de participer, d'apporter notre pierre.

Face au changement climatique

Raymond : Nous avons été sensibilisés par Claude à la défense de la planète, aux économies de chauffage. Nous étions un peu tous concernés, par ce que l'on entend, ce que l'on voit dans les médias. Pour nous la défense de la planète est devenue une évidence.

Jacques : Claude est passionné par les choses environnementales, les économies durables et le solaire. Il a un grand rêve, on a pris de petits morceaux de ce rêve.

Claude : Depuis 20 ans, je suis intimement persuadé qu'il faut faire des choses pour l'environnement, que c'est un devoir de citoyen. Nous devons adopter des comportements plus économes, plus respectueux de notre environnement. C'est au gouvernement de montrer l'exemple, de donner les moyens. Mais c'est en faisant chacun un bout que nous avancerons. Il reste beaucoup de gens à convaincre, beaucoup de sceptiques. C'est loin d'être gagné. Ce qu'il faut, surtout, c'est une prise de conscience citoyenne. Chacun doit se déterminer. Nous avons un panel de choix. A nous de les saisir, à nous de les prendre.

► HABITAT

• *Rénover une maison individuelle*

« Je ne suis pas un écologiste dans l'âme, mais je déteste gaspiller. Le choix du solaire vient du simple fait que je trouve idiot de ne pas utiliser l'énergie qui est à portée de la main ».

Laurent M., 45 ans, créateur textile indépendant, vit et travaille à Caluire.



Laurent M. et sa famille ont acheté une petite maison des années soixante, à rénover, à Caluire. Ils ont fait poser des panneaux solaires thermiques, installé une chaudière à condensation, et envisagent une isolation par l'extérieur. Lui se déplace à vélo, son épouse en prius.

L'action

Nous avons acheté cette petite maison années soixante, de type « construction familiale et économique ». J'ai rencontré un plombier, qui m'a expliqué qu'il fallait d'abord se préoccuper de l'isolation, que le mode de chauffage était secondaire. J'ai aussi pris contact avec l'ALE (agence locale de l'énergie du Grand Lyon). Nous avons installé 5 m² de panneaux solaires sur le petit pan de toit qui est au sud, et une chaudière à condensation. Ensuite, nous ferons une isolation par l'extérieur, parce que c'est une petite maison et nous ne voulons pas réduire sa surface. Il se trouve que ce type d'isolation est aussi beaucoup plus performant qu'une isolation intérieure.

Les freins

Nous nous étions intéressés aux pompes à chaleur mais nous avons été rebutés par le coût : environ 12 000 euros. Quant à l'isolation par l'extérieur, elle est plus chère et plus difficile à mettre en œuvre. Le principal frein, et il est de taille, est le coût : 20 à 30 000 euros.

Concernant les panneaux solaires, si je n'avais suivi que l'aspect financier, je ne me serais pas lancé dans ce projet. Il faut une mise de fonds de départ importante. J'ai eu du mal à convaincre mon épouse. Je n'ai pas fait le calcul du retour sur investissement, mais je suis sûr que le coût des panneaux doit représenter un grand nombre de mois de notre ancienne consommation électrique... Il faut être un peu dingue pour se lancer là-dedans !

Les bénéfiques personnels et collectifs

L'énergie va coûter de plus en plus cher, même si elle a un peu baissé dernièrement. Notre équipement nous permettra de faire face à l'augmentation inéluctable de son coût.

Les autres actions

J'ai changé mon break qui avait 8 ans pour acheter une voiture hybride. Je trouvais idiot de dépenser de l'énergie pour rien. La technologie de l'hybride est intéressante puisqu'elle permet de stocker l'énergie quand on freine ou décélère afin de la restituer plus tard. Le moteur électrique ne fait pas de bruit. Dans les embouteillages, le moteur est arrêté. C'est très silencieux. On peut écouter la musique, se parler.

Et puis, il y a le confort de conduite et le fait que cette voiture pollue moins. C'est une conduite souple, de bon père de famille. Il faut chercher non pas la performance, mais la contre-performance. Notre challenge avec mon épouse est de consommer le moins possible. A ce jeu, elle gagne presque toujours (rires).

Sinon, je roule désormais à vélo en ville. Avant, je faisais du vélo de route, le dimanche. Du VTT aussi. Je n'aurais jamais pensé ramener mon VTT à Lyon. Je trouvais ça trop dangereux. Puis j'ai vu de plus en plus de vélos. Alors j'ai commencé à m'y mettre grâce aux voies cyclables, comme la voie verte.

J'ai réussi à surmonter mes appréhensions de départ, en pratiquant, en testant des parcours. Pour moi le vélo c'est la liberté, la possibilité d'aller où l'on veut en ville, ou presque. On n'a pas besoin de se demander si l'on va trouver une place pour se garer. C'est un mode de déplacement idéal. Il y a eu beaucoup de progrès au niveau des aménagements de voirie pour faciliter l'utilisation des vélos en ville. Mais encore beaucoup de choses à faire.

Les valeurs

Je ne suis pas un écologiste dans l'âme, mais déteste gaspiller. Aujourd'hui, on ne répare plus, on jette un objet dès qu'il est cassé. Je trouve ça fou.

J'ai vécu en Afrique quand j'étais enfant et ainsi vu comment on faisait là-bas. On récupère, on recycle. Je sais que c'est possible et, aujourd'hui, je trouve normal de réparer, récupérer. Je pense que cette expérience m'a marqué. J'apprends aussi aux enfants à faire attention.

Le choix du solaire vient du simple fait que je trouve idiot de ne pas utiliser l'énergie qui est à portée de la main. Intellectuellement, c'est intéressant d'utiliser le solaire, même avec des techniques plus simples comme une poche d'eau en plastique noir. Le soleil est une source inépuisable d'énergie gratuite, c'est dommage de ne pas en profiter.

Je crois que j'ai aussi une motivation écologique, mais que je ne peux pas vraiment bien l'expliquer. Je pense qu'il faut exploiter l'énergie solaire. Une fois qu'on n'aura plus de pétrole, il faudra bien se tourner vers une autre énergie. Il faut le faire maintenant, montrer à nos enfants qu'on pense à leur avenir.

Face au changement climatique

Le dérèglement climatique, on s'en rend compte régulièrement. Mon cerisier a fleuri au mois d'octobre. On entend qu'il y a eu des inondations terribles pas très loin de chez nous. Cela ne me laisse pas indifférent, même si je n'y pense pas tous les jours.

Nous sommes responsables, surtout nous dans les pays développés, avec notre industrie, nos modes de vie personnels très énergivores. Notre surconsommation a induit ces problèmes de changement climatique. L'homme va devoir s'adapter à cette situation, et, en premier, au fait que l'énergie fossile va être de plus en plus chère, dans un avenir proche.

Ce n'est pas avec l'énergie solaire qu'on va pouvoir se chauffer en hiver. Les forêts ne vont pas couvrir les besoins de tout le monde, sans compter qu'en ville, se chauffer au bois ne va pas être facile. Il faut se préparer à ne plus avoir 20 ou 22°C chez soi, mais plutôt 18°C. Ceux qui ont des moyens vont pouvoir se débrouiller ; pour ceux qui n'en ont pas, ça va être dur de trouver de l'énergie pas trop chère.

J'essaie d'apporter ma pierre à l'édifice, me dire que je vais dans le bon sens.

Je pense que le réchauffement climatique relève des politiques publiques, c'est évident. C'est au niveau des gouvernements, au niveau mondial qu'il doit y avoir une action collective, un effort. Il faut que les gouvernements, les pouvoirs publics soient moteurs, qu'on crée des pistes cyclables, qu'on restreigne les accès aux villes.

(1^{ère} réponse, le 6 octobre)

Le citoyen doit faire quelque chose. Son choix, prendre un vélo plutôt qu'une voiture, a un effet immédiat. Les pouvoirs publics peuvent inciter, avec des mesures fiscales, la diffusion d'information. Le citoyen est l'acteur numéro un, il peut décider de consommer moins. Mais il ne peut faire que de petites choses, les pouvoirs publics sont là pour encadrer.

(2^e réponse, le 23 octobre. «Entre temps, j'ai réfléchi»).

► HABITAT

• Revenir habiter en ville

« J'avais l'impression d'être en porte à faux, de ne jamais pouvoir me poser quelque part. En ville, tout est plus facile, plus accessible ».

Pascale, 49 ans, dessinatrice industrielle, vit à Caluire, travaille à Lyon 3^e.

Ce couple avec un enfant s'était installé à la campagne, dans une maison, loin de l'agglomération lyonnaise. La famille est finalement revenue habiter plus près de la ville, à Caluire, il y a trois ans.

L'action

Nous avons d'abord été citadins, habitant Caluire, dans un bel appartement, avec vue sur le parc de la Tête d'Or. Nous avons beaucoup d'espace autour de nous mais c'était très bruyant.

Nous avons donc trouvé une maison à retaper de fond en comble, à Valsonne, à 40 km au nord-ouest de Lyon. Nous avons passé deux ans à faire des travaux. Moi, je continuais à travailler à Lyon. Je prenais le train tous les jours, je mettais de plus en plus de temps. Au début je le prenais à Tarare, à 10 km, mais les trains étaient trop bondés le soir. Alors je suis allée le prendre à Lozanne, à trois-quarts d'heure de route. Le trajet en train durait vingt minutes, puis je faisais dix minutes de marche à pied. J'ai remarqué que les gens du coin partaient de plus en plus tôt, qu'il y avait de plus en plus de bouchons sur la route. Avec tout ce temps passé dans les transports, je ne voyais pas beaucoup mon fils. Pour lui, ce n'était pas évident d'avoir des activités extra scolaires variées dans la commune, où on lui proposait essentiellement du foot.

Finalement, nous en avons eu assez de la vie à la campagne et avons décidé de repartir pour la ville. Nous n'avons pas voulu revendre car cette maison représentait un fort investissement personnel. Nous l'avons mise en location et nous avons trouvé un appartement à acheter, à Caluire de nouveau.

Les freins

Bien sûr, la campagne nous manque. Il y a trop de monde en ville. On ne peut pas aller se balader en plein air sans devoir prendre la voiture. La sensation d'espace, de liberté est plus difficile à retrouver. Notre rêve, si nous avons un peu d'argent, serait d'acheter un petit terrain et d'y construire une maison en paille.

Les bénéfices personnels et collectifs

En ville, tout est accessible facilement, l'organisation est plus facile. Au niveau des soins, par exemple : il fallait, à la campagne, faire des kilomètres pour une consultation chez un médecin, qui était submergé parce qu'il manque de médecins dans les zones rurales. Et quand vous sortiez de chez le médecin, nous ne pouvions pas passer à la pharmacie, car elle ferme tôt... Tout était très compliqué. Et puis, l'environnement social et culturel de l'endroit où nous vivions était un peu étroit, un peu fermé, c'était un monde dans lequel je ne me reconnaissais pas.

L'avantage en habitant à Lyon est que je mets moins de temps pour aller travailler. Avant, j'étais toujours en train de courir d'un train à l'autre, toujours en porte à faux, avec l'impression de ne jamais pouvoir me poser quelque part. Désormais, notre fils peut rentrer tout seul à la maison, il est plus autonome, et il a plus d'activités.

Les autres actions

Pour moi, il est important de ne pas utiliser la voiture. Cela me fatigue de conduire, et on ne fait pas grand chose pendant ce temps-là. J'estime que la voiture en ville est plus une contrainte qu'une liberté. La voiture ne va pas avec la ville. Elle n'a rien à y faire. Le matin, pour aller de Caluire à la Part-Dieu, j'ai le choix, je prends le métro, puis l'une ou l'autre des lignes de bus, selon ce qui m'arrange.

Face au changement climatique

Il faudrait que l'on comprenne que la planète n'est pas inépuisable, que chacun change son propre comportement quotidien. Et son état d'esprit. Mais est-ce suffisant ? Une fois que l'on circule à vélo, en bus, que l'on trie ses déchets, que peut-on faire de plus ? Je pense qu'il faudrait une évolution globale des mentalités. Le modèle économique est à changer. Le réchauffement climatique découle de notre société de consommation : on ne peut pas vouloir une croissance économique perpétuelle et penser réduire nos émissions de gaz à effet de serre. Nous sommes dans une fuite en avant, vers le toujours plus. Plus de croissance, plus d'objets, plus de production, plus de consommation, finalement plus de déchets. J'ai le sentiment malgré tout que beaucoup de gens s'investissent pour faire évoluer les choses dans le bon sens.

Nous sommes aussi dans une époque de communication, avec beaucoup de gesticulations et peu d'informations. On n'a jamais autant communiqué pour ne rien dire. On nous parle de tri mais qu'en est-il réellement des filières de retraitement des déchets ? Le réchauffement climatique, parfois on l'oublie. Il suffit d'une belle journée pour se dire que ce n'est pas si grave que cela. Et puis, il arrive qu'on n'ait plus envie d'entendre de mauvaises nouvelles, de penser que la planète va à sa perte, que les eaux montent. On a envie de fermer la porte à tout cela et ne plus l'entendre.

► TRANSPORT

• Rouler à l'électricité

« Nous ne sommes pas dans une crise du pétrole, mais une crise climatique. Bien avant qu'on n'ait plus de pétrole, on n'aura plus d'atmosphère ».

Jean-Marc, 53 ans, consultant en informatique, vit à Villeurbanne, travaille à Vaise (Lyon 9^e)



Jean-Marc circule dans une voiture électrique depuis quatre ans, pour ses déplacements domicile-travail. Il a acheté une voiture hybride pour ses plus longs trajets. Il fait 30 000 à 35 000 kilomètres par an.

L'action

En 1977, jeune, j'avais acheté une Range Rover, qui consommait 32 litres aux 100 ! En 2005, j'ai quitté le monde affreux du 4 X4 pour ma première voiture électrique. Je les ai baptisées « La Toujours contente », et aujourd'hui, « L'auto magique ».

La voiture électrique est un rêve de gosse qui s'est concrétisé. Quand nous partions en vacances, mon père s'amusait à couper le moteur de notre 2CV sur les « montagnes russes », on cherchait à franchir le plus grand nombre de ces « montagnes » sans moteur. Je me suis dit qu'il y avait sûrement un moyen d'économiser l'énergie d'un moteur.

Il m'a fallu longtemps pour réaliser ce grand rêve. Ce souvenir me revient tous les jours. Un jour, je suis tombé sur un commercial qui a accepté de me chercher une voiture électrique. C'était une Kangoo hybride rechargeable. Il y en avait 25 seulement dans le monde. Les administrations françaises avaient des véhicules électriques dans leur parc. La mienne venait de l'Élysée, je ne le savais pas à l'époque.

Les freins

Depuis des années, je voulais une voiture électrique, mais les concessionnaires ne voulaient pas m'en vendre. On me disait que ces voitures n'étaient pas faites pour les particuliers. En fait, je pense que c'est surtout parce que la maintenance n'est pas la même. Cela a été un combat épique pour pouvoir acheter une voiture électrique d'occasion.

Le problème numéro un, c'est de trouver des prises, en particulier des prises triphasées pour les recharges rapides. Comme un plan de vol, il faut faire à l'avance un plan de route quand on veut se déplacer sur un long trajet. On roule en France grâce à la fraternité de nos concitoyens, on s'arrête et on demande aux gens si on peut se brancher sur l'une de leurs prises. Sur l'autoroute, il n'est pas possible de recharger une

voiture électrique. Enfin, en montée, on roule moins vite car la voiture est lourde.

Les bénéfices personnels et collectifs

La première fois que j'ai conduit une voiture électrique, ce fut un choc. Les seuls bruits qu'on entend sont ceux des autres voitures. C'était beaucoup plus impressionnant que ce que j'imaginai. On entend les oiseaux, les gens qui discutent sur les trottoirs, les marmottes à la montagne. On est en contact avec la nature. Avec l'électrique, il n'y a pas de bruit, pas de vibrations. Naturellement, vous êtes assagi.

Dans un hybride, dès que le moteur thermique se met en route, la différence est immédiate, en termes de nervosité, de tension. Les vibrations du moteur thermique vous rendent fou. Tous ceux qui ont roulé un temps avec une voiture électrique ne veulent plus conduire une autre voiture.

Je ne connais plus le prix de l'essence, je n'ai plus besoin d'aller dans les stations services. La voiture électrique est très suffisante pour les trajets quotidiens. L'autonomie est de 135 kilomètres. A Lyon, je fais 100 kilomètres en voiture, maximum, par jour, pour un euro.

Ces voitures ne réclament quasiment pas d'entretien : très peu d'usure, pas de vidange, etc. Il n'y a rien à faire. A Lyon, les possesseurs de voiture électrique sont aidés. Par exemple, ils ont un stationnement réservé et gratuit dans les parkings publics, avec une prise pour recharger les batteries.

Au début, les gens de mon entourage me trouvaient un côté « doux-dingue ». Ils se demandaient « mais qui est ce fou ? Que va-t-il encore nous sortir ? ». Puis, ils se sont rendus compte que je suis précurseur. Quand je me suis équipé d'une voiture électrique, mon entourage s'est dit qu'on allait tous y avoir droit dans quelques années.

Les autres actions

J'ai fait le premier rallye Monte-Carlo des voitures à énergie alternative. J'ai fait un record d'altitude en voiture électrique. J'ai aussi organisé le premier rassemblement en Europe de véhicules hybrides. Il y a eu 62 Prius à Lyon. Nous avons créé une bulle de silence, autour des voitures.

Les valeurs

Peut-être que je suis venu à la voiture électrique à cause de cette expérience familiale des « montagnes russes ». Sinon, c'aurait été par le biais de ma culture technique et scientifique. J'ai eu la chance d'avoir des parents qui m'ont laissé envahir le salon avec mes expériences et mon laboratoire de chimie. J'aime les expériences.

Je me suis toujours senti « décalé ».

Je lutte depuis 1979 contre l'utilisation du pétrole, qui rend la France dépendante, et pour sa substitution par l'électricité. L'électricité est l'énergie qui sauve la France d'aujourd'hui. C'est, au monde, le territoire idéal d'expérimentation de la voiture électrique.

Cette voiture a une valeur d'exemple, je veux montrer qu'on peut utiliser une voiture électrique au quotidien,

que ce n'est pas un souci, qu'on pollue moins et qu'on fait un geste pour l'environnement. Cela permet de rentrer en discussion avec les gens qui sont curieux.

Face au changement climatique

Nous ne sommes pas dans une crise du pétrole, mais une crise climatique. L'atmosphère n'a pas la capacité d'absorber la consommation des réserves de pétrole. C'est une pure folie de remettre en 200 ans dans l'atmosphère le CO₂ que la terre a mis 2 milliards d'années à stocker. La terre se remettra de nos bêtises mais pas nous.

On a besoin de former les gens sur les problématiques d'énergie, c'est crucial. Il faut que nos concitoyens aient une base pour comprendre ces enjeux. Il faut expliquer, il faut donner de l'espoir aux gens.

Si l'incitatif ne fonctionne pas, il faudra être dans le contraignant. Il faudra un signal fort, comme l'interdiction de l'usage en ville des véhicules qui ne peuvent pas passer au moteur électrique. En matière de santé, de pureté de l'air, les gains seraient énormes.

Je suis grand-père, donc, je pense à mes petits-enfants. Le jour où Range Rover sort un 4X4 électrique, je replonge dans le 4X4 (rires).

« L'écologie n'est pas qu'une question d'économie, mais de comportement social, de respect des autres ».

Renée, enseignante à la retraite,
vit à Caluire.

« Si tout le monde s'équipait avec une voiture hybride, on n'aurait pas besoin de zones 30 en ville. Naturellement, on roulerait avec le moteur électrique, c'est-à-dire à 30/40 km/h ».

Roger, enseignant à la retraite,
vit à Caluire.



Renée et Roger, couple de retraités qui habite Caluire, dans une zone mal desservie en TCL, a investi dans une voiture hybride.

L'action

Roger : Nous avons pris la décision d'acheter une voiture hybride grâce à notre petit-fils. Aujourd'hui, il a 23 ans, à cette époque, 12. Nous faisons beaucoup de vélo ensemble. J'étais déjà persuadé que nos voitures n'étaient pas adaptées. On n'a pas besoin de pédaler en vélo quand on est en descente et même sur du plat. Alors qu'en voiture le moteur tourne toujours. C'est idiot. Nous nous sommes alors dit, avec mon petit-fils : « Si on pouvait utiliser l'énergie cinétique ce serait formidable ! Il faudrait une voiture qui ait deux moteurs ».

Dix ans plus tard, il m'a dit : « Ton système marche ! Les Japonais l'ont inventée. C'est génial. Il faut acheter une Prius ».

Les freins

Roger : Quand je me dirige vers un feu rouge, je décélère, le moteur s'arrête et j'arrive doucement au feu. Les autres automobilistes sont furieux, y compris les policiers ! La voiture hybride n'est pas faite pour la montagne, avec ses 200 kg de batteries dans le coffre, on va monter très vite à 18/20 litres aux 100.

Renée : Avec cette voiture, on roule encore plus doucement que d'habitude. Avec le tableau de bord, on suit la consommation en direct. Donc on lève le pied. Pour que ces voitures se développent, il faudrait une éducation vers une conduite plus tranquille. On a toujours un énervé derrière qui klaxonne, qui double. Il ne se dit pas que c'est en raison du modèle du véhicule que l'on roule doucement, mais à cause du pépé qui est au volant...

Les bénéfices personnels et collectifs

Roger : Au niveau de la conduite et de l'entretien, c'est miraculeux. C'est la première voiture que nous devons entretenir aussi peu.

On économise énormément, on ne pollue pas quand on est à l'arrêt, comme aux feux par exemple. Dès que l'on n'est pas obligé d'utiliser le moteur thermique, la pollution est de zéro. En revanche, je ne sais pas combien j'économise en termes d'émission de CO₂.

Si tout le monde s'équipait avec une voiture hybride, on n'aurait pas besoin de zones 30. Naturellement, on roulerait seulement avec le moteur électrique, c'est-à-dire à 30 ou 40 km/h en ville.

Cette voiture suscite parfois l'admiration. Quand on démarre au feu, elle est silencieuse. Pour le reste, elle passe assez inaperçue, ce n'est pas une voiture de cirque, elle ne cherche pas à attirer l'attention.

Les autres actions

Roger : Je suis aussi très soucieux du recyclage. Dans n'importe quel village, il y a des silos pour le carton, le verre, etc. Ici, en ville, il faut mettre dans la poubelle du tri des plastiques, du papier, etc. Ce n'est pas vraiment du tri... Quand nous sommes allés en Espagne, nous avons emporté nos bouteilles en plastique jusque dans les Pyrénées pour les mettre dans des silos dédiés.

Les valeurs

Roger : Au départ, je me suis dit qu'acheter une telle voiture allait me coûter plus d'argent. Quand l'essence a commencé à augmenter, je me suis rendu compte que j'allais m'y retrouver financièrement. Mais ce n'est pas ma préoccupation majeure. Même si elle était beaucoup plus chère, je voulais une voiture écologique.

Cette voiture a changé ma vie : car être bloqué dans un bouchon ou à un feu avec une voiture qui est faite pour avancer, je ne supportais plus. Aujourd'hui, quand je suis bloqué, je supporte mieux : je n'avance pas mais au moins je ne pollue pas.

Mon père adorait les voitures, il était chauffeur de métier, adorait conduire, il m'a inculqué le goût de la voiture culte, les Delage, etc. Mais, aujourd'hui, pour moi, la voiture est à notre service, au service de la société, il ne faut pas qu'elle abîme l'environnement.

Renée : J'ai rencontré par hasard une dame qui venait de s'acheter aussi une voiture hybride. Elle nous a dit qu'elle était heureuse de nous rencontrer. Les gens qui s'équipent avec ce genre de voiture font partie d'une sorte de famille, et c'est une famille qui me plaît.

Face au changement climatique

Renée : Nous avons sept petits-enfants qui sont curieux de savoir pourquoi nous avons une voiture électrique. Nous essayons de faire quelque chose pour eux, pour ne pas leur laisser une planète en trop sale état. L'écologie n'est pas qu'une question d'économie, mais de comportement social, de respect des autres.

► TRANSPORT

• Partager sa voiture : covoiturage & auto-partage

« Je ne rate pas l'occasion de montrer qu'il est possible de ne pas avoir de voiture quand on a deux enfants. Et nous continuerons, même si nous en avons un troisième ».

Céline, 36 ans, chef de projet dans une agence de communication, vit à Lyon 2^e, travaille dans le 1^{er}.

Céline, son mari, leurs deux enfants, ne possèdent plus d'automobile depuis sept ans. Ils ont recours aux systèmes d'auto-partage à Lyon, mais aussi, quand ils partent en vacances, à Nice, Strasbourg et Paris.

L'action

Pour nous, la voiture représentait une contrainte, en termes de coût, de stationnement. Et puis cela pouvait être un sujet de tension dans la famille. Notre voiture nous a lâchés en 2002. Nous ne nous sommes jamais posés la question d'en racheter une.

Nous nous sommes inscrits dans l'association «La voiture autrement». On était un peu «entre-nous», c'était une association de militants, d'initiés. Il fallait partager les mêmes valeurs. Sur les questions pratiques, ce n'était pas complètement au point. Depuis, Autolib' est devenu un outil visible, pratique.

Nous allons à Strasbourg régulièrement, en train, où nous utilisons les services identiques. Et également à Nice, Marseille ou Paris, par le réseau France auto-partage. Nous sommes partis en vacances en Normandie. Nous avons pris le train jusqu'à Paris, puis une auto partagée pour rejoindre les côtes.

Nous ne nous servons pas d'Autolib' à Lyon pour aller au bureau. J'utilise les Vélo'v et le métro ; mon mari, le métro. Par contre, j'y ai recours pour mes déplacements professionnels, pour aller à Ecully, à Saint-Etienne. En plus, nous essayons de covoiturer. Quand on covoiture avec une voiture partagée, on marque des points pour l'environnement ! (rires)

Les freins

Utiliser Autolib' demande une certaine organisation. A chaque fois, nous sommes obligés de fixer à nouveau les sièges auto pour nos deux enfants. Il est aussi difficile de changer l'heure de réservation.

Je me rends compte qu'il y a souvent une confusion dans l'esprit des gens entre covoiturage et auto-partage.

Les bénéfices personnels

Il y a deux ans, mes parents nous ont prêté une voiture car nous devons nous rendre tous les jours à l'hôpital. On a retrouvé la galère de la voiture, à nouveau l'angoisse de chercher une place pour se garer, la haine des autres.

Avec ce système, on voit vraiment ce que l'auto représente en terme de dépense puisque le prix de la location inclut le carburant, le stationnement, l'entretien, l'assurance, le contrôle technique, etc. Nous ne nous privons pas d'utiliser ce service. Nous en avons pour environ 1 000 euros par an. Si nous avions une voiture, nous dépenserions au moins 3 000 euros par an. On en est loin.

Et puis, surtout, on n'a pas de soucis, pas d'angoisse pour se garer, pas de peur qu'on nous la vole. Autre chose : le fait de ne pas avoir de voiture à soi évite d'y entasser son bazar. Nos voitures sont donc toujours propres et rangées.

C'est plus de tranquillité dans notre vie. Cela ne se chiffre pas.

Les bénéfices collectifs

Partager une auto, c'est libérer de la place en ville, supprimer l'équivalent de tout un parc de véhicules à l'arrêt qui occupe de l'espace inutilement.

Les valeurs

Ce qui me motive, ce sont des considérations environnementales, ex-æquo avec l'aspect pratique du système. J'ai été élevée dans une maison verte et ouverte. J'ai été très tôt sensibilisée à l'écologie : nous avions cinq poubelles différentes à la maison, j'allais à l'école en vélo. Mais aujourd'hui, il faut parfois avoir une voiture. Je ne vais pas aller à Chambéry en vélo. Et en train, c'est compliqué.

Je suis heureuse de faire partie de ces gens qui peuvent s'organiser autrement, beaucoup ne le peuvent pas, ils sont obligés d'avoir une voiture et de s'en servir, comme ceux qui travaillent loin. Les entreprises s'éloignent des centres. Évidemment, les prix des locaux sont plus attractifs à Brignais, mais aller y bosser, c'est l'enfer et, en terme de bilan carbone, pas terrible. Les loyers y sont moins chers, mais qui trinque au final ?

Je ne me sens pas investie d'une mission écologique. Pour moi, l'auto-partage, c'est seulement un pas

pour l'environnement. Je fais la promotion active de ce système auprès des personnes que je connais, à Paris, à Nice. Je ne rate pas l'occasion d'en parler, de montrer qu'il est possible de ne pas avoir de voiture quand on a deux enfants. Et nous continuerons, même si nous en avons un troisième. Le respect de l'environnement fait partie de l'éducation, du respect de la vie, un respect logique de la nature. Je ne suis pourtant pas une amoureuxse de la nature, j'habite en ville.

Face au changement climatique

Je me sens concernée. On est confronté régulièrement aux sautes d'humeurs du climat, aux catastrophes qui arrivent ici et là. Sans dire que demain est le jour d'après, je trouve que c'est très angoissant. Il faut qu'un gros effort soit accordé à l'éducation. Les

enfants sont sensibles à ces questions, ils comprennent parfaitement et savent ce qu'il faut faire. Ce sont eux qui vont prendre le relais. Quelle planète va-t-on leur laisser ? On est certainement en train de manger notre pain blanc. Nos enfants auront moins le choix que nous. Pour eux, cela va être plus dur, ils n'auront plus grand-chose à partager.

Il y a tellement de gens qui ne sont pas au courant, qui n'ont pas conscience des conséquences du changement climatique. Je pense que les pouvoirs publics et les individus ont les uns et les autres le devoir d'agir, d'être responsables. Il faut y aller, il faut y croire, trouver les armes.

Malgré tout, je suis assez optimiste sur ce que chacun peut faire à son échelle, mais il faut que cela se transforme en action collective. C'est le principe de la goutte d'eau qui, par milliers, fait un océan.

« Le covoiturage m'a conduit à envisager les déplacements autrement. J'ai découvert que c'est sympa de prendre le bus : on voit mieux le paysage, on se laisse conduire, on découvre la ville autrement ».

Florence, 43 ans, fonctionnaire, vit à Montanay, travaille à Caluire.

« Avec le covoiturage, on apprend à abandonner plus facilement cette sacro-sainte voiture ».

Pierre, 57 ans, fonctionnaire, vit à Montanay, travaille à Caluire.

Florence et Pierre sont voisins de domicile et de bureau. Ils covoiturent chaque matin depuis un an et, dans la foulée, ont découvert l'intérêt des transports en commun pour se rendre à Lyon.

L'action

Florence : Nous avons chacun notre voiture. De Montanay, il n'est pas vraiment possible de venir en transports en commun : avec les bus, il faut deux changements. Cela prend une heure. En voiture, 20 à 25 minutes. Nous habitons à 500 mètres l'un de l'autre. Nous travaillons à un étage d'écart, mais par une autre entrée. Pendant des années, on ne s'apercevait pas sur notre lieu de travail. On se croisait parfois au village, c'est tout.

Un jour, alors que nous nous trouvions sur le parking, nous avons évoqué l'idée de covoiturer. Avec Pierre, nous avons à peu près les mêmes horaires, le même lieu de travail. Nous avons commencé à covoiturer en septembre 2008.

Chacun conduit une semaine sur deux. Nous avons trouvé que c'était plus simple que de rembourser à l'un ou l'autre les frais.

Si nous avons un impératif, un changement d'horaire, si l'un d'entre nous doit partir plus tard, ou plus tôt, il prévient l'autre, et on s'organise. Nous avons mis en place une bonne souplesse de fonctionnement. On s'entend bien. Sur l'année, nous effectuons environ 80 % des trajets ensemble.

Les freins

Florence : Avant, je faisais mes courses entre midi et deux, avec ma voiture. Maintenant je m'organise avec une collègue qui m'emmène, ou je fais mes courses le soir. Ce sont vraiment des aménagements minimes. Nous n'avons malheureusement pas fait d'émules. On en parle régulièrement autour de nous. Plusieurs personnes se disent intéressées, mais ne font pas le pas. Les gens sont persuadés que c'est trop de contraintes. Je leur dis d'essayer, sur une courte période, mais non.

Je pense qu'ils ont peur de perdre en liberté de mouvement. Une fois qu'on a essayé, on se rend compte que ce n'est pas si difficile que cela. Ils ne voient pas que ce système est très souple : quand il y a un empêchement, on se parle. Et, vu qu'on se voit tous les jours, ce n'est pas difficile !

Les bénéfiques personnels et collectifs

Pierre : Le grand avantage est que, maintenant, je finis à l'heure ! Avant, mes journées pouvaient traîner. Désormais, si je ne pars pas à l'heure, je n'ai pas de voiture pour rentrer. On ne me met pas une réunion à la dernière minute. Cela pose des limites. Du coup, je fais ma pause déjeuner au bureau, avec ma gamelle.

Florence : Je ne ressens pas de contrainte, en fait, c'est assez simple. Je n'ai pas compté l'économie que le covoiturage représente. Le bénéfice est financier, mais aussi et surtout relationnel. On se connaît mieux. On fait une demi-heure en voiture ensemble matin et soir, alors forcément, on papote.

Nous avons conduit une autre collègue peu de temps, seulement trois jours, mais quand on se croise dans les couloirs, nous avons d'autres relations.

Les autres actions

Pierre : Quand je suis en formation à Lyon, je pose désormais ma voiture à Sathonay et je prends le train ou le bus. Avec le covoiturage, on apprend à abandonner plus facilement cette sacro-sainte voiture.

Florence : Maintenant, je prends plus volontiers les transports en commun. Je suis en formation depuis 3 ans à Vaise, c'est la première année que j'utilise le bus. J'étais idiot de ne pas y avoir pensé avant. Une fois dans sa voiture, le réflexe est d'y rester, sans trop se poser de questions. Le covoiturage fait envisager les déplacements autrement : on découvre que circuler en bus ne demande pas tellement plus de temps.

Maintenant quand je veux faire des courses en ville, je ne prends plus ma voiture. Pour aller faire du lèche-vitrines, ce n'est pas bien grave de passer un peu de temps dans les bus. Et c'est vraiment stupide de prendre sa voiture pour payer un parking !

J'ai découvert que c'était sympa de prendre le bus : on voit mieux le paysage, on se laisse conduire, on découvre la ville autrement, telle petite maison, tel jardin qu'on n'avait jamais remarqués avant. On n'a pas le devoir de regarder la route en permanence. C'est une manière différente de profiter de la ville.

Pierre : Quand j'ai fait refaire le toit de ma maison, j'en ai profité pour faire poser un panneau solaire thermique. Nous avons installé ces panneaux autant pour des raisons économiques qu'écologiques. Vu le prix du gaz, cela vaut le coup d'investir dans ces systèmes. J'ai fabriqué un composteur. Nous n'avons besoin de sortir nos poubelles que tous les 15 jours, le compost réduit considérablement le volume des déchets.

Enfin, je me bats actuellement contre une aberration : j'ai appris que les extincteurs qui n'ont pas servi sont vidés dans la nature, soit 5 kg de CO₂ pur par extincteur.

Les valeurs

Pierre : J'ai cherché à partager les trajets parce que je trouvais cela aberrant de nous voir, chacun seul dans sa voiture, coincé dans les bouchons, tous dans la même direction et finalement à se battre pour la même place de parking. La motivation financière n'était pas la première. C'est surtout de voir le nombre de voitures sur la route qui m'a fait bouger.

Je ne suis pas écologiste, mais sensible aux questions d'environnement. Je n'aime pas le gaspillage. Si nous sommes obligés de prendre notre voiture pour venir travailler, et bien faisons-le le plus intelligemment possible. Essayons de participer le moins possible au gaspillage.

Florence : Oui, c'est vraiment idiot et inutile d'être ainsi chacun dans sa voiture. Moi, ce qui m'intéresse, c'est le relationnel. On n'est pas obligé de conduire tout le temps, mais seulement une semaine sur deux, c'est agréable et confortable.

Face au changement climatique

Florence : Je suis sensibilisée au niveau personnel : trier les déchets, ne pas consommer trop d'eau. Cela ne coûte rien, ça prend 10 secondes. On essaye d'avoir présent à l'esprit de faire attention, d'économiser, d'éviter les gaspillages. A mes yeux, c'est important pour l'éducation des enfants. Aujourd'hui, pour eux, ces gestes sont normaux, ils ont toujours vécu avec.

Pierre : Il est vrai que, même si je travaille ici depuis 30 ans, cela fait seulement depuis un an que je covoiture. J'applique à mon niveau une conscience écologique. Si je peux agir pour faire avancer les choses, je le ferai.

Je pense que si chacun fait un petit quelque chose, la planète ira mieux. Enfin, j'espère...

« Je ne vois pas pourquoi il y aurait deux poids, deux mesures, entre chez nous, où l'on casse l'outil industriel, et les pays émergents qui peuvent polluer comme ils le veulent ».

Isabelle D., 37 ans, ingénieure d'études, vit à Francheville, travaille dans la Vallée de la chimie.

« Une chose est sûre : je ne suis pas prêt à sacrifier mon train de vie pour des trucs environnementaux, même si je pense à mes enfants ».

Rémy, 54 ans, ingénieur d'études, vit à Francheville, travaille dans la Vallée de la chimie.

Isabelle et Rémy covoiturent depuis le printemps 2008. Ils revendiquent l'un et l'autre une certaine sensibilité écologique, qui se singularise dans leur environnement professionnel : l'industrie chimique. Ils ne font pas de différence entre un acte écologique et un acte citoyen. Rémy est allergique au marketing vert.

L'action

Isabelle : Nous covoiturons depuis le printemps 2008, bien avant la mise en place du site de covoiturage. J'utilisais ma voiture seule depuis 2005.

Rémy : J'ai utilisé la mienne depuis 1991. En 2008, j'ai eu un problème de santé qui m'a empêché de conduire. Nous ne sommes pas vraiment voisins. Le matin, Isabelle fait un petit détour de cinq minutes. C'est elle qui conduit car elle part de plus loin.

Isabelle : Quand Rémy a pu conduire à nouveau, nous avons continué le covoiturage. Cela nous paraissait naturel.

Les freins

Rémy : Nous avons déjà, auparavant, parlé de la possibilité de covoiturer mais nous n'avions jamais passé le cap. On avait l'impression que ce serait une contrainte. Certes, il faut faire un effort, casser quelques habitudes. Je me suis adapté aux contraintes d'Isabelle, car elle a des enfants jeunes. Mais se sont de petites contraintes, tout à fait vivables. Ce que nous faisons est-il si extraordinaire ?

Isabelle : C'est un pas à franchir. On croit avoir un sentiment de liberté parce qu'on a sa voiture, qu'on peut partir quand on veut.

Les bénéfiques personnels et collectifs

Rémy : Le covoiturage, c'est moins de voitures, moins de pollution, moins de bouchons. Et puis je déteste conduire, alors ça m'arrange ! Mes enfants trouvent très bien que je covoiture. Pour des raisons d'environnement, ils n'utilisent que les TCL.

Isabelle : Notre expérience a suscité des réflexions, des discussions dans notre entreprise. On parle

beaucoup de covoiturage maintenant. Désormais, deux collègues covoiturent une fois par semaine, deux autres aussi, qui viennent de Vaulx-en-Velin.

Rémy : Ce n'est pas l'aspect pécuniaire qui me motive : je suis toujours étonné par les sommes dérisoires que je donne à Isabelle chaque mois pour le covoiturage. C'est même moins cher que le bus. Quand nous sommes coincés dans les embouteillages, on papote, cela fait passer le temps. J'arrive un peu plus tôt au travail.

Isabelle : Ce qui me plaît, c'est le fait de n'être pas seule dans une voiture. Cela permet de discuter.

Les autres actions

Isabelle : Quand je fais mon marché, je fais appel aux producteurs locaux. Et, en hiver, je me fournis en paniers. Je préfère aider les gens du coin à survivre plutôt que la grande distribution. Je privilégie le local au bio. Si c'est bio, tant mieux.

Rémy : Je fais aussi mon marché pour privilégier le local. Je pense surtout qu'il est grotesque de consommer des haricots verts du Kenya, où ils sont cultivés dans des conditions précaires par des gens qui ont des salaires de misère, puis transportés par avion jusque chez nous. Cela devrait être un produit de luxe, dont on ne paie pas le prix réel. Nous savons ce que c'est : dans nos métiers, nous subissons les délocalisations.

Je veux peu à peu mettre en accord mes pratiques avec mes convictions. J'ai le projet d'isoler ma maison dès que j'aurais un peu d'argent, et puis de faire installer des capteurs solaires. Mais c'est compliqué : isolation par l'intérieur ? Par l'extérieur ? Et puis, avec mon épouse, nous souhaitons revenir en ville, alors à quoi bon faire des travaux ?

Les valeurs

Rémy : Notre démarche de covoiturage correspondait aussi à notre état d'esprit. Nos collègues considèrent parfois l'écologie comme un truc médiatique, exagéré.

Isabelle : Pour moi, covoiturer est un acte citoyen, plus qu'écologique : on est deux à faire le même trajet, si on prend la même voiture, cela permettra de réduire le trafic, cela fait une voiture en moins.

Rémy : Je ne fais pas non plus la différence entre un acte citoyen et un acte écologique. C'est un tout petit geste, nous ne sommes pas des écologistes forcenés. Nous n'avons pas la maîtrise de grand-chose. Il faut agir sur les domaines où nous avons un certain contrôle, comme sur l'alimentation de base.

Face au changement climatique

Isabelle : Nous avons conscience de ces enjeux en France, surtout dans le secteur de la chimie, où les contraintes environnementales sont monumentales. Le réchauffement climatique concerne tout le monde, toute la planète. Je ne vois pas pourquoi il y aurait deux poids, deux mesures, entre chez nous où il existe des réglementations et les pays émergents qui peuvent polluer autant qu'ils le veulent. Pendant ce temps, en France, on casse l'outil industriel, on délocalise, on perd des emplois. Bientôt on ne saura plus ce qu'est une usine. Pour être écolo, il faut avoir les moyens, on ne peut pas demander aux gens qui se serrent la ceinture toute l'année d'être écolo.

Rémy : Ce qui m'agace terriblement, c'est l'écologie marketing, le «développement durable» qui sert d'image. Pour moi, le bio, c'est du marketing. Dans l'industrie chimique, nous sommes considérés comme d'épouvantables pollueurs, alors que la chimie ne consomme que 8 % du pétrole. La vraie question, c'est la voiture et son utilisation, pas qu'elle soit fabriquée ou non avec des plastiques "bio ressourcés". Sur les bons gestes à avoir, nous ne sommes pas complètement bien informés. On pourrait avoir l'information mais il faut aller la chercher.

Isabelle : Je crois qu'on a plutôt trop d'information, et qu'il faut la décrypter.

Rémy : Une chose est sûre : je ne suis pas prêt à sacrifier mon train de vie pour des trucs environnementaux, même si je pense à mes enfants : dans quelle sorte de monde vont-ils vivre dans cinquante ans ?

Isabelle : On n'est pas des héros.

Rémy : On fait ce qu'on peut à son échelle, même si cela paraît dérisoire.

Isabelle : Oui, mais si on ne faisait rien, ce serait pire...

► TRANSPORT

• *Fondus de la petite reine : le vélo au quotidien, et en vacances*

« Je suis un peu triste d'entendre les gens prendre pour excuse le fait d'avoir des enfants pour ne pas faire d'efforts, alors que cela devrait être l'inverse : c'est bien parce qu'on a des enfants qu'on devrait faire des efforts ! ».

Mélanie, 25 ans, ingénieur chez Renault Trucks, vit à Villeurbanne, travaille à Saint-Priest.



Mélanie circule presque tous les jours à vélo depuis un an et demi pour aller travailler chez Renault Trucks, à Saint-Priest. Elle a créé une AMPA dans le quartier du Tonkin à Villeurbanne, et a installé un compost à vers sur son balcon. Elle est partie en vacances à vélo avec son ami l'été dernier au bord du Danube. Renault Trucks a participé pour la première année au challenge vélo inter-entreprise. Les cyclistes réguliers ou d'occasion, dispersés sur l'immense site de 5 000 salariés, se sont découverts et rencontrés.

L'action

Avant, je me rendais à mon travail en voiture. Depuis le quartier des « Gratte-ciel » où j'habite, jusqu'au site de Renault Trucks ; les transports en commun ne sont pas pratiques. Il est loin du centre ville, les gens ne savent pas comment venir à vélo, alors ils s'y rendent "naturellement" en voiture.

J'ai covoituré un temps avec mon copain, qui travaillait à Bron. Puis il a changé de boulot. Je me suis achetée un vélo en janvier et je me suis lancée en février 2008. La première fois, je suis venue un dimanche

au travail, pour repérer le parcours. J'essaie de m'y tenir au quotidien, sauf les jours où il pleut vraiment trop. Maintenant, sauf si nous avons des choses très lourdes à porter, je prends aussi le vélo pour aller faire des courses en centre-ville. Nous ne nous servons de notre voiture que pour des raisons très particulières : quand il faut transporter des choses lourdes ou aller à l'aéroport.

Les freins

Ce qui m'intimidait, c'était le regard de mes collègues

quand j'allais arriver en tenue de cycliste au travail. J'avais un peu peur d'être ridicule. Et puis non. Il y a pas mal de cadres chez nous qui font du sport.

Je pense que beaucoup de gens qui souhaitent venir travailler à vélo ne le font pas, ne passent pas à l'acte car ils ne connaissent pas le chemin. J'ai montré le parcours à des collègues lors du challenge interentreprises. Tout le monde ne fera pas le pas, mais cela permet aux gens d'essayer. Les gens pensent que le vélo est dangereux en ville. Pour beaucoup, le vélo est associé aux loisirs. Ils ne le voient pas comme un moyen de transport. Ils disent que quand on a des enfants ce n'est pas possible de circuler à vélo.

Peut-être que moi aussi, quand j'aurai des enfants, je devrai reprendre la voiture.

Ce n'est pas facile de s'améliorer dans tous les domaines. Il est difficile de se brimer soi-même. Je pense en particulier aux voyages, et au fait de ne plus prendre l'avion par exemple. Nous sommes partis cet été avec mon copain faire du vélo au bord du Danube. Nous y sommes allés en train. C'était une galère ! L'avion aurait été beaucoup plus pratique.

Il nous est facile de consommer "durable" car nous n'avons pas de problèmes financiers. Pour les classes sociales les plus modestes, ce doit être plus difficile.

Quand on a une démarche respectueuse de l'environnement, on est vite catalogué. Mes collègues de travail pensent que je suis forcément à fond dans le bio, l'écolo. « Écolo », ça fait intransigeant, pas tolérant, extrémiste. C'est dommage que les gens qui font des efforts pour la planète soient marginalisés, considérés comme un peu fous, en tout cas « spéciaux », comme des ovnis.

Les bénéfiques personnels et collectifs

Je viens de la campagne, où la voiture est indispensable pour se déplacer. Mais, au moins, ça roule. En ville, ça ne roule pas.

Quand j'ai cessé de covoiturer avec mon copain, je n'ai pas voulu prendre la voiture toute seule. C'était pour des raisons de fatigue, pas de coût. Je n'ai pas plus peur en vélo qu'en voiture, même si bien sûr, je me fais parfois quelques frayeurs. On évite les bouchons. Pour circuler en ville, c'est la solution idéale.

Quand je viens au travail à vélo, je passe par le parc de Parilly, c'est reposant. Je suis beaucoup moins stressée qu'en voiture, où chacun est dans son habitacle fermé. A vélo, on voit le visage des autres. Il est plus difficile de s'énerver, d'insulter les autres quand on les voit.

C'est aussi agréable de prendre l'air, de faire du sport. Le vélo me permet de me maintenir en forme.

Le vélo me permet de savoir que je vais mettre 30-35 minutes pour venir. En voiture, c'est de 15 minutes à... 1 heure. Globalement, je pense que je gagne du temps. Un jour, boulevard Pinel, un motard m'a lancé : « Eh ! Vous allez plus vite que nous ! ».

Et puis, j'ai le sentiment que ma journée est finie quand je quitte le vestiaire de l'entreprise. Alors que, quand j'étais en voiture, elle s'arrêtait une fois arrivée chez moi.

Régulièrement, au travail, on me demande : « alors tu

viens toujours à vélo ? » Il ne s'attendent pas à ce que quelqu'un circule à vélo au quotidien. Ils sont presque admiratifs et trouvent ça courageux de ma part. Moi, ce sont les gens qui prennent leur voiture tous les jours que je trouve courageux.

Les autres actions

J'ai fait partie de la quinzaine de salariés qui ont participé à l'organisation de la journée vélo, le challenge inter-entreprise, en juin dernier. C'était la première fois que RVI y participait. C'était l'occasion pour que les gens qui font du vélo, régulièrement ou non, rencontrent leurs collègues. C'était convivial. La journée vélo a réuni 300 participants. C'est beaucoup sur une journée mais finalement peu par rapport aux 5 000 salariés du site.

En septembre 2008, j'ai installé un compost à vers sur mon balcon. En fait, c'est assez ludique. On ne peut pas dire que les vers soient des animaux de compagnie mais c'est rigolo. Et ça marche bien. Nous l'avons fait dans une optique de réduction des déchets. Nous nous sommes inscrits sur un site d'échange de vers de terre mais nous avons fait peu de convertis : il faut un balcon et je pense que beaucoup de gens sont répuugnés par ces vers.

En avril 2008, dans la même logique, j'ai participé à la création d'une AMAP au Tonkin. Nous voulions consommer des produits qui n'ont pas fait des milliers de kilomètres. L'agriculteur qui nous fournit n'est pas « bio ». En tant que fille de céréaliers, je ne suis pas une puriste du bio.

Les valeurs

Pour moi le vélo est bon pour l'environnement, et bon pour ma santé. Je n'aime pas la voiture en ville. C'est mauvais pour l'environnement, et c'est une perte de temps : le temps pour se garer, le temps passé dans les bouchons.

Je suis un peu triste d'entendre les gens prendre pour excuse le fait d'avoir des enfants pour ne pas faire d'efforts, alors que cela devrait être l'inverse : c'est bien parce qu'on a des enfants qu'on devrait faire des efforts !

Face au changement climatique

Le réchauffement climatique me concerne directement : dans 30 ans on n'aura plus de pétrole. J'aurai alors seulement 55 ans. Cet enjeu est de ma génération. Cela ne concerne pas seulement nos enfants mais moi-même aussi.

Je pense que les choses ne pourront pas évoluer si les esprits ne changent pas et les esprits ne changeront que parce qu'on y sera contraints par les pouvoirs publics. Il faut que les citoyens prennent des initiatives mais aussi que l'État ait le courage de décider de mesures contraignantes, comme le péage urbain. Si on ne met pas de limite aux déplacements en voiture ou en avion, il n'y a pas de raison pour que les gens ne continuent pas à se déplacer de plus en plus.

« Il est difficile d'être cohérent dans toute une démarche : je roule à vélo, je mange bio toute l'année mais, en août dernier, j'ai pris l'avion pour aller en Corée ».

Etienne, 34 ans, ingénieur chez Renault Trucks, vit à Saint-Rambert d'Albon, travaille à Saint-Priest.

« C'est sûr que ma grand-mère, en terme de consommation, devait être économe. Par rapport à elle, on a des progrès à faire ».

Nicolas, 37 ans, ingénieur chez Renault Trucks, vit à Crémieux, travaille à Saint-Priest.



Etienne et Nicolas habitent l'un et l'autre loin de l'agglomération lyonnaise. Chaque jour, ils prennent leur vélo, vont jusqu'à la gare, grimpent dans le train avec leur monture, et finissent à vélo le trajet jusqu'à leur lieu de travail. Ils travaillent dans le même service. Ils s'intéressent aussi à un habitat plus économe.

L'action

Etienne : Je faisais très régulièrement du vélo depuis 15 ans, lors de mes études, ou de mes emplois, à Grenoble, Paris, ou Mulhouse.

J'habite à Saint-Rambert d'Albon, entre Vienne et Valence. Mon épouse travaille au sud de Valence. Nous habitons entre nos deux lieux de travail. J'ai eu l'idée de venir en voiture, mais cela n'a pas duré longtemps. J'ai trouvé le moyen de combiner le train et le vélo. Je fais 1,5 kilomètre en vélo pour rejoindre la gare de Saint-Rambert, puis 6,5 km depuis Saint-Fons.

Nicolas : Nous habitons dans une maison, à Crémieu. Mon épouse travaille dans cette région. Nous y sommes depuis 2002.

J'ai « tenu » presque un an à faire les trajets en voiture. J'ai commencé à faire du vélo en mars 2003, je n'étais pas habitué et craignais surtout de rouler la nuit. Ça s'est bien passé : c'était l'été de la canicule. Il faisait beau. J'ai roulé jusqu'en octobre. Là, j'ai commencé à m'équiper de bons éclairages pour la nuit.

Je fais 18 kilomètres à vélo entre Crémieux et la gare de la Verpillère, sur des petites routes de campagne. Je ne le fais pas tous les jours, parfois je covoiture. En dessous de -5°C, j'ai vraiment trop froid à vélo.

Les freins

Etienne : Au début, il y a quatre ans, le train était direct depuis Saint-Rambert jusqu'à ma gare d'arrivée, à Saint-Fons. Et il y avait de la place. Aujourd'hui, avec le cadencement, je dois prendre deux trains, et changer

à Vienne. Soit quatre trains par jour. Quand il y a des retards, les ennuis ne s'ajoutent pas, ils passent à la puissance carrée. Par ailleurs, il y a de moins en moins de place dans les trains. Les gens s'installent sous les crochets prévus pour les vélos. Je crains qu'à terme les vélos soient interdits dans les trains.

La pratique du vélo demande une certaine maîtrise et beaucoup de concentration. Je suis déjà tombé mais je ne me suis jamais fait renverser. Quand je vois des gens avec un MP3 dans les oreilles, je trouve qu'il y a un problème.

Les gens reprochent au vélo le fait de devoir s'organiser un peu, ils pensent qu'ils sont plus libres d'aller où ils veulent en voiture.

Les bénéfiques personnels

Etienne : Je mets 1h20 pour venir travailler en train et en vélo, contre 45 minutes en voiture. Mais dans le train, c'est du temps gagné. Soit je dors, le matin, soit je travaille, le soir. Cela me permet de partir un peu plus tôt du travail, car je valorise mon temps de trajet. Sur le plan financier, la différence est monstrueuse : le rapport est de 1 à 5, soit 1 000 euros avec le train, contre 5 000 avec la voiture.

Nicolas : Je me suis mis au vélo par souci écologique et pour faire du sport. 40 kilomètres par jour, c'est pas mal, ça maintient en forme. Du coup, le week-end, je ne suis pas obligé de faire du sport, du jogging ou du vélo ! Je peux me vautrer devant la télé, à regarder le match (rires). Cela me laisse plus de temps pour

faire autre chose. Et puis l'autoroute commence à bien bouchonner sur mon trajet. En voiture, on s'énerve pour pas grand chose.

Les bénéfiques collectifs

Etienne : Avant, avec nos déplacements en train et vélo, on nous prenait pour des fous au travail. Puis, peu à peu, les gens s'y sont intéressés. Maintenant, ils se disent que c'est possible, que c'est même pratique. En deux ans, nous avons convaincu cinq à six personnes, sur la soixantaine du service. Au début, nous n'étions que deux. Je pense que les autres y sont venus pas tant parce qu'on en parle, mais par la valeur d'exemple que cela représente.

Nicolas : Le premier qui s'est lancé était vu d'un sale œil.

Etienne : Au départ, on nous considérait comme des barjots.

Nicolas : Ma femme aussi m'a traité de barjot. Puis elle s'est habituée.

Etienne : Maintenant mon épouse va travailler en train et en vélo aussi. Au commencement, elle a eu du mal, et puis maintenant, quand elle doit prendre la voiture, elle râle.

Les autres actions

Etienne : Je me chauffe au bois, je fais attention à toutes mes consommations au niveau de l'habitat. Mon but dans dix ans est de construire une maison bioclimatique. Depuis tout petit, je ne mange que du bio. On me dit : « tu peux, tu as le fric pour cela ». Je pense qu'à force de créer une demande pour le bio, il y aura plus d'offre et que les prix vont baisser.

Nicolas : Je suis en train d'isoler ma maison par l'extérieur, c'est une vieille maison. Cela va nous demander des années. Je voulais mettre des fenêtres triple vitrage, une VMC double flux, mais dès qu'on fait ce genre de démarche auprès des artisans, on se heurte à un mur : ils ne connaissent pas. De ce côté, nous avons vingt ans de retard en France.

Les valeurs

Etienne : La voiture, c'est dépassé : ça consomme, ça pollue, ça coûte cher, et c'est risqué. Surtout, quand je prends la voiture, ce qui doit m'arriver en moyenne une fois par mois, je m'ennuie et j'ai l'impression de perdre mon temps. Enfin, c'est agréable de faire du vélo, il y a une dimension de plaisir.

Nicolas : Je mets environ 1h30 en train et vélo, au lieu de 50 minutes environ en voiture. Le vélo me permet de me changer les idées, de me détendre, c'est un plaisir aussi. Quand je rentre à vélo chez moi, je me vide la tête. Quand il fait beau, que le train n'est pas en retard, c'est génial.

Face au réchauffement climatique

Etienne : Pour moi, la solution doit venir des citoyens. La plus grande source d'énergie se trouve là, et dans toutes les économies que l'on peut réaliser. Ces économies peuvent être énormes ! Chez les gens, on voit des frigos pleins de givre, les lampes éclairées toute la journée...

La taxe carbone est une bonne idée, c'est comme l'augmentation du prix du tabac. La cigarette devient tellement chère que cela fait réfléchir. Le problème de la taxe carbone, c'est par rapport à ceux qui ont vraiment besoin de leur voiture, là je n'ai pas la réponse.

Nicolas : Si on voulait vraiment bien faire, il faudrait qu'on habite en ville, près de notre lieu de travail, dans un appartement. Mais bon.

Etienne : Il est vrai qu'il est difficile d'être cohérent dans toute une démarche. Je roule à vélo, je mange bio toute l'année et, en août dernier, j'ai pris l'avion pour aller en Corée ! Je me dis que tant que je suis en dessous de la moyenne des émissions de gaz à effet de serre, ça va. Sinon, il faudrait cesser d'utiliser l'électricité, l'ordinateur, comme il y a cinquante ans. A cette époque, on polluait moins.

Nicolas : C'est sûr que ma grand-mère, en terme de consommation, devait être économe. Par rapport à elle, on a des progrès à faire.

Etienne : Il est difficile de donner des leçons aux autres mais il faut que chacun d'entre nous puisse faire le maximum, à son niveau, dans son domaine.

Nicolas : Je pense aussi que les choses doivent se faire au niveau des citoyens. Je vois plein de gens qui continuent à rouler dans de gros 4X4. Ils ne changeront pas leurs habitudes, sauf s'ils sont contraints par l'argent, si l'essence monte à dix euros le litre. Le problème de la taxe carbone, c'est qu'il faut qu'elle soit bien redistribuée.

« Il va falloir que chaque citoyen accepte certaines contraintes, par rapport à ce que nous considérons être une situation de confort idéale ».

Serge, ingénieur chez Renault Trucks, 46 ans, vit à Saint-Georges-d'Espéranche, travaille à Saint-Priest.

Serge et sa conjointe aiment la randonnée en montagne. Quand leurs enfants sont nés, ils ont opté pour des vacances à vélo, sur les routes de France. Ils consomment des produits locaux. Il effectue ses trajets domicile-travail en vélo ou en covoiturage.

L'action

Nous nous sommes mis au vélo en famille. Il n'était plus possible de continuer à faire de la randonnée en montagne avec des enfants en bas âge.

Nous avons fait, en 1990, un voyage en Bretagne avec ma fille d'un an. C'était une expérience : auparavant, nous n'étions jamais partis à deux à vélo.

Nous sommes ensuite partis en 2003 de Lyon jusqu'à l'île de Ré, avec les deux petits dans la remorque. Nous avons fait trois semaines de voyage, par les petites routes secondaires, en évitant les grandes agglomérations.

Enfin, cet été, nous avons fait le tour de la Vendée avec les trois, les deux grands à vélo, ma fille de 10 ans, mon fils de 7 ans 1/2, et le petit dernier dans la remorque. Nous avons formé un convoi, pendant dix jours, le long de pistes cyclables sécurisées, en site propre sur environ 80 % des trajets.

Les freins

Il est possible de partir à vélo avec des enfants, si on se cale sur leurs besoins, si on respecte leur rythme. On roule le matin, puis on s'arrête pour jouer, déjeuner, et pour la sieste. On ne fait pas plus de 50 kilomètres par jour, mais on arrive ainsi à faire des voyages très longs. Ce ne sont pas des vacances hyper reposantes au niveau logistique. Quand on commence à pédaler, il faut penser au point de chute, qu'il soit attrayant pour les enfants.

Les gens pensent qu'il faut être Superman pour faire cela. Il faut bien s'entendre avec son conjoint, aimer le vélo, et prendre le temps d'examiner le parcours. Mais ce n'est pas si physique que cela. Faire 50 kilomètres de vélo par jour est à la portée de tout le monde. Il ne faut simplement pas être trop chargé. Nous n'avons jamais souffert des intempéries. Il suffit d'avoir un bon poncho. S'il pleut, on s'arrête et on attend que ça passe.

Les bénéfices personnels et collectifs

Le vélo est un moyen formidable de voyager. On prend le temps de découvrir le paysage. On peut s'arrêter où l'on veut, n'importe quand. En voiture, on est porté par le flux, on reste derrière son pare-brise.

Les enfants apprécient beaucoup ces voyages. Ils ont découvert des tas d'endroits, fait beaucoup de rencontres. Ils s'aperçoivent qu'ils peuvent créer d'autres réseaux sociaux.

Un jour, j'ai cassé ma chaîne. J'ai frappé à une porte, je suis tombé sur un gars qui nous a prêté sa voiture, qui connaissait un réparateur. Ce fut une belle rencontre, très enrichissante. On n'a pas l'occasion de vivre cela au quotidien. On a traversé des endroits que nous n'aurions jamais vus si nous avions été en voiture.

Dans notre entourage, nous avons des amis qui sont admiratifs, même parfois envieux. On nous dit : « C'est super ! C'est un peu fou de faire cela ».

Les autres actions

Mon comportement a évolué au fil des années, depuis 10 ans. Avant j'allais au marché, puis, quand nous nous sommes installés à la campagne, nous avons progressivement créé notre réseau avec des producteurs locaux. Nous n'allons plus dans les supermarchés, sauf pour la droguerie. Du côté des produits d'entretien, j'ai redécouvert les bienfaits du vinaigre blanc.

Pour mes trajets quotidiens, je prends mon vélo ou je covoiture, notamment quand il pleut. On est quatre dans la voiture, on se partage les trajets. Entre le vélo et le covoiturage, je ne prends plus ma voiture qu'une seule fois par mois.

L'usage du vélo pour venir travailler me permet de m'entretenir physiquement. A vélo, je mets 1h50, en voiture 1h10. Globalement, en milieu urbain, je roule aussi vite que les voitures. Le week-end, je peux faire autre chose. Le vélo au quotidien me permet de me dégager du temps pour ma famille.

Je m'intéresse aux maisons bioclimatiques. J'ai construit une maison en ossature bois, elle est très économique. Nous avons fait le choix de ne travailler qu'avec des locaux. C'est un projet très intéressant intellectuellement, mais je n'ai pas pu aller au bout de mon idée. Les panneaux photovoltaïques, les pompes à chaleur coûtent encore trop cher. J'ai un peu de regret.

Les valeurs

Ce n'est pas pour des raisons écologiques que nous voyageons à vélo. J'ai toujours adoré le sport, la montagne, l'extérieur. Je n'aime pas polluer. J'aime avoir un cadre de vie avec de l'air, de l'espace. Et puis, on n'a pas besoin de prendre son sac et de partir à l'étranger, on n'a pas besoin d'aller très loin pour trouver l'aventure, l'imprévu, et faire de belles rencontres.

Le vélo au quotidien, c'est moins d'émissions de carbone, une bonne condition physique et pas trop mangeur de temps.

Face au changement climatique

On a tendance à avoir une action néfaste pour l'environnement, de manière générale. Il faut arrêter cela. On va trop loin dans la consommation. Mais comment faire face aux pays en voie de développement ? On va dire à des gens qui crèvent de faim qu'il va falloir désormais consommer, polluer moins ? Nous vivons dans un monde un peu compliqué. L'idéal serait d'arriver à un développement durable pour tout le monde.

Je pense que dans ce domaine, le rôle des pouvoirs publics est important. Dans l'industrie, on suit le mouvement, et le mouvement est donné par les politiques. C'est en légiférant qu'on va faire bouger les choses, dans les règles du jeu imposées aux industriels, par exemple en matière de normes de pollution.

Il va falloir que chaque citoyen accepte certaines contraintes, par rapport à ce que nous considérons être une situation de confort idéale. Par exemple, on va découvrir que le vélo est idéal pour aller travailler, qu'il a plein d'avantages. Les gens s'apercevraient que c'est de l'ordre du possible, que c'est réaliste.

C'est juste une question de changer un peu ses habitudes.

► TRANSPORT

• Circuler en métro, en bus, en car

« Prendre le métro est direct, rapide, facile. Je suis moins speed et je ne mets personne en danger en voiture ».

Manuela, 34 ans, vit à Vénissieux, travaille dans le quartier Garibaldi (Lyon 7^e).

L'association de développement du commerce de Lyon 7^e arrondissement a piloté un plan de déplacements inter-entreprises (PDIE) à destination des salariés, artisans, professions libérales et commerçants qui travaillent dans l'arrondissement. Une centaine d'entre eux se sont inscrits dans ce dispositif, qui leur permet de bénéficier de la prise en charge de la moitié du prix de l'abonnement TCL.

L'action

Je conduis mes deux petits chez la nounou en voiture puis je prends le métro jusqu'ici. Avant je faisais l'ensemble du trajet en voiture, mais j'ai profité de la possibilité de me faire rembourser la moitié de mon abonnement de TCL par l'entreprise. J'ai changé de moyen de transport il y a environ un an.

Avant, j'habitais Rillieux, il n'y avait pas de TCL à proximité. Avec mes deux enfants, la voiture était indispensable. J'ai commencé à réfléchir à prendre les TCL, après avoir déménagé, avec cette offre de remboursement de l'abonnement.

Les bénéfiques personnels et collectifs

La transition n'a pas été difficile. C'est à la fois plus facile, mais aussi beaucoup plus économique pour moi de prendre les TCL. Le métro, c'est direct. Je n'ai pas besoin de me garer en ville, la ligne D n'est jamais en grève et au niveau financier j'y gagne

beaucoup. Prendre le métro est aussi plus rapide. Je fais Vénissieux-Garibaldi en une demi-heure en voiture, contre 15 minutes environ en métro, et je suis sûre d'arriver à l'heure. Je n'ai pas à foncer, griller les feux rouges. Quand on est en retard, on est toujours speed. Dans le métro je suis moins speed. Je ne mets personne en danger car, quoi que je fasse, le métro n'ira pas plus vite.

Les valeurs

Je me sens tout aussi libre en métro qu'avec la voiture, et c'est un gain de temps énorme.

Face au changement climatique

Je ne m'intéresse pas vraiment aux questions de réchauffement climatique, je ne me suis pas penchée là-dessus. Quand on en parle à la radio, j'écoute, mais je ne m'y intéresse pas plus que cela.

« On guérit beaucoup mieux du cancer quand on a décidé de se battre. Le changement climatique, c'est comme une maladie, il ne faut pas se dire c'est trop tard, jamais ! ».

Isabelle R., 48 ans, vit à Tassin-la-Demi-Lune, travaille dans le quartier Garibaldi (Lyon, 7^e).

L'action

Je me suis retrouvée seule avec mes enfants. Je ne pouvais plus financièrement continuer à utiliser ma voiture. C'était inconsciemment aussi pour des raisons écologiques, de comportement citoyen. J'ai un abonnement TCL depuis 15 ans. Je prends les transports en commun toute la semaine, et maintenant, même les samedis et dimanche. Avant, je ne prenais que très peu la voiture, essentiellement les samedis et en soirée, pour les réunions. Je ne le fais plus.

Les freins

C'est sûr, au niveau du confort, c'est différent. On est parfois très serrés dans le bus, la cohabitation n'est pas toujours agréable, il y a parfois de l'incivilité, alors j'interviens.

Les bénéfiques personnels et collectifs

Prendre les transports en commun me donne une bonne raison pour obtenir que mes réunions le soir s'achèvent au plus tard avant minuit, afin que je ne loupe pas le

dernier bus. Les chauffeurs me connaissent, depuis le temps. Quand je sais que j'ai une réunion tard, je les préviens le matin. Si j'ai une minute de retard, celui du dernier bus m'attend à Gorge-de-Loup. Dans le bus et le métro, je bouquine. Je lis « Le quotidien du médecin » en rentrant, le soir. Je le termine ou je lis autre chose le matin. Je n'ai jamais autant lu, cela me vide la tête, me déstresse. Je me transporte plus rapidement et c'est moins dangereux.

Les autres actions

Je travaille six jours sur sept. Le dimanche, je vais marcher, pour me détendre, dans les environs, en Chartreuse, dans le Beaujolais. Je vais aussi rendre visite à mes parents, à 8 kilomètres de chez moi, à vélo, avec de bonnes montées et descentes. Mes enfants sont ravis de me suivre.

Les valeurs

En prenant les TCL, je me sens plus solidaire du reste de la population. Je ressens mieux la société dont nous faisons partie : on peut observer le langage des jeunes, voir les modes évoluer, savoir que les roumains sont revenus en ville. On connaît bien mieux notre ville. Je suis d'un naturel ouvert, je discute un peu avec les chauffeurs, j'aide les personnes non-voyantes.

Sans le savoir, j'étais déjà sensible à l'écologie. Cela vient peut-être du fait que j'aime la marche et la montagne.

Face au réchauffement climatique

Je pense qu'il faut allier les raisons financières aux raisons écologiques. Pourquoi est-ce que les TCL ne mettent jamais en avant le ratio coût/déplacement en comparant les transports en commun à la voiture ? Quelle voiture vous coûte, tout compris, le prix d'un

abonnement TCL par mois ? On ne peut pas se passer de moyens de locomotion, mais on peut se déplacer autrement, en vélo, à pied, en train.

Peu à peu on peut changer de petites choses. Il va falloir du temps, il faut motiver les gens, les réveiller. L'écologie doit passer par l'intergénérationnel. L'expérience des personnes âgées peut profiter aux plus jeunes. Les retraités ne demandent que cela, d'être utiles ! Ils pourraient décrire comment était la planète à leur époque, comment on gaspillait moins. Il faut aussi agir auprès des jeunes, ce sont eux qu'on forme pour demain. Il faut du temps pour forger un esprit. C'est par l'éducation que les choses vont changer. Je ne crois pas qu'il existe une solution miracle : dans toute bonne idée, il y a souvent un inconvénient. Comme le problème des batteries dans les voitures électriques, on ne sait pas bien comment les recycler. Idem avec l'éthanol, c'est un bien et un mal. Il ne faut pas agir dans l'excès, qui entraîne du gaspillage et nous conduit à la catastrophe.

Si chacun peut agir à son niveau, cela fera un peu avancer les choses. Cependant, je pense qu'une grande partie de la réponse se trouve entre les mains des pouvoirs publics, mais il est visiblement difficile pour eux de prendre les décisions qui pourraient satisfaire tout le monde.

Je crois qu'on « massacre » les gens en assénant des informations pessimistes. Il faut mettre en valeur les choses positives, qui vont dans le bon sens. Je suis quelqu'un d'optimiste. On ne peut pas nous asséner sans cesse que nous courons tous à la catastrophe. Ce serait abandonner. Il n'est jamais trop tard, il faut essayer. On guérit beaucoup mieux du cancer quand on a décidé de se battre.

Le changement climatique, c'est comme une maladie, il ne faut pas se dire c'est trop tard, jamais !

« Un citoyen isolé, cela ne compte pas. En groupe, on l'écoute. Je pense que la conscience doit être collective. Si je ne devais faire les choses que pour moi, je ne ferais rien ».

Jean-Paul, 56 ans, vit à Saint-Bonnet-de-Mure, travaille à Gerland (Lyon, 7^e).

L'action

Je suis arrivé dans la région en 1990. Je cherchais à ne pas être trop éloigné de mon lieu de travail, pour des raisons de temps d'accès. J'ai décidé de m'installer en périphérie, à Saint-Bonnet-de-Mure, à 20 kilomètres. Je n'aime pas la grande ville, je voulais un environnement vivable... je suis né à la campagne. Pendant 18 ans, j'ai pris ma voiture pour venir travailler. On roulait de plus en plus mal. Je faisais 8 000 km par an de trajets

domicile-travail. Cela a un coût en termes d'usure du matériel, d'amortissement, de carburant, de pollution. Et je n'aime pas être bloqué dans les bouchons sur la nationale.

Pendant un temps, je ne pouvais pas utiliser les bus : Mes horaires me conduisaient à partir tard du travail. Depuis trois ans, j'ai un autre poste qui m'a permis d'envisager de prendre les transports en commun. En 2007, s'est mis en place un plan de déplacements

entreprise à Gerland. Ma société a souscrit à cette démarche. Je paie deux abonnements, celui de la ligne 165 et l'abonnement TCL, à 50 %. C'est le PDIE qui m'a fait bouger, qui a déclenché le passage à l'acte, par ce coup de pouce économique.

Les freins

La contrainte, c'est de passer de 35 minutes de voiture à 1h15. Plus d'une heure pour ne faire que 20 kilomètres, c'est trop. Régulièrement le bus a du retard, entre dix et quinze minutes. C'est très pénalisant. Je mets dix minutes en voiture pour rejoindre l'arrêt de bus. Puis, je prends les lignes D et B. Il y a beaucoup de changements. Ce n'est pas facile à gérer. Le bus est tributaire des flux de circulation. J'ai pris les transports en commun pour ne plus être freiné par les bouchons, et je m'y retrouve en bus. Nous, les habitants de la première couronne, nous avons l'impression d'être soit trop loin, soit pas assez loin du centre : trop pour avoir des lignes TCL efficaces, pas assez pour être bien desservis par le train. Il n'y a plus de gare à Toussieux. Elle a été fermée. J'ai un gendre qui vient de Bourgoin-Jallieu. Il prend le train et met moins de temps que moi. Depuis Saint-Bonnet de Mure, on ne peut pas aller à Meyzieu, qui est à 7 km, ni à Genas, qui est tout près aussi, sauf à faire un grand détour par la ville.

En janvier 2009, je suis tombé malade. Depuis je travaille à mi-temps. J'ai dû reprendre ma voiture : 1h15 de trajet aller, c'est trop pour 4 heures de travail par jour. Mais ça me trotte dans la tête. Je reprendrai le bus quand je serai à nouveau à plein temps.

Les bénéfices personnels et collectifs

J'avais la volonté de prendre le bus. Je me suis accroché au peu d'économies que cela générerait. J'ai décidé d'utiliser les transports en commun afin de moins consommer, moins polluer. Pour moi cela correspond à un engagement, d'abord individuel, puis collectif : je m'intéresse aux transports à travers ma communauté de communes. Je voulais avoir un vécu au quotidien des transports, vis-à-vis de cette implication. Connaître les nuisances, la fréquentation, etc. Je me voyais mal intervenir sur ce sujet sans le connaître personnellement.

En bus, on a la liberté de faire autre chose, d'utiliser ce temps pour lire, ou tout simplement pour regarder autour de soi, se resituer dans une cité, avec d'autres, pas comme un individu isolé. En voiture, l'univers est aseptisé, climatisé. Quand on utilise les transports en commun, qu'il faut marcher pour aller aux arrêts, on se retrouve face à la nature, au climat, à la neige, au froid, à la pluie. On retrouve son environnement naturel. Maintenant, le matin, cela me gonfle de devoir prendre ma voiture. Quand on regarde autour de soi, il y a 20 voitures, et 20 personnes. Quand on voit la place que cela prend, la pollution que cela génère, les risques de prendre un PV... si l'on disposait d'une solution efficace pour se transporter, je pense qu'on oublierait un peu la voiture.

Les autres actions

En 1979, j'ai eu l'idée de faire construire une maison dans un bois, et je cherchais la possibilité de me chauffer en étant le moins dépendant possible des solutions énergétiques classiques. A l'époque, on balbutiait, les investissements étaient très lourds, le projet ne s'était donc pas réalisé.

En 1997, j'ai à nouveau cherché à faire construire avec des solutions plus économiques en énergie. Les surcoûts étaient énormes. On ne trouvait pas d'artisans. J'ai renforcé l'isolation. Avec une maison construite en parpaings ou en briques, il est difficile de faire mieux que de l'isoler et de choisir un système de chauffage le moins coûteux en énergie fossile.

J'ai aussi envisagé d'installer des panneaux photovoltaïques mais on s'aperçoit à l'étude que l'investissement va être de l'ordre de 20 000 euros. Vu mon âge, la rentabilité et l'amortissement de l'investissement m'emmènent un peu loin.

Les valeurs

Nous ne sommes que de passage sur cette terre dont on emprunte les ressources. Je ne supporte plus les comportements individuels qu'on privilégie dans notre société, l'égoïsme.

Face au changement climatique

Il est indispensable d'avoir une démarche collective ; individuellement, on ne peut rien faire. On a plus de force à plusieurs, dans des associations par exemple, qu'avec ses propres forces pour se faire entendre, se défendre, y compris en justice.

Un citoyen isolé, cela ne compte pas. En groupe, on l'écoute. Je pense que la conscience doit être collective. Certes les pouvoirs publics ont des leviers, mais les rassemblements de citoyens ont les moyens de faire pression, de boycotter si besoin est.

Si Je devais faire les choses que pour moi, je ne ferais rien.

► TRANSPORT

• *Pédibus : en « voiture » les enfants !*

« Tous ensemble, nous serions plus efficaces, mais nous sommes dans une époque très individualiste. J'espère qu'il n'est pas trop tard pour bien faire ».

Marie-Christine, 48 ans, acheteuse dans le prêt-à-porter, vit à Rillieux-la-Pape, travaille à Décines.



Une nouvelle école «écologique» a été construite sur le hameau de Vancia (Rillieux-la-Rape), en 2005 (construction bois, toit végétalisé). Marie-Christine a créé une ligne pédibus en 2007. C'est la seule ligne de cette école. 6 à 9 enfants y participent chaque matin. Elle co-voiture deux fois par semaine pour se rendre à son travail.

L'action

La ligne de pédibus ne s'est pas créée tout de suite. Il y a plus de trois ans, les gens du Grand Lyon sont venus présenter le pédibus à l'école. C'était avant que je fasse partie du conseil de parents d'élèves. Ils ont apporté des plans, un projet presque tout fait, un parcours. Quatre personnes étaient intéressées, et puis c'est tombé à l'eau. Je pense qu'elles ont trouvé que c'était trop compliqué. Puis en avons reparlé avec une personne de la mairie que je connais. On s'est assises sur un banc, on a discuté tout simplement. Elle m'a relancée sur ce sujet. Je trouvais l'idée sympa. J'en ai parlé avec une des mamans qui était à la réunion précédente. On se connaît bien, on pouvait s'arranger.

Ce qui m'a fait bouger, c'est en premier lieu le danger,

avec ces voitures dans tous les sens, autour de l'école, le matin. Cela me révolte de voir le nombre de parents qui viennent en voiture, qui tournent, qui font des manœuvres, avec les gamins qui, de bon matin, respirent tous ces pots d'échappement. Il faut vraiment faire quelque chose pour les enfants. Il faut montrer l'exemple, il faut que les parents arrêtent de venir en voiture à l'école.

Nous avons une école écologique et quand on voit ce qu'il se passe sur le parking le matin, on ne sait plus vraiment « où est l'écologie » ! C'est presque pire qu'ailleurs.

Pour mettre en place le pédibus, on a testé les parcours. Les enfants ont senti qu'on les associait au projet. La première fois, ils ont fait des dessins à la craie sur les trottoirs. Au début, les enfants du pédibus étaient un

peu les stars de l'école avec leur gilet jaune, tous les autres gamins étaient autour. Le soir, les enfants font leur pédibus seuls, ils refont le trajet dans l'autre sens sans adulte. Ça a fonctionné parce que les enfants étaient déjà copains et copines et qu'entre parents, nous nous connaissions.

Aujourd'hui, nous sommes trois mamans impliquées. Je ne fais le pédibus qu'un matin par semaine.

Les freins

Le pédibus libère les parents mais il ne faut pas que ce soient toujours les mêmes qui le prennent en charge. Les parents veulent bien l'utiliser sans trop s'impliquer. Une maman m'a dit : « A quoi sert un pédibus, si on ne peut pas vous donner nos enfants ? » Il faut qu'ils comprennent que chacun doit participer à son tour.

Pour eux, le pédibus, c'est perdre du temps. Ce que les parents ne réalisent pas c'est que, s'ils donnent un jour par semaine, les autres jours sont pour eux, ils sont libres. Les parents qui continuent d'amener leurs enfants en voiture me disent que c'est trop tôt, trop rigide.

L'année prochaine, je n'aurais plus d'enfants en primaire. Qui reprendra la ligne pédibus ? Je suis inquiète, c'est un grand point d'interrogation. J'aimerais que cette ligne perdure.

Parfois, même dans sa propre famille, on a l'impression de ne pas être soutenu. Mon mari me taquine en me disant que je suis une Don Quichotte de l'environnement. Et puis, je trouve que la pub n'est pas faite à bon escient : on fait de la pub pour des lessives, mais jamais pour la boule de lavage.

Les bénéfices personnels et collectifs

C'est une belle aventure. C'est ma B.A. On a tout à y gagner, on donne du temps un jour et ainsi on en a plus les autres jours. Les matins où je ne m'occupe pas du pédibus, je peux partir plus tôt au travail. Pour moi, il n'y a que des avantages. Le pédibus m'a aussi rapprochée des autres mamans.

Mes enfants étaient demandeurs, ils ont été tout de suite ravis. Ils me disent que c'est chouette de faire le trajet ensemble « comme ça on peut discuter des devoirs », m'a dit ma fille... Cela oblige les enfants à être un peu plus ponctuels, à ne pas traîner, à gérer mieux leur temps. Ils sont fiers de mon investissement, ils protègent l'environnement.

Nous avons donné l'exemple : l'année dernière, une demi-douzaine d'enfants, les plus grands, se sont regroupés. Ils se sont organisés, sans adulte pour les accompagner, pour venir ensemble à pied d'un autre lotissement. Les nôtres disaient : « Vous nous avez copiés ! ». Ils répondaient : « Oui, mais nous, on se débrouille sans parents ! »

Les autres actions

Je me suis mise au covoiturage avec une collègue pour aller travailler. Cela c'est fait quelques mois après le pédibus. C'était la suite logique. Désormais, je covoiture deux jours par semaine, depuis deux ans, pour me rendre à mon travail, à Décines.

Il y a de plus en plus de bouchons sur le trajet. Dans chaque voiture, il n'y a généralement qu'une seule personne. Nous mettons 40 à 45 minutes pour aller à Décines, alors qu'en temps normal il faut moins d'un quart d'heure. Les voitures sont à touche-touche, cela génère de la pollution. Une fois, c'est moi qui prends ma voiture, l'autre fois, ma collègue. Cela fait au moins une voiture de moins sur la route. Si plus de gens covoituraient, il y aurait moins de bouchons.

J'utilise une boule pour le lavage du linge, les serpillières en micro fibres. Cela me permet d'éviter d'utiliser les produits ménagers. Je suis aussi très vigilante sur le tri. J'ai expliqué à ma voisine ce qu'il fallait mettre dans les différentes poubelles.

L'année prochaine, mes enfants iront au collège, à Rillieux-Village. Je me suis déjà organisée avec une maman avec qui je fais le pédibus pour que l'on covoiture pour le collège.

Les valeurs

Si, très jeunes, les enfants prennent conscience qu'il y a trop de gaspillage, ils feront mieux que nous. Je voudrais transmettre cela aux enfants. Que cela devienne une partie d'eux-mêmes. J'incite mes enfants à faire attention à l'eau, l'électricité. J'évite d'acheter des produits qui sont si peu chers qu'on se demande comment ils sont faits, si ce ne sont pas des enfants qui les fabriquent.

Je m'approvisionne essentiellement au marché, chez les producteurs. C'est un peu plus cher mais je sais d'où ça vient, et c'est meilleur.

Face au changement climatique

Je me sens concernée par le changement climatique, cela m'inquiète. Il y a tellement de gaspillage chez nous, de gaspillage des ressources. Personne n'est à l'abri des conséquences, comme d'une pénurie d'eau.

Malheureusement, je ne sais pas bien que faire, à part diminuer le chauffage, ne pas laisser les appareils en veille. J'aimerais avoir des informations sur ce qu'il se passe mais avec des mots simples, sinon, au bout de deux minutes, je décroche. On entend tout et son contraire, on ne sait pas ce qui est le mieux, on doute sur tout.

Si je peux faire quelque chose qui soit dans mes possibilités, je le ferai. Je ne demande pas mieux que de contribuer à l'amélioration de la situation. Mais j'ai besoin d'être accompagnée, qu'on me donne telle ou telle mission, des indications, des consignes.

Les gens ne savent même pas ce qu'est le développement durable, c'est dommage. Si on veut que les choses bougent, il faut qu'on aide les gens prêts à le faire. Tous ensemble, on serait plus efficaces, seulement, nous sommes dans une époque très individualiste. J'espère qu'il n'est pas trop tard pour bien faire.

► LOISIRS

• *Jardiner bio au pied des tours HLM*

« Notre cité est mal vue. A travers ce jardin, je veux montrer que dans cette cité, il y a des gens bien, que l'on fait des choses bien ».

Alain, 57 ans, agent d'entretien d'espaces verts, vit à Lyon 8^e, travaille à Corbas



Un jardin partagé a été créé en 2007 au pied du vaste ensemble HLM du quartier Langlet-Santy dans le 8^e arrondissement, soit 250 m² de potager fleuri, cultivé sans pesticides. Onze habitants de cette cité en sont les jardiniers. La cabane avait été traitée à la peinture anti-tag, heureusement inutile. Aucune dégradation n'a jamais été constatée.

L'action

J'habite ici depuis 10 ans. Je me suis battu dès le début pour ce jardin. Cela a été très long à mettre en place, avec les documents administratifs, les partenaires... A un moment, je n'y croyais plus. Certains habitants de la cité étaient contre. Je leur ai dit : « Ce jardin va exister. Que vous le vouliez ou pas, il se fera ».

Nous avons décidé de mettre une barrière basse afin que l'on voit ce qu'il se passe derrière. Si on avait construit un mur, les gamins seraient peut-être venus tout casser. Là, tout se passe très bien. Il n'y a pas une dégradation, pas un tag.

Les freins

Les gens disaient que le jardin allait attirer des rats, des moustiques, qu'il allait être saccagé. Ils ne voyaient pas le côté positif. Moi je le voyais. C'est ce que vous voyez maintenant. Je leur ai expliqué que si le jardin était bien entretenu, cela ne risquait pas d'arriver. Maintenant, il y a des tourterelles, des moineaux qui viennent nous chiper des graines, c'est joli.

Les bénéfiques personnels

Quand j'étais gamin, mes parents louaient une maison à la campagne. J'aidais un peu un voisin au jardin. J'avais donc des notions. Il ne me manquait qu'un jardin.

Cette année, je n'ai pas acheté de tomates, même en les partageant avec les autres. Je n'en ai jamais autant mangé, j'en ai encore plein le frigo. Je n'ai pas acheté de salades non plus. Et puis, les légumes qu'on récolte ne sont pas pareils que ceux que l'on achète, ils ont un autre goût. On sent vraiment la différence.

Les bénéfiques collectifs

Notre cité Langlet-Santy est très mal vue de l'extérieur. A travers ce jardin, je voulais montrer que dans cette cité, il y a des gens bien, que l'on fait des choses bien.

Notre but était de fédérer les gens, de les faire venir. Avant, on se croisait, on se disait bonjour, mais on ne discutait pas. Maintenant, quand les gens passent, ils s'arrêtent. Ils disent « il est beau votre jardin ». Je leur réponds : « Ce n'est pas mon jardin, c'est un jardin collectif ». Alors, on discute.

Les mamies viennent me raconter quand elles étaient jeunes, comment elles faisaient leur jardin. Les anciens nous donnent des trucs. D'autres les contredisent... (rires). On fait visiter le jardin aux gamins de l'école, ils sont passionnés.

Sans le jardin, cette cité ne serait pas conviviale du tout. Chacun est chez soi, personne ne s'occupe de l'autre. Aujourd'hui, il y a plus d'échanges. Les gamins de la cité viennent nous demander des légumes.

Les plus grands, ceux de 20 ans, nous en ont aussi demandés, mais on attend toujours qu'ils reviennent.

Si on pouvait calmer les 18/20 ans avec un jardin, ce serait super.

Les valeurs

Pour moi, ce jardin est plutôt un loisir. Cela me permet de voir du monde. Je suis célibataire, j'ai tout mon temps.

La terre est pourrie par les produits chimiques, alors si on peut essayer d'améliorer un peu les choses, faisons-le. Je veux montrer qu'on peut gagner notre pari sans produits chimiques. Je suis fier de ce jardin.

Face au changement climatique

Cela m'inquiète. Cet automne, par exemple, nous n'avons pas eu un temps de saison. Certains arbres ont refléuri ! Si cela continue, nous allons peut-être manquer d'eau. Jusqu'où allons-nous aller ? A notre niveau, on ne peut pas faire grand chose. J'adhère au WWF, je fais des dons à cette association. Je ne roule pas en voiture, je suis 100 % TCL. Que puis-je faire de plus ? Nous n'avons pas de pouvoir. Même des fondations comme celle de Nicolas Hulot n'y arrivent pas. Nous prenons le train en marche, les dégâts sont déjà faits. Ce que nous pouvons faire, comme ce jardin, ce n'est qu'une goutte d'eau. Il est difficile de convaincre les gens d'agir. On fait chacun quelque chose dans son coin. Pourtant, si nous étions tous unis, nous serions plus forts.

« Le jardin m'a permis de m'investir dans davantage d'activités ».

Salah, 47 ans, en arrêt longue maladie, vit à Lyon 8^e.

L'action

J'habite la cité depuis 1991. Ici, à la place du jardin, il n'y avait rien, c'était une friche. Nous avons fait venir un motoculteur, puis les bras ont fait le reste. Je ne me suis investi que cette année, parce que je suis curieux de mon quartier. L'année précédente, je travaillais, je n'avais pas assez de temps.

C'est notre deuxième saison de récolte. Nous allons essayer maintenant de faire des cultures d'hiver. Nous avons eu de belles tomates et, cette année, nous avons mis en place un compost.

Les bénéfiques personnels

Au début, je n'avais aucune connaissance. Je suis dur au travail mais je n'avais jamais jardiné. J'ai appris à creuser une tranchée, à planter. Certains sont très avancés, d'autres moins, alors on s'échange des trucs. Et la nature fait le reste. C'est comme un bébé quand il naît !

J'ai vu la différence avec les légumes qu'on achète au supermarché. Ce n'est pas la même saveur. Nous avons fait des ratatouilles, des coulis. Je ne compte pas sur le jardin pour me nourrir, c'est un plus, qui peut dépanner.

Je n'ai jamais été quelqu'un qui allait de l'avant, qui se projette loin, qui prenait des initiatives. Mais depuis que j'ai commencé le jardin, le centre social m'a demandé d'être administrateur. Maintenant, je suis aussi au conseil de l'école, j'organise des brocantes, des vides-greniers. Le jardin m'a permis de m'investir dans davantage d'activités.

Les bénéfiques collectifs

Nous n'avons pas la chance d'habiter à la campagne. Le jardin nous offre un coin de nature dans la cité. J'aime échanger avec les voisins mais malheureusement, même en étant du même quartier, on se croisait et on ne se parlait pas forcément. Le jardin a favorisé de nouvelles rencontres et plus d'échanges.

Tout le monde pensait que ce jardin allait être dégradé, mais non, il a été respecté. Les jeunes viennent nous demander un peu de menthe, surtout en période de ramadan. Ils ne viennent pas travailler avec nous, mais je pense qu'ils aiment bien ce jardin. En tous cas, il n'y a pas une personne, que ce soit un jeune ou autre, qui passe sans y jeter un coup d'œil.

Les valeurs

J'espère aider à ralentir ce que l'homme fait de néfaste à la Terre.

Face au changement climatique

Je suis concerné, comme tout le monde. Mais je n'ai pas les cartes en main. Pas de pouvoir, rien. On pourrait améliorer les choses si les gouvernements se mettaient d'accord pour faire face. Eux ont les clés. Nous, les citoyens, on peut dire, parler mais nous n'avons pas le pouvoir de décision.

(1^{ère} réponse, le 12 octobre)

L'environnement est l'une des rares choses où nous sommes égaux, où nous sommes responsables de nos gestes. Ce n'est pas une question d'argent, c'est une perception de la vie. Regardez ce jardin, ce qu'on a fait là, ça ne coûte pas cher.

(2^e, réponse le 26 octobre).

« Il est aussi simple de bien faire que mal faire, voir plus simple ».

Monique, 66 ans, employée de laboratoire à la retraite, vit à Lyon 8^e.

L'action

Ces immeubles ont 36 ans, et cela fait 36 ans que j'y vis. Nous sommes 500 habitants par tour, 90 familles, dans cinq tours, soit 2 500 habitants. Je n'ai rejoint le jardin que la deuxième année. Un matin, je me suis arrêtée et j'ai demandé à l'un des jardiniers comment il faisait pour avoir de belles capucines alors que les miennes ne se portaient pas bien en pot.

On m'a proposé de m'inscrire, je me suis dit pourquoi pas. Si on ne m'avait pas incitée, je n'aurais pas eu l'idée de faire le pas. Je n'avais pas d'expérience en jardinage, alors on m'a appris, à tenir une pioche notamment. J'apprends en écoutant, en faisant.

On fait notre compost, on va acheter des larves de coccinelles, on essaie d'être bio.

Les freins

Les autres pensent que ce n'est pas sérieux comme activité, ils préfèrent rester devant la télévision. Ils ont peut-être peur de la difficulté physique. Moi aussi, j'ai parfois mal au dos mais mes douleurs passent : je suis tellement heureuse de tripoter la terre. Pour certaines personnes, travailler la terre est abaissant, sale.

D'ailleurs, dans mon entourage, on m'a dit : « Qu'est ce que tu vas aller gratter la terre, tu n'y connais rien ! ». Ma fille, mes petits enfants ne comprennent pas ce que je fais.

Les bénéfiques personnels

C'est un ballon d'oxygène, dans tous les sens du terme. Avant, je n'étais pas dans mon élément. J'aime la nature, les oiseaux. Avec ce jardin je revis, je m'épanouis. Quand je me lève, je regarde le jardin par la fenêtre, ce qu'il s'y passe. C'est extraordinaire, c'est vivant. Ce jardin a changé ma vie, mon quotidien dans cet immeuble. Nos légumes ne sont pas chimiques. On sent la différence. Vous ne pouvez pas vous imaginer le plaisir que c'est de les avoir fait pousser, la satisfaction de récolter le fruit de notre travail. Quel bonheur ! Cela me permet de me maintenir en forme, d'éviter d'aller au club de gym ! Et puis je suis à l'air.

J'aime le partage, chacun donne son avis. On ne fait rien sans que tout le monde soit d'accord. Nous venons chacun d'horizons très différents. Il est très important que ce jardin soit un jardin partagé. C'est justement ce qui m'a plu, l'esprit d'équipe.

Les bénéfiques collectifs

Le jardin a beaucoup changé les rapports entre les gens. Il n'y avait pas de point de rencontre ici, pas de lieu pour discuter. On ne savait peut-être pas quoi se dire ; maintenant on a ce jardin en commun.

On implique les enfants des écoles, les pensionnaires de la maison de retraite. Les voisins viennent visiter, on leur offre quelques tomates. On organise des petites fêtes dans lesquelles chacun apporte quelque chose.

Les autres actions

Je circule en transports en commun, j'ai une carte d'abonnement à l'année. Mais c'est surtout pour des questions de budget. Si j'avais des sous, j'aurais ma petite voiture (rires).

Il y a quelques années, on me prenait pour une demeurée parce que j'achetais des ampoules basses consommation 150 francs pièce, que je gardais et recyclais les sacs plastiques. J'essaie toujours de polluer le moins possible. J'aimerais mettre en place des toilettes sèches, mais en appartement, c'est difficile. Je n'ai pas de micro-ondes. J'utilise peu de produits ménagers. J'ai trois poubelles, pour le tri. Je ne laisse jamais les appareils électriques en veille.

Il est aussi simple de bien faire que de mal faire, voir plus simple. Le tout c'est de s'organiser un peu.

Les valeurs

Pour moi, gaspiller est un non-respect de la nature. Il est essentiel de cultiver sans produits chimiques. Pour se rapprocher de la vérité de la vie, de nos bases : la terre, l'oxygène. Les hôpitaux sont pleins de gens intoxiqués aux produits chimiques. Je préfère me priver de certaines choses que d'utiliser des produits chimiques.

Face au changement climatique

Je me sens concernée par le réchauffement climatique, cela me rend très triste de voir la planète que l'on va laisser. On est tous concernés. Il ne faut pas décharger nos responsabilités sur le dos des autres.

Je pense que l'exemple est plus efficace que la parole. Ma fille a ainsi commencé à faire de petits efforts. Elle avait 270 kWh en veille toute la journée. Maintenant elle fait plus attention.

Nos parents ont bien vécu, pourtant, ils avaient peu de choses. Je pense qu'il y a des exemples à prendre chez les anciens, pour retrouver certains gestes simples.

« On n'a pas besoin d'avoir une villa, une maison, pour avoir un jardin ».

Najat, 44 ans, ambulancière, vit à Lyon 8^e.

L'action

Cela fait des années que je m'intéresse à la nature. Je me suis dit que puisqu'il y avait ce jardin à côté de chez moi pourquoi ne pas m'y investir ?

Lors de la première année de fonctionnement du jardin, je n'avais pas assez de temps à y consacrer, et puis ce n'était pas évident de s'intégrer à un groupe où la plupart des personnes sont à la retraite, et viennent au jardin pour cultiver, se nourrir. J'y suis finalement venue la seconde année.

Je suis là pour apprendre ce que je peux faire avec les fleurs, les légumes, les plantes.

Personne ne nous empêche d'acheter des produits dangereux pour l'environnement. Je ne comprends pas ça : d'un côté on nous dit qu'il faut faire attention à la planète, de l'autre on a un système qui veut toujours plus de consommation, plus d'argent. Il y a trop de contradictions. J'ai quand même de l'espoir. Il y a de nombreuses associations qui s'impliquent. La population se mobilise aussi : cela commence chez eux, puis à l'extérieur. Le gouvernement devrait faire plus pour soutenir cette énergie des citoyens.

Les bénéfices personnels

Le jardin partagé me permet de récupérer des feuilles et des fleurs sans traitement pour faire mes petites tisanes. Il y a un peu de tout : des orties, des pissenlits, des tomates. Pour moi, c'est un plaisir de voir ce jardin, le cultiver, goûter les légumes. La différence entre ce que l'on achète et ce que l'on produit est énorme.

Cela permet aussi de sortir de chez soi. On n'a pas besoin d'avoir une villa, une maison, pour avoir un jardin.

Les bénéfices collectifs

Être en groupe est important : chacun donne son opinion, expose sa façon de voir ce jardin. Il y en a qui viennent pour les fleurs, d'autres pour manger, d'autre pour le regard, d'autres pour la nature.

On crée beaucoup d'échanges avec l'école, le centre aéré, la maison de retraite, les autres habitants du quartier. Cela me motive de ne pas en rester là, on essaye de voir comment on peut embellir le jardin, faire participer d'autres associations.

Les valeurs

J'adore la nature, je me soigne avec les plantes. J'aime tout ce qui est vivant. Je vais souvent à la campagne, dans les parcs, pour ramasser des plantes.

Surtout, ce qui me plaît, c'est de voir que l'on peut créer ce jardin dans notre quartier, qui n'est pas un quartier facile. Les gens passent, s'arrêtent, discutent.

Il n'y a pas de gêne, pas de différence. Ils disent que le jardin est beau, que c'est magnifique, ils se demandent comment c'est possible.

Face au changement climatique

La planète nous montre qu'il est urgent de réagir. Elle est en train de souffrir. Peut-être que dans 70 ans, nous n'aurons plus d'eau.

Ce n'est pas à la population de faire plus d'efforts que le gouvernement, les pouvoirs publics. Nous travaillons, nous avons de petits salaires qui nous permettent de subvenir à nos besoins.

► LOISIRS

• Apprendre à faire du vélo, trouver

« C'est à nous de faire les choses, à moi, à vous. La République, c'est qui ? C'est nous ! Si chacun de nous fait quelque chose, on ira de l'avant, on y arrivera ! ».

Fatiha, 48 ans,
agent d'entretien en recherche d'emploi,
vit à Villeurbanne.



Le centre social de Cusset, à Villeurbanne, propose depuis trois ans des cours d'apprentissage du vélo. Cette formation pratique, de 12 séances de 2 heures, est dispensée par un salarié de l'association « pignon sur rue ». Les participants sont essentiellement des femmes en insertion professionnelle, qui n'ont pas de voiture, ou pas permis de conduire.

L'action

Je voulais m'inscrire l'année dernière au cours d'apprentissage du vélo, mais, à ce moment-là, j'ai trouvé du boulot alors je n'avais plus le temps. Depuis le 30 juin, je ne travaille plus, alors mieux vaut que je fasse quelque chose de bien. J'ai peur sur le vélo, on a toutes peur au début. Je n'ai jamais appris à faire du vélo car en Algérie, d'où je viens, les filles ne font pas de vélo, cela ne se fait pas, c'est tabou.

Je n'ai pas loupé une seule séance, même lors de la grève des TCL, où j'ai mis une heure et demie pour venir. Même ce jeudi, quand il a tant plu, j'étais la seule à être présente. Quand je veux quelque chose, j'insiste.

Au bout d'un moment, j'ai mal de partout ! Pourtant, a priori, je suis là pour me détendre ! (rires)

Les freins

Je m'engueule souvent avec mon mari et mes enfants sur le tri. Les gens me disent : « Mais pourquoi tu fais des efforts ? Qu'est-ce que tu te tracasses avec ça ? »

Les bénéfiques personnels et collectifs

J'en ai assez de marcher tout le temps. Je n'aurais pas eu besoin d'une heure et demie pour venir au cours, pendant la grève des TCL, si j'avais su faire du vélo. Le vélo est plus pratique que la voiture. Elle, il faut la garer et cela coûte de l'argent. J'aurais plus de temps pour moi si je vais au travail à vélo. Je m'en servirai aussi pour aller en balade, le week-end, avec mes enfants qui, jusqu'à présent, partent seuls à vélo.

Parfois, je les suis en trottinette, mais, la plupart du temps, je reste à la maison à les attendre et cela me déplaît. Je pourrais les accompagner pour de petites randonnées, des courses. Les enfants sont très contents de savoir que j'apprends à faire du vélo.

Voilà mon plan : d'abord j'apprends à faire du vélo, ensuite je cherche du travail, puis je tente le permis voiture... J'aimerais, après tout cela, passer le permis pour les transports en commun pour, pourquoi pas, devenir conductrice de bus !

Les valeurs

Maintenant que je sais faire du vélo, je me sens libre ! Libre comme l'air ! Tout en conduisant et me concentrant sur la route, je me recentre sur moi-même. Cela me permet de réfléchir à ce que je suis. Je ne pensais pas que j'arriverais à conduire et réfléchir en même temps.

Face au changement climatique

Si j'étais au pouvoir, je demanderais à tout le monde de circuler à vélo ou à pied. On polluerait moins ! Le changement climatique, ça me touche. Je suis inquiète. Je ne crois pas que la société va changer.

Ma maman, en Algérie, me dit qu'il fait de plus en plus chaud, qu'il y a moins de pluie. Les gens ne font rien. C'est à nous de faire les choses, à moi, à vous. La République, c'est qui ? C'est nous ! On ne peut rien faire contre la nature, mais si seulement chacun de nous fait quelque chose pour l'environnement, on ira de l'avant, on y arrivera !

« Si chacun fait ce qu'il a à faire, son travail de citoyen, on pourra sauver la planète ».

Fatima, 46 ans, ouvrière intérimaire, vit à Villeurbanne.



L'action

J'ai grandi en Algérie. Pour nous les filles, cela ne se faisait pas de faire du vélo. Même celles qui savent en faire ne sortent pas avec.

J'ai commencé les cours de vélo le même jour qu'un nouveau travail, de nuit, sur des machines, dans une entreprise qui fait des pièces pour l'automobile. Ce n'est pas facile, je suis fatiguée pendant les leçons.

Les freins

Jusqu'à présent, je ne voyais pas l'utilité de faire du vélo. Mon amie Fatiha m'a poussée, m'a encouragée à suivre les cours avec elle en me disant que ce serait plus pratique, après, pour faire les courses, sortir. Il me fallait une amie comme elle pour me décider.

Mon mari pense - enfin je crois, il ne me l'a pas dit - que ce n'est plus vraiment de mon âge d'apprendre à faire du vélo. Je lui ai répondu : « une fois que je saurai, je passerai à vélo sous les fenêtres, je te ferai coucou ». (rires) A mon entourage, j'ai dit : « Que cela vous plaise ou non, je vais essayer cette aventure-là ! ».

Les bénéfices personnels et collectifs

Je prends de plus en plus goût au vélo, même si je ne sais pas bien en faire pour le moment. Je commence à sentir des petites choses, et cela m'encourage à revenir pour atteindre mon but. Je vais acheter un vélo et continuer à m'entraîner toute seule.

Jusqu'à présent, je me déplace en bus, en métro. Je n'ai pas le permis, pas de voiture, mon mari non plus. Savoir faire du vélo me permettra d'être plus libre, plus indépendante, pour aller travailler, pour transporter mes affaires. Le vélo sert à beaucoup de choses, et puis c'est écologique.

Les autres actions

Je travaille près de Beynost. Comme je ne suis pas véhiculée, je rejoins en TCL une amie qui habite à Vénissieux, et nous y allons ensemble en voiture.

Rien ne m'empêche d'aller travailler. Pour la première journée de travail, quand c'est loin, je prends un taxi pour aller travailler, puis je me débrouille pour trouver quelqu'un dans l'entreprise qui n'habite pas trop loin.

Cela fait 5 ans que je m'organise ainsi. Avant, j'écrivais sur mon CV que je n'avais pas de voiture. Je n'avais jamais de réponse des employeurs. Je me suis dit : « Fatima, prends-toi en main, réveille-toi, ce n'est pas la bonne méthode ». Maintenant je précise que je suis véhiculée. Et tout c'est débloqué. Je ne suis jamais arrivée en retard, je n'ai jamais été absente.

Les valeurs

J'ai 46 ans. Cela fait 18 ans que je suis en France. J'avais l'impression de n'avoir rien fait de ma vie, de ne rien avoir appris. Je me suis dit qu'il n'est jamais trop tard. Là, j'apprends. Pour moi, apprendre le vélo, c'est atteindre un but dans ma vie. Ne pas avoir le permis et ne pas savoir faire du vélo serait catastrophique. Avec du courage et de la volonté, on peut tout réussir. Rien ne me fait peur.

Face au réchauffement climatique

C'est inquiétant, mais j'ai bien d'autres soucis, de travail, d'argent. Je fais attention à ne pas trop consommer. Je pense quand même qu'il faut qu'on fasse tous des efforts pour préserver l'environnement. Les petits gestes de chacun finissent par compter beaucoup.

Ce que l'on peut faire pour l'environnement, on le fera en tant que citoyens. Si chacun fait ce qu'il a à faire, son travail de citoyen, on pourra sauver la planète.

► LOISIRS

• *Débrouillard, pas décroissant*

« Tant qu'il y aura des riches comme nous, je ne vois pas la solution au problème du réchauffement climatique. On va peut-être vers une catastrophe, mais je ne crois pas que la société va radicalement changer ».

Laurent D., 40 ans, touche-à-tout multi actif, vit et travaille à Lyon 1^{er}.

Laurent D. a commencé à pratiquer le vélo en ville, à Lyon. Puis dans des villes étrangères. Depuis deux ans, il part à vélo pour de longs voyages, en groupe, en France et dans les pays voisins. Il recycle, achète d'occasion.

L'action

J'ai beaucoup voyagé, beaucoup conduit. J'ai par exemple traversé la Nouvelle-Zélande en voiture et ressenti une liberté incroyable.

Je me suis installé en ville. Au début, j'allais à la fac avec ma Coccinelle. Tout le monde prenait alors sa voiture pour se déplacer. On pouvait se garer gratuitement sur les berges. Puis c'est devenu payant. J'habitais dans le 6^e arrondissement, ma fac était dans le 7^e. En vélo, je mettais moins de temps. C'était stupide d'y aller en voiture. A cette époque, dans les années quatre-vingt-dix, le vélo était considéré comme un truc bas de gamme. Seuls les gens qui n'avaient pas d'argent roulaient à vélo.

J'ai vendu ma voiture en 2000. Je la prenais très rarement, une fois par mois. Elle était souvent en panne, je n'avais plus trop d'argent et je ne pouvais pas mettre des dizaines d'euros dans un parking. L'entretien coûte cher également, si bien qu'elle était devenue un problème. Depuis sa vente, je me déplace à vélo en ville.

J'ai voyagé cet été à vélo, avec un groupe, sur un parcours de trois semaines partant de Mâcon, et passant par l'Alsace, le Doubs, l'Allemagne, la Suisse alémanique, un bout d'Italie et retour en France. Ce n'était pas un exploit sportif, mais une balade. Nous nous sommes adaptés en fonction des circonstances. Nous avons fait 1 300 kilomètres au total.

Les freins

Ici, les gens ne savent pas comment se conduire avec les vélos : les automobilistes, pourtant bons pères de famille, te frôlent. Je n'ai jamais eu de pépins mais il faut être vigilant. Ceux qui disent que c'est dangereux devraient faire un petit parcours, trouver le chemin qui leur convient le mieux, regarder comment font les autres. La ville est un flux, il faut être comme une feuille qui se glisse.

Souvent, je fais des trajets en train et vélo mais ce n'est pas encore tout à fait au point... Quand le train arrive, on ne sait pas si le wagon pour les vélos est en tête ou en queue de train. J'ai fait comme ça un Lyon-Genève... on courait dans tous les sens.

Les bénéfiques personnels et collectifs

Le voyage à vélo, en groupe, est voyage multi facettes : c'est très cool et pas cher. On a essayé de dépenser le moins d'argent possible. C'était personnellement l'une de mes premières motivations. Ces trois semaines à vélo m'ont coûté moins de 500 euros. On dépense moins d'argent qu'en restant à Lyon, tout en se faisant plaisir, en s'offrant des petites bouffes au restaurant. Et puis, ça fait du bien, on fait du sport.

Je n'aurais pas fait ce voyage seul. Il y a un côté convivial, on forme une sorte de caravane, comme une colonie de vacances.

On retrouve des valeurs essentielles, notamment dans son rapport à la consommation. On retrouve beaucoup de plaisir et de simplicité. On ne peut pas reproduire ses schémas de vie urbaine. C'est très libérateur, on rompt avec nos habitudes, l'appartement, la famille. On se détache complètement de la vie normale.

On est parti un peu « roots », on ne savait pas si on allait pouvoir se laver. On est devenu débrouillards. L'année dernière, on s'était lavé dans une fontaine, ce qui n'empêchait pas les filles du groupe de rester coquettes.

En ville, l'utilisation du vélo est différente : pratique, précise. Je peux donner un rendez-vous à la minute près. Je n'ai pas de problème pour me garer, c'est gratuit. Le vélo est aussi une manière formidable de s'approprier une ville. Quand il pleut, j'en fais avec mon parapluie. A Amsterdam il fait froid, il pleut souvent, et pourtant tout le monde roule à vélo, même les filles en talons.

Les autres actions

J'ai visité Tokyo, New York, Milan, en vélo. Mon plaisir, quand j'arrive dans ces villes, c'est de m'organiser pour trouver un vélo. Ensuite, c'est génial ! A New York, les gens me disaient que c'était trop dangereux de circuler à vélo. C'est une ville immense, trop grande pour circuler à pied, et, en métro, on ne voit pas grand chose. En vélo, on se balade où l'on veut, on échappe facilement aux zones trop touristiques, on s'arrête quand ça nous plaît. Et puis quand on te voit arriver à vélo, tu as tout de suite l'image d'un mec sympa.

Grâce au vélo, j'ai pu trouver une chambre d'hôte romantique et pas chère, sur une île. Cela m'a permis d'échapper à la ville, cela donne une liberté incroyable.

Les valeurs

J'ai aménagé ma vie depuis les années quatre-vingt dix afin de me libérer du poids des soucis, de l'argent. Je suis issu d'une famille un peu bourgeoise. Ma grand-mère est un pur produit des Trente Glorieuses, elle ne comprenait pas ma démarche.

J'ai des copains qui ont un 4X4. Cela prend beaucoup de place, c'est dangereux. C'est un objet d'individualisme très très poussé. En fait, ils veulent leur salon sur roues. Ils me disent : « Nous on fait marcher le business ». La société les encourage. Je pense que la voiture va devenir un objet de luxe, comme un sac Hermès. Si l'essence augmente, inexorablement les gens en viendront au vélo. Le vélo, lui, va devenir une norme.

Face au changement climatique

Je ne prends pas particulièrement en compte les considérations environnementales. Je prends l'avion facilement, grâce aux low-cost.

Les décroissants, on dirait des prêtres. Leur problème principal, c'est de ne pas polluer.

Je fais parti des débrouillards. On s'adapte, on connaît nos besoins. Tout est trop cher, alors on récupère, on recycle, on achète des produits d'occasion. Dans les brocantes, on peut trouver de belles vestes pour deux euros et de bonne qualité, contrairement à ce qu'on trouve généralement dans la grande distribution.

Je pense que l'homme peut trouver des solutions, s'adapter.

Cependant, tant qu'il y aura des riches comme nous, je ne vois pas de solution au problème du réchauffement climatique. Plus on s'enrichit, plus on consomme, plus on pollue. Je n'ai jamais vu quelqu'un qui ait de l'argent ne pas consommer, et donc ne pas polluer. Nos leaders sont aussi des surconsommateurs. Les gens qui gagnent moins de 1 000 euros par mois polluent peu. Nous, bourgeois, nous avons du sang sur les mains dit-on. En matière écologique, c'est pareil.

On va peut-être vers une catastrophe climatique, mais je ne crois pas que la société va radicalement changer.

► CONSOMMATION

• *Consommer local (et souvent bio)*

« Il faut savoir dans quel monde on veut vivre : soit on paye un actionnaire de la grande distribution, soit on paye un paysan pour son travail ».

Raphaël, 51 ans, photographe, travaille à Vénissieux.



Raphaël nourrit sa famille (deux adultes, deux adolescents) avec un panier de fruits et légumes produits par des agriculteurs locaux qui, pour la plupart, sont en culture biologique. Depuis trois ans, il va chercher son panier chaque mercredi, à Vénissieux. Un panier « couple » suffit à la famille. Raphaël nourrit sa famille (deux adultes, deux adolescents) avec un panier de fruits et légumes produits par des agriculteurs locaux qui, pour la plupart, sont en culture biologique. Depuis trois ans, il va chercher son panier chaque mercredi, à Vénissieux. Un panier « couple » suffit à la famille.

L'action

Je ne peux pas aller au marché le matin, je suis trop pris par le temps. Je ne vais plus dans les hypermarchés depuis longtemps. Ces « temples de la consommation » me stressent. On y va pour acheter trois produits et on en repart avec vingt-cinq.

Avant, j'allais au supermarché, et m'en satisfaisais. Il y avait encore un rapport humain, on connaissait les caissières, le fromager qui faisait du fromage à la coupe. Ce qui m'agaçait, c'était de voir que les tomates d'Espagne étaient toujours moins chères que les tomates françaises, même en pleine saison. Ce n'est pas normal, pas logique. Il y a un problème économique.

J'ai découvert les réseaux courts un peu par hasard et je suis adhérent à celui de Vénissieux depuis sa mise en place. J'ai deux enfants de 16 et 18 ans. Un panier pour deux personnes, à 10 euros, nous suffit pour la semaine.

Les freins

Les adhérents ne viennent pas des Minguettes, ce sont plutôt des profils de type enseignants, cadres moyens. Il faudrait arriver à se sortir de la tête que les réseaux courts ne sont réservés qu'aux bobos, balayer la fausse idée qu'ils sont plus chers.

Le système est assez souple. Certes il faut être disponible dans un certain créneau horaire pour venir chercher son panier, mais ce créneau reste large. Par contre, on ne choisit pas ce qu'il y a dans le panier. Cela nécessite une certaine ouverture d'esprit. Il est sûr que, pour les gens qui sont difficiles, qui n'aiment rien, ce n'est pas un bon système.

Les bénéfices personnels et collectifs

Pour moi, ce n'est pas un problème de ne pas pouvoir choisir ce qu'il y a dans le panier : j'aime beaucoup de fruits et légumes différents. Cela nous oblige à découvrir des légumes qu'on ne connaissait pas forcément. Et j'aime la découverte. Je croyais ne pas aimer les courges... Mon père n'aimait pas cela, et du coup ma mère n'en cuisinait jamais. Grâce aux paniers, j'ai découvert toute la variété des cucurbitacées : butternut, muscade, potimarron. En fait, c'est très bon et nos enfants adorent.

Parfois, malgré tout, il y a des trucs bizarres, mais on peut échanger. Il y a une caisse commune dans laquelle on peut, par exemple, troquer un céleri-rave contre des courgettes...

Ce n'est pas plus cher, même plutôt moins, puisque ce sont des produits de saison et qu'on ne rémunère pas d'intermédiaires. Le rapport qualité/prix est très bon,

les légumes ont du goût. En plus, là, j'arrive avec mon panier, vide, j'en ai pour dix minutes et je repars avec des légumes pour la semaine.

Les autres actions

Il y a un compost dans l'immeuble. Il m'arrive d'aller y jeter mes épluchures mais j'avoue ne pas toujours avoir le courage et elles finissent pas passer à la poubelle. Par contre, je suis très rigoureux sur le tri, pour respecter les gens qui travaillent dans les déchetteries. A mon niveau, je fais attention aux économies d'énergie, car l'énergie coûte cher. Nous avons, par exemple, changé les robinets, pour installer des robinets thermostatiques, qui permettent d'économiser l'eau.

Les valeurs

J'ai choisi de m'inscrire dans les réseaux courts pour des raisons politiques : pour faire travailler les producteurs locaux. Je voulais retrouver une économie un peu plus « normale ».

C'est une sorte de retour à une vérité. Ici, quand je donne dix euros, ces dix euros vont au producteur, et je suis heureux de les lui donner. Quand on donne dix euros à la caisse d'un hypermarché, il y a peut-être seulement 3,5 euros qui vont au producteur. Une grande partie file dans les poches des actionnaires de l'hyper. Il faut savoir dans quel monde on veut vivre : soit on paie un actionnaire de la grande distribution, soit on paye un paysan pour son travail.

On ne se rend pas compte de la puissance que l'on donne à la grande distribution, aux grands groupes agroalimentaires. On contribue à leur pouvoir en leur donnant de l'argent.

En Rhône-Alpes, nous sommes dans un vrai jardin, nous avons tout, tous les fruits, les légumes, à proximité. C'est aberrant de consommer des produits qui viennent de loin. Je suis surpris par la variété des produits disponibles à moins de cinquante kilomètres de chez nous.

J'avais aussi envie de revenir à des choses plus naturelles, dans les rapports humains. Avec ce système, on connaît les producteurs qui nous livrent, ce que l'on mange est incarné. Voici les framboises d'un tel qui est à Saint-Martin en haut... Et là, les courgettes d'un autre. Ce n'est pas qu'une relation de consommateur, de client à fournisseur. Il y a des relations amicales qui se nouent, on se tutoie.

J'aime bien manger, faire la cuisine. Pour moi, il est important de manger de bonnes choses et de savoir comment ce que je mange est produit. Le fait qu'il s'agisse de produits bios n'a pas été mon souci premier. La laitue, par exemple, n'a rien à voir avec celle que l'on trouve à l'hypermarché. Le producteur m'a expliqué qu'il fallait laisser du temps pour que les légumes poussent. Et évidemment, une laitue qui pousse vite avec plein de produits chimiques, c'est moins bon.

L'autre jour, j'ai épluché mes haricots verts en regardant le début du match de foot, je les ai mis à cuire pendant

la mi-temps. Après le match, c'était prêt ! (Rires). Cela ne prend pas tant de temps que cela.

Je viens d'un milieu rural. Quand j'étais gamin, dans les années soixante, il y avait des producteurs dans la commune dans laquelle j'habitais. Je retrouve aujourd'hui les légumes que j'avais connus enfant, il y a un côté Madeleine de Proust.

Face au changement climatique

Il faudrait plus de réglementations. Mais il y a différents lobbies, comme celui des constructeurs de voiture, qui font que les choses ne changeront pas rapidement. On ne fait rien pour développer le ferroutage et limiter l'utilisation des camions, qui vont du Nord au Sud de l'Europe. Pourquoi n'impose-t-on pas aux bus de rouler avec des énergies propres ? Il faudrait aussi des mesures fiscales, calculées sur l'impact du transport d'un produit. Les produits locaux redeviendraient compétitifs.

Ce que je fais n'est qu'une goutte d'eau mais c'est une action concrète malgré tout. Il vaut mieux faire un petit quelque chose que rien du tout. Peu à peu, il y aura un changement de mentalités.

« Quand tu respectes la terre,
tu respectes les gens ».

*Fernanda, 41 ans, assistante de vie scolaire,
vit à Villeurbanne.*

Fernanda a participé à la création de l'AMAP (association pour le maintien d'une agriculture paysanne), du quartier des Buers, un quartier « sensible » à Villeurbanne. Cette AMAP existe depuis un an et demi. Elle s'appelle « 0 la bonne franquette », du nom du producteur, un jeune agriculteur en cours de conversion bio, Franck.

L'action

Je suis habitante du quartier des Buers. J'ai des enfants en bas âge, c'est comme cela que j'ai connu le centre social où des habitants ont créé un « groupe environnement ». Je m'y suis intégrée. Nous nous sommes d'abord intéressés à l'eau, à l'énergie, aux bons gestes. Puis le groupe environnement a souhaité réaliser quelque chose de concret. C'est ainsi que s'est créée cette AMAP. Le but était de consommer des légumes de saison sans pesticides, essayer de manger mieux, et respecter notre patrimoine naturel. J'ai tout de suite donné mon énergie à ce projet, en tant que citoyenne bien sûr, mais aussi parce que j'avais du temps à ce moment-là, étant en recherche d'emploi.

Les freins

La création de l'association n'a pas été évidente, le dossier difficile à monter. Nous étions un peu largués, mais heureusement, nous avons reçu le coup de main d'une autre AMAP. Je n'imaginais pas que cela demande autant d'énergie, d'implication, et de connaissances juridiques sur les contrats, les statuts. Par ailleurs, je pense que, quand on aborde un sujet comme celui de l'environnement, il faut vraiment avoir de bonnes connaissances pour participer au débat.

Les bénéfices personnels

Ma participation au « groupe environnement » a été un enrichissement personnel, un apport de connaissances. Maintenant, je sais par exemple quels sont les bons gestes à avoir pour protéger la planète. Le plus important, c'est d'avoir envie de faire quelque chose pour l'environnement, ensuite on peut avancer. Aujourd'hui, je m'en sens capable.

Je me suis investie à 100 % dans ce projet d'AMAP. J'étais à la recherche d'un emploi, isolée, dans une situation sociale pas évidente. J'avais l'impression de ne plus servir à rien. Ce projet m'a redonné confiance. Je redevenais active, même si je ne travaillais pas. Cela m'a ouvert de nouvelles perspectives et offert le moyen de m'en sortir. C'est grâce à la création de l'AMAP que je suis revenue dans la vie active.

Les produits sont de bonne qualité et on peut faire la bise au producteur ! On le connaît puisqu'on se voit chaque semaine, on est forcément dans une relation étroite avec lui. Les enfants aiment mettre la main à

la pâte, aider Franck. Maintenant, mes enfants disent qu'ils ne veulent plus manger des fruits s'ils ne sont pas de saison.

Les bénéfices collectifs

Il y avait de la convivialité dans nos réunions de préparation pour la création de l'AMAP, la même énergie chez chacun dans le but de faire bouger les choses pour consommer différemment. Cela a été un vrai travail d'équipe et personne n'avait l'habitude de ce travail. Nous avons réussi, tous ensemble.

La création de l'AMAP a enrichi les contacts dans le quartier. Nous avons cassé des préjugés, fait avancer les mentalités. Ici c'est un quartier populaire, les gens vont au marché, achètent des plateaux. Ils pensent qu'ils en ont pour dix jours, mais en réalité, ils en jettent la moitié. Là, on a peut-être moins en quantité, mais plus de qualité, cela évite le gaspillage. Financièrement, on s'y retrouve. Pour convaincre les autres, j'ai montré qu'avec un panier de légumes par semaine, on pouvait manger tous les jours.

Dès le départ, l'objectif était de toucher une certaine catégorie de population. Nous voulions que l'AMAP soit aussi solidaire. Nous vivons dans un quartier qui n'est pas facile, avec des personnes en grande difficulté. Certaines familles ont du mal à joindre les deux bouts. On a fait en sorte qu'ils puissent manger comme ceux qui ont un peu plus de moyens, en leur permettant de payer en plusieurs fois par exemple ou en réglant en espèces. Nous ne voulions pas que ces personnes se sentent freinées. C'est la différence avec une AMAP d'un quartier chic.

Les valeurs

Je me suis impliquée aussi pour montrer que notre quartier est dynamique, vivant, et ainsi en donner une image positive. On n' imagine pas que, dans un quartier comme le nôtre, il y a en fait beaucoup de gens qui sont sensibles aux questions d'environnement, qui font les bons gestes au quotidien, comme à l'école de Château Gaillard, qui a mis en place le « cartable vert » et a des panneaux solaires.

Avec l'AMAP, je voulais retrouver le rythme des saisons. Dans ce système, il y a un côté familial, comme si on allait chercher ses légumes chez papy et mamie. Les fraises nous ont rappelé les goûts d'antan. C'est devenu un rituel d'aller chercher son panier.

Certains vont à la campagne chercher leurs légumes chez le producteur du coin, nous, nous les avons au centre social ! Et puis, en mangeant des produits sans pesticides, on préserve notre capital santé. Les légumes sont frais, ils n'ont pas subi de long transport.

Avec ce réseau, nous ne sommes plus dans le commerce, on ne manipule pas d'argent. On arrive avec son panier, vide, et quand on repart, il est plein. Pas besoin de savoir ce qu'il y a dans notre porte-monnaie. On ne se rend pas compte de la chance que l'on a d'habiter sur cette planète. J'ai une relation particulière à la terre, à la campagne, en tant que fille de paysans. Quand on s'occupe de la terre, elle nous le rend.

Tout vient d'elle.

Je veux que mes enfants grandissent bien, qu'ils aient des valeurs autres que celles de ce monde matérialiste. La nature est quelque chose de précieux à protéger. Il faut inculquer cela aux enfants : la valeur de la terre, le respect de la nature. Quand tu respectes la terre, tu respectes les gens.

Face au changement climatique

Nous avons travaillé sur le réchauffement climatique dans les ateliers du groupe environnement. Cela m'inquiète, cela m'angoisse. On ne sait pas quelle planète on va laisser aux enfants, s'il ne va pas y avoir un jour un manque d'eau.

Quand on écoute les médias, on est perdus. On ne sait plus ce qu'il faut faire, quoi penser. Il faut changer nos comportements au quotidien pour préserver la planète, mais comment agir vraiment ?

► CONSOMMATION

• Transformer ses euros en billets "verts"

« La crise financière vient aussi de l'utilisation qu'on a fait de notre argent ».

Benjamin, 27 ans, musicien, vit et travaille à Lyon 1^{er}.



Benjamin a quitté la banque dans laquelle il avait un compte depuis 15 ans pour rejoindre une société coopérative de finances solidaires, qui investit dans des projets éthiques et écologiques. Il n'a pas de voiture et se fournit dans une AMAP.

L'action

J'ai effectué mes études dans l'humanitaire, le développement, et ai été amené à me poser la question de savoir si une autre économie était possible.

Je suis devenu sociétaire de La Nef il y a quatre mois. J'avais un peu d'argent. Mais le peu que j'avais, je ne voulais pas qu'il se retrouve sur les marchés boursiers. J'étais dans la même banque depuis des années.

Ma banquière m'a dit que cela n'existait pas, que ce n'était pas possible. Elle était pourtant assez ouverte, nous avons discuté un moment. Elle a reconnu que les produits financiers appelés « développement durable » étaient des produits essentiellement marketing.

La crise financière m'a également motivé. On a du mal à faire le lien entre la crise financière et nous. Et pourtant, cette crise vient aussi de l'utilisation que l'on a fait de notre argent.

Les freins

Au niveau administratif, c'est sûr que c'est assez ennuyeux à faire. Nous avons tous plein d'occupations plus intéressantes que l'entretien des relations avec notre banque. Au final, l'ouverture du compte et l'envoi des RIB aux différentes structures doit prendre environ une journée. Ce n'est pas si contraignant...

Les bénéfices personnels et collectifs

Je ressens une certaine fierté d'avoir mis en pratique quelque chose qui me titillait depuis 4 ou 5 ans. C'est quelque chose de personnel, qui m'appartient, et je suis content de l'avoir fait. Je ne suis pas très à l'aise pour en parler : pour moi, l'argent n'est qu'un outil. Dans mon entourage, cette démarche a été relativement bien perçue. Les gens aiment cette idée. Je me suis simplement engueulé avec deux copains qui pensent que cela ne sert à rien, qui ne voient pas le lien entre les finances et notre économie.

Les valeurs

Au-delà du soutien à des projets écologiques et solidaires, je voulais surtout savoir où allait mon argent, or ce suivi est totalement impossible dans le système bancaire classique, où il n'y a pas de traçabilité. Ce n'est pas grand chose mais si chacun fait un geste, les banques seront obligées de changer. Leur but est quand même d'avoir des clients.

La Nef a aussi mis en place une démocratie participative, avec des groupes locaux. Je n'y suis pas encore allé mais au niveau de la théorie, c'est génial.

Les autres actions

Je fais également partie de deux AMAP, l'une pour les légumes, l'autre pour le fromage. Cela aide un agriculteur à vivre, même si les AMAP ne leur suffisent pas. C'est un système peu contraignant et cela me permet de manger des légumes pas chers qui ont du goût. C'est une autre façon de consommer. Ceci étant, cela ne m'empêche pas d'utiliser aussi les services de la grande distribution sur Internet.

Je n'ai plus de voiture depuis qu'elle est tombée en panne l'an passé. Au quotidien, en ville, je n'en ai pas besoin. Je me suis arrangé avec des copains qui en ont une ; on se partage les frais et je m'organise pour pouvoir l'utiliser les week-ends.

Face au changement climatique

Je n'ai pas peur. Je ne pense pas qu'on va tous mourir dans cinq ans. Pour moi, le problème du réchauffement climatique est surtout le signe des abus de notre société. Face à l'industrie pétrochimique, par exemple, c'est l'Etat qui devrait agir. Mais les gestes du quotidien sont importants. Le véritable changement ne peut pas venir des lois, mais de l'addition de petites choses. Je pense souvent à cette phrase de Gandhi : « Soyez vous-mêmes le changement que vous voulez voir dans le monde ». Cette phrase m'a toujours suivi.

Au cours du repérage des initiatives citoyennes sobres en carbone, nous avons eu connaissance de démarches, travaux et sources complémentaires. Les voici indiqués.

- Les grands lyonnais pour le climat

A la demande de l'Ademe, l'agence locale de l'énergie de l'agglomération lyonnaise (ALE) a récemment lancé un appel aux habitants du Grand Lyon, volontaires pour diminuer d'au moins 30 % de leurs émissions de gaz à effet de serre.

Cette démarche s'appuie sur le site www.leclimatentrenosmains.org, édité par le magazine suisse La revue durable. Selon les dernières statistiques, le groupe « les grands lyonnais pour le climat » compte déjà 43 « héros ordinaires », engagés dans différentes actions. Ce site dispose d'un calculateur simple d'émissions de gaz à effet de serre, des conseils pratiques, une plateforme d'échanges entre citoyens.

Contacts :

La Revue durable : Sylvia Generoso, chef de projet le climat entre nos mains.
sylvia.generoso@larevuedurable.com
ALE : Yvan Bidalot, chargé de mission Education-sensibilisation
yvan.bidalot@ale-lyon.org

**- Les groupes action CO2
(ou groupes action énergies)**

L'idée est née en Grande-Bretagne en 2006 avec les Carbon Rationing Action Groups. Elle a essaimé en Suisse deux ans plus tard. Le but est d'aider les particuliers à réduire leur consommation d'énergie « de manière efficace et enthousiaste », grâce au partage d'expérience, et à la motivation collective. Le groupe se retrouve lors de « soirées énergies », où sont échangés des trucs et astuces pratiques. Chaque participant s'engage à diminuer d'au moins 1 % sa dépense énergétique tous les ans.

Il n'existe pas de groupe de ce type à Lyon.

Contact :

<http://www.groupeactionco2.com/>
Laurent Horvath
Comba 9
CH-1616 Attalens - Suisse
Tél. : ++ 41 77 430 60 66
laurent@groupeactionco2.com

- Une étude en cours sur les économies d'énergies chez les ménages précaires

L'observatoire social de Lyon, avec Hespul et le Pact Rhône, mène depuis novembre 2008 et pendant deux ans, une étude sur les représentations liées à la dépense énergétique auprès des ménages en difficulté, dans le cadre d'un programme expérimental « énergie et précarité » dans le Rhône.

L'objectif : « saisir les obstacles et leviers à l'intégration de pratiques économes en énergie au quotidien, chez les ménages précaires ».

Un état des lieux intermédiaire a été présenté en juin dernier :

<http://www2.ademe.fr/servlet/getBin?name=9ED22B8FB64FD41AA5B7C413446659661246543889112.pdf>

Contact :

Stéphanie PERRET
Observatoire social de Lyon
19, rue d'Enghien
69002 Lyon
www.observatoire-social.org
oslyon@yahoo.fr

- Les travaux de la sociologue Chantal Derkenne sur les résistances au changement

Chantal Derkenne, sociologue, travaille au service économie de l'Ademe. Elle a présenté en 2006, lors d'une réunion du groupe « Facteur 4 », une étude très intéressante sur les comportements des consommateurs d'énergie, leur point de vue sur l'effet de serre et les moyens de réduire leurs émissions de GES (document reproduit ci-après).

Quelques liens vers la lettre de l'Ademe :

<http://www.ademe.fr/htdocs/publications/lettre/97/reperes.htm>
<http://www.ademe.fr/htdocs/publications/lettre/99/reperes.htm>
<http://www.ademe.fr/htdocs/publications/lettre/105/reperes.htm>

Contact :

Chantal Derkenne
Tél. : 02 41 20 43 21
chantal.derkenne@ademe.fr

T 1

Comportements des consommateurs d'énergie

Chantal Derkenne (ADEME)
Groupe « Facteur 4 », Bercy, 19 janvier 2006

5^{ème} réunion du groupe facteur 4
« Comportements des consommateurs d'énergie »



Dispositif d'observation et d'analyse de l'ADEME

T 2

Suivre les représentations et les pratiques du grand public

- Baromètre 'maîtrise de l'énergie' >20ans
- Baromètre effet de serre >6ans

Analyser les jeux d'acteurs



Evaluer les dispositifs d'incitation
Identifier les leviers pour le long terme

5^{ème} réunion du groupe facteur 4
« Comportements des consommateurs d'énergie »



L'effet de serre une certitude de mieux en mieux partagée, un sujet devenu commun

T 3

A votre avis, lorsque l'on parle aujourd'hui du réchauffement de l'atmosphère terrestre dû à l'augmentation de l'effet de serre, est-ce plutôt ?

	2000	2001	2002	2003	2004	2005
- Une certitude pour la plupart des scientifiques	60	60	66	62	67	71
- Une hypothèse sur laquelle les scientifiques ne sont pas tous d'accord	32	31	28	32	26	25
Sans réponse	8	9	6	6	7	4

5^{ème} réunion du groupe facteur 4
« Comportements des consommateurs d'énergie »



Pour le grand public consommateur d'énergie, une prise de conscience des 'vraies' raisons qui s'aiguise

T 4

La responsabilité des transports est bien identifiée, la responsabilité du chauffage des bâtiments a beaucoup progressé.

Pour chacune des activités suivantes dites moi si d'après ce que vous savez elle contribue beaucoup, assez, peu ou pas du tout à l'effet de serre

Réponses "beaucoup + assez"	2000	2001	2002	2003	2004	2005
Les activités industrielles	85	89	93	93	90	92
Les transports	83	87	90	89	88	92
La destruction des forêts	79	84	88	89	87	89
Les bombes atomiques	64	67	72	75	73	76
Le traitement des déchets	57	67	69	71	70	70
Le chauffage des bâtiments	39	46	49	55	58	64
Les centrales nucléaires	59	61	64	58	63	60
Les centrales de production d'électricité ("La production d'énergie" en 2000)	60	52	53	53	62	57
L'agriculture et l'élevage	33	39	41	44	41	43
L'activité volcanique	30	33	31	30	28	32

5^{ème} réunion du groupe facteur 4
« Comportements des consommateurs d'énergie »



Les actions individuelles jugées efficaces : le secteur du transport vainqueur au détriment du résidentiel

T 5

Parmi les deux actions suivantes quelles sont les deux qui vous paraîtraient les plus efficaces pour réduire les émissions de GES ?

	1 ^{er} choix					2 ^{ème} choix					
	2001	2002	2003	2004	2005	2001	2002	2003	2004	2005	
Transport	Utiliser les transports en commun plutôt que la voiture	40	45	37	39	42	23	22	20	18	20
	Acheter de préférence des voitures consommant moins de carburant	37	32	36	35	34	29	31	26	28	30
Résidentiel	Mieux isoler son logement	8	9	10	6	8	12	13	16	12	10
	Utiliser des appareils ménagers qui consomment moins d'énergie	6	9	9	12	10	16	20	23	27	28
	Acquérir pour son habitation une chaudière plus performante	6	4	6	5	5	15	12	11	10	11
Aucun	3	1	1	3	1	5	2	4	4	1	

5^{ème} réunion du groupe facteur 4
« Comportements des consommateurs d'énergie »



Des actions individuelles jugées efficaces aux actions individuelles jugées accessibles...

T 6

Je vais vous citer des actions qui pourraient réduire les émissions de gaz à effet de serre. Pour chacune, dites-moi si...vous le faites déjà ou ... vous pourriez le faire assez facilement ou ... vous pourriez le faire mais assez difficilement ou ... vous ne pouvez pas le faire

	Vous le faites déjà	Vous pourriez le faire assez facilement	Vous pourriez le faire mais difficilement	Vous ne pouvez pas le faire	SR	TOTAL
Prendre des douches plutôt que des bains	85	11	2	2	0	100
Trier les déchets	81	13	3	2	0	100
Éteindre les appareils électriques qui restent en veille	70	24	5	1	0	100
Equiper son logement en lampes basses consommation	51	36	6	7	1	100
Baisser la température de son logement de deux ou trois degrés l'hiver	46	28	14	12	1	100
Utiliser les transports en commun plutôt que la voiture	31	19	24	26	0	100

5^{ème} réunion du groupe facteur 4
« Comportements des consommateurs d'énergie »



Transport : là où l'écart est le plus grand !...

T 7

- Des obstacles structurels – un exemple

Si vous ne deviez pas utiliser votre voiture tous les jours de haut niveau de pollution, quelle autre solution adopteriez-vous alors ?

	Transport en commun	Marche à pied	Vélo	Covoiturage	Moto/ vélocycleur	Ne se déplacerait pas
ENSEMBLE	31	18	17	12	5	11
Rural	15	14	20	20	7	19
2000 à 19 999 hab.	26	22	15	17	5	8
20 000 à 100 000 hab.	26	32	19	9	3	7
100 000 hab. et plus	42	16	15	7	4	11
Agglomération parisienne	60	13	13	2	3	6

- Une socialisation précoce et des obstacles symboliques comme l'image de la liberté, de la réussite mais qui ne sont pas immuables

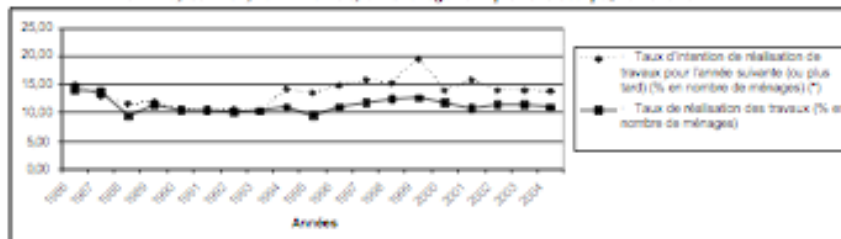
5^{ème} réunion du groupe facteur 4
« Comportements des consommateurs d'énergie »



Résidentiel : le niveau des travaux de maîtrise de l'énergie ou d'amélioration du confort est stable

T 8

Entre les 1er janvier 2004 et le 31 décembre 2004, avez-vous réalisé ou fait réaliser des travaux ayant pour but de réduire votre consommation d'énergie ou d'améliorer votre confort (chauffage, eau chaude, isolation, ventilation etc) dans le logement que vous occupez actuellement ?

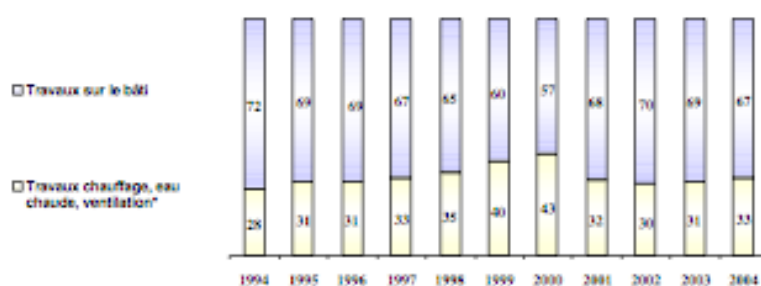


5^{ème} réunion du groupe facteur 4
« Comportements des consommateurs d'énergie »



La nature de ces travaux

T 9



5^{ème} réunion du groupe facteur 4
« Comportements des consommateurs d'énergie »



Les ampoules à économie d'énergie sont en progression constante depuis plusieurs années

T 10

	1999	2001	2002	2003	2004
-Possèdent au moins une ampoule à économie d'énergie	35	44	45	49	51
Dont 1	12	10	9	10	9
2		10	10	11	10
3		7	6	7	8
4		5	6	6	6
5 ou plus		13	13	14	16
NR	-	1	1	1	2
-N'en possèdent pas	65	56	55	51	49

5^{ème} réunion du groupe facteur 4
« Comportements des consommateurs d'énergie »



La très bonne notoriété de l'étiquette-énergie et son influence réelle

T 11

Lors de vos achats d'appareils électroménagers au cours des 3 dernières années, l'étiquette-énergie a-t-elle eu une influence sur votre choix ?

Ensemble des ménages	2004
* Connaissent les étiquettes-énergie :	67,0
dont :	
- Influence importante	51,8
- Très importante	19,2
- Assez importante	32,6
- Peu ou pas d'influence	6,3
- Peu d'influence	5,5
- Pas du tout d'influence	0,8
- N'ont pas regardé l'étiquette-énergie	0,8
- N'ont pas acheté d'appareils électroménagers depuis 3 ans	8,0
- Imprécis	0,2
* Ne connaissent pas les étiquettes-énergie	33,0
* NR	(1,3)

5^{ème} réunion du groupe facteur 4
« Comportements des consommateurs d'énergie »



Ménages ayant modifié un (ou plusieurs) gestes		2004	T 12
Eclairage	Extinction de la lumière quand on sort d'une pièce, même pour peu de temps	45	
	Ne plus laisser en veille les appareils électriques, TV, etc	35	
	Utiliser des ampoules à économie d'énergie (fluo-compactes)	14	
	Moins utiliser la lumière, ne l'allumer qu'en cas de nécessité	12	
Eau	Economies d'eau et douche au lieu du bain	35	
	Economies de chauffage : faire varier le thermostat, baisser quand il fait moins froid	15	
Chauffage	Réglage de la température à 19°C	4	
	Pas de chauffage dans les pièces inoccupées	4	
	Fermer les radiateurs quand on s'en va	3	
	Baisser le chauffage la nuit	3	
	Allumer le plus tard possible la chaudière	1	
	Utiliser davantage le bois de chauffage	1	
Voiture	Ne pas utiliser de chauffage d'appoint (ou seulement en cas de nécessité absolue)	1	
	Economies dans l'usage de la voiture	4	
Isolation	Isolation (joints de porte, double-vitrage, ...)	4	
	Fermer les portes	2	
Achat ou usage des appareils	Economies dans l'usage des appareils de cuisine	2	
	Acheter (ou changer pour) des appareils qui consomment peu (classe A)	2	
	Dégivrer régulièrement le frigidaire	1	
	Mesures de recyclage (tri d'ordures, utilisation de sacs long terme, ...)	3	
	Autres	1	
	F'applique déjà ce genre de mesures, je fais attention	3	

5^{ème} réunion du groupe facteur 4
« Comportements des consommateurs d'énergie »



La nécessité de signaux collectifs

T 13

Extraits d'entretien

« Il y a des choses qui peuvent nous casser les pieds alors que du côté de l'Etat ils ne font rien »
 « Manque une cohérence de l'Etat : d'un côté les voitures consomment moins mais elles ont toutes la clé, il faut circuler avec les phares allumés !... »

- Des investissements de l'Etat, des collectivités attendus
- L'efficacité de l'étiquette énergie (à venir : diagnostic de performance énergétique)
 Double bénéfice : ajustement de l'offre et sensibilisation de la demande
- Le crédit d'impôt

5^{ème} réunion du groupe facteur 4
 « Comportements des consommateurs d'énergie »



La fascination pour la technologie, un moteur qui peut faire oublier l'intérêt de l'économie d'énergie (1)

T 14

Extraits d'entretien

« faire des économies c'est construire des éoliennes, mettre des panneaux solaires »

Thèmes recherchés par les visiteurs des EIE :

	%
Solaire PV	27
Eau chaude solaire et chauffage solaire	20
Bois énergie	8
Eolien	5
Aides financières pour ECR	6
Autres énergies renouvelables	5
Transports	5
Aides financières pour économies d'énergie	5
Appareils à faible consommation d'énergie	4
Isolation thermique	4
Comportements	10
Chauffage au gaz	2
Changement climatique / effet de serre	3
EIE, ses organisations, ses activités	7
Autres	2
Wattex particulier	4
Compost	1
Déchets	2

Energies renouvelables : 72%

➔ La réconciliation possible de la technologie et de l'économie d'énergie, une piste pour avancer

5^{ème} réunion du groupe facteur 4
 « Comportements des consommateurs d'énergie »



Un changement des modes de vie inévitable pour réduire les émissions selon les français...

T 15

De ces trois opinions, laquelle se rapproche le plus de la vôtre ?

	2000	2001	2002	2003	2004	2005
Le progrès technique permettra de trouver des solutions pour empêcher l'augmentation de l'effet de serre	14	13	12	11	11	12
Il faudra modifier de façon importante nos modes de vie pour empêcher l'augmentation de l'effet de serre .	68	67	73	75	71	75
Il n'y a rien à faire, le réchauffement de l'atmosphère est inévitable	16	17	13	13	16	12
Sans opinion	2	4	2	1	2	1

5^{ème} réunion du groupe facteur 4
« Comportements des consommateurs d'énergie »



... et les japonais. Les anglo-saxons plus fatalistes

T 16

Answer to : "Many scientists believe that human activities, such as burning fossil fuels to drive cars and generate electricity, are causing the earth's atmosphere to warm somewhat. There are many ways that [my country] may respond to this situation. Which of following statements comes closest to your opinion?"	United States	United Kingdom	Sweden	Japan
I believe that firms and government researchers will develop new technologies to solve the problem	21	26	37	22
I believe we will have to change our lifestyles to reduce energy consumption	32	27	22	66
I believe we will learn to live with and adapt to a warmer climate	17	13	19	4
I believe global warming is a problem but [my country] won't do anything about it	24	21	14	6
I believe we will do nothing since global warming is not a problem	7	3	2	NA
Not sure	NA	10	6	2

5^{ème} réunion du groupe facteur 4
« Comportements des consommateurs d'énergie »